

**B**

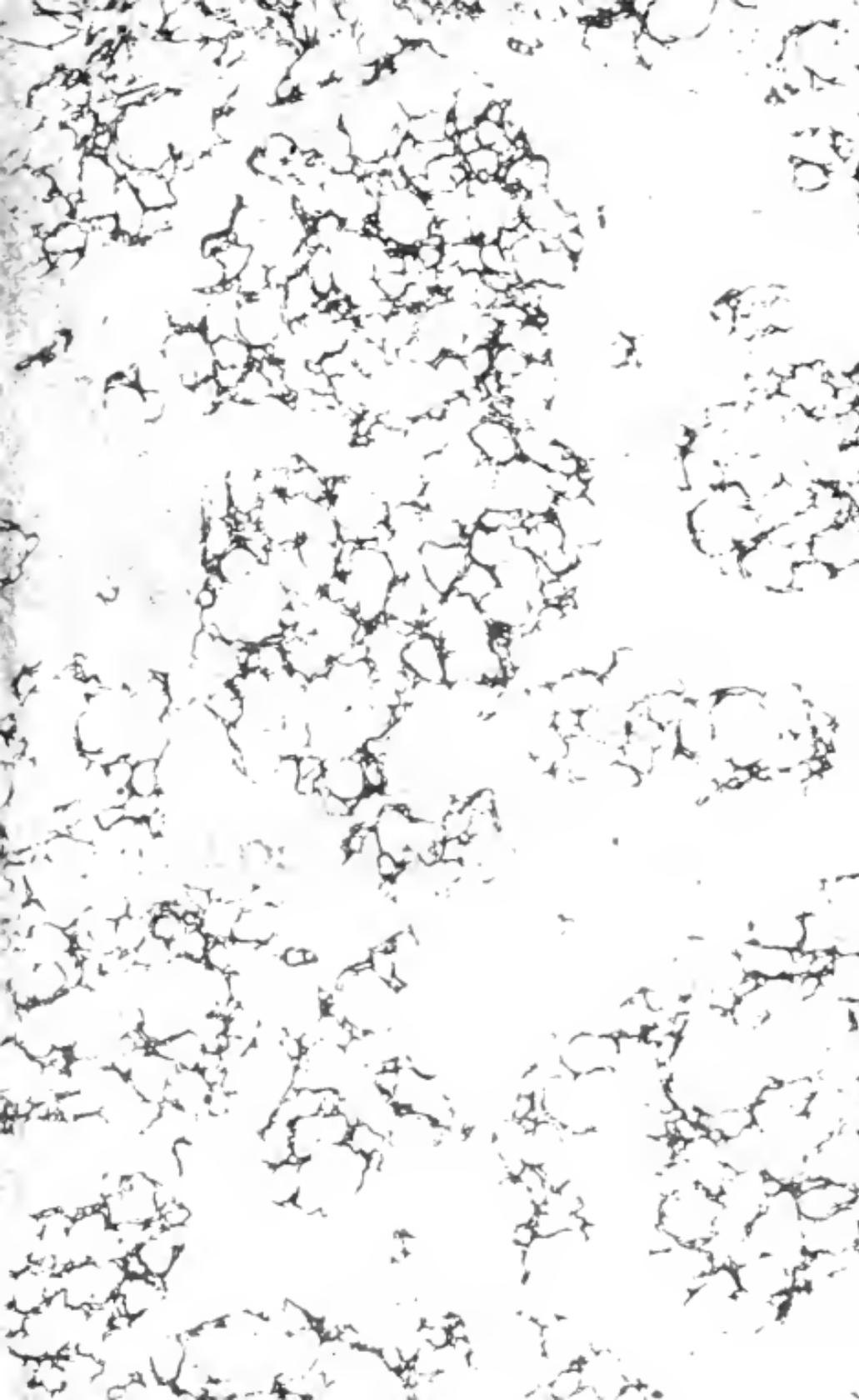
00000009992



UIC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



THE LIBRARY  
OF  
THE UNIVERSITY  
OF CALIFORNIA  
LOS ANGELES









**FIELDING.**

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,  
RUE JACOB, N<sup>o</sup> 24.

**TOM JONES,**  
OU  
**L'ENFANT TROUVÉ.**

Mores hominum multorum vidit.

*Tomc Quatrième.*



**A PARIS,**  
CHEZ DAUTHEREAU, LIBRAIRE,  
RUE DE RICHELIEU, N<sup>o</sup> 20.



1828.

68230



2000  
Min,  
PK  
3454  
T37F  
V.4

TOM JONES,

OU

L'ENFANT TROUVÉ.

---

LIVRE NEUVIÈME,

CONTENANT DOUZE HEURES.

---

CHAPITRE PREMIER.

Contenant une aventure véritablement surprenante,  
qui arriva à M. Jones dans sa promenade avec  
l'homme de la montagne.

LA jeune Aurore ouvrait sa fenêtre, c'est-à-  
dire, en style moderne, le jour commençait à  
poindre, quand Jones sortit accompagné du

vieillard , et gravit avec lui la montagne de MAZARD ; ils n'en eurent pas plus tôt atteint le sommet, que la vue la plus imposante s'offrit de tous côtés à leurs regards : nous voudrions l'offrir également à ceux du lecteur ; mais nous n'en ferons rien pour deux raisons : la première est que nous désespérons de faire admirer notre description à ceux qui ont joui de ce beau coup-d'œil ; la seconde est que nous doutons que ceux qui ne l'ont pas vu voulussent nous croire.

Jones resta quelque temps immobile dans la même attitude, les yeux dirigés vers le sud. Le vieillard s'en apercevant , lui demanda ce qu'il regardait avec tant d'attention. « Hélas ! monsieur , répondit-il avec un soupir, je cherchais à reconnaître la route qui m'a conduit ici. Grand Dieu ! que Gloucester est loin de nous ! Quelle vaste étendue de terrain il doit y avoir entre moi et le séjour de mon enfance ! — Oui , oui, jeune homme, s'écria le vieillard ; et si j'en crois vos soupirs, il y a loin entre vous et ce que vous aimez bien plus que le séjour de votre enfance. Je m'aperçois que l'objet de

vosre contemplation n'est pas à la portée de vosre vue, et j' imagine cependant que vous avez du plaisir à regarder de ce côté. » Jones lui répondit en souriant : « Je vois, mon vieil ami, que vous n'avez pas oublié les sensations de vosre jeunesse. Eh bien ! oui, vosre conjecture est vraie. »

Ils portèrent alors leurs pas vers la partie nord-ouest de la montagne, qui domine une forêt très-vaste. Ils n'y furent pas plus tôt arrivés, qu'ils entendirent à quelque distance des cris de femme qui semblaient sortir du bois au-dessous d'eux. Jones écouta un moment, et sans dire un mot à son compagnon, car il semblait qu'il n'y avait pas de temps à perdre, il courut, ou plutôt se glissa le long de la montagne, et sans la moindre inquiétude pour sa propre sûreté, il alla droit à la partie du bois d'où partaient les cris.

Au bout de quelques pas, il aperçut le spectacle horrible d'une femme à moitié nue, entre les mains d'un scélérat qui lui ayant passé sa jarrettière autour du col, faisait tous ses efforts pour la lier à un arbre. Jones ne

perdit pas de temps en questions; il tomba sans hésiter sur le brigand, et se servit si bien de son fidèle baton de chêne, qu'il terrassa l'homme avant qu'il pût se mettre en défense, et même presque avant qu'il sût qu'on l'attaquait : il ne cessa de le frapper, que lorsque la femme l'arrêta en lui disant qu'elle croyait que le coquin en avait bien assez.

La pauvre malheureuse se jeta alors aux genoux de Jones, et le remercia mille et mille fois de sa délivrance. Il la releva, et lui témoigna combien il était charmé qu'un accident extraordinaire l'eût mis à portée de venir à son secours dans un lieu où il était si peu probable qu'elle en trouvât aucun; ajoutant que le ciel semblait l'avoir désigné pour être l'heureux instrument de sa délivrance. « C'est trop peu dire, répondit-elle, vous êtes sansdoute quelque envoyé du ciel; vous paraissez à mes yeux plutôt un ange qu'un homme. » Il avait en effet une tournure charmante; et si un extérieur agréable et des traits fins, joints à la jeunesse, à la santé, à la force, à la fraîcheur, au courage et à la bonté, peuvent faire res-

sembler un homme à un ange, qui pouvait y ressembler plus que Jones ?

La captive nouvellement délivrée n'offrait rien de semblable à beaucoup près ; elle ne paraissait pas très-jeune , et n'était rien moins que jolie ; mais ses vêtements se trouvant déchirés par en haut , sa gorge , qui était très-belle et extrêmement blanche , attira les regards de son libérateur ; ils restèrent tous deux immobiles et en silence pendant quelques moments , qu'ils employèrent à se regarder , jusqu'à ce que le scélérat qui était étendu sur la terre , commençât à faire quelques mouvements. Jones prit alors la jarretière destinée à un autre usage , et lui lia les mains derrière le dos. Mais quelle fut sa surprise et peut-être sa satisfaction de reconnaître que ce scélérat n'était autre que l'enseigne Northerton ! Celui-ci , de son côté , n'avait pas oublié son ancien antagoniste , qu'il reconnut aussitôt qu'il revint à lui. Sa surprise fut égale à celle de Jones ; mais je conçois que son plaisir fut moins vif.

Jones aida Northerton à se relever ; et le

regardant fixement : « Je m'imagine, monsieur, lui dit-il, que vous ne vous attendiez pas à me rencontrer encore dans ce monde ; et je vous avoue que je m'attendais aussi peu à vous trouver ici. Cependant la fortune qui nous rapproche encore m'a vengé, même à mon insu, de l'affront que j'avais reçu de vous. »

« Est-il bien d'un homme d'honneur, répondit Northerton, de tirer satisfaction d'un homme en le frappant par derrière ? Je suis hors d'état, moi, de vous donner satisfaction ici, attendu que je n'ai pas d'épée ; mais si vous avez le courage de vous conduire comme un gentilhomme, allons ensemble dans un lieu où je puisse m'en procurer une, et je vous rendrai raison en homme d'honneur. »

« Il sied bien à un scélérat tel que vous, s'écria Jones, de souiller le titre d'homme d'honneur en vous l'arrogant. Mais je ne perdrai pas mon temps à discourir avec vous.... La justice réclame aujourd'hui une satisfaction, et elle l'obtiendra. » Se tournant alors vers la femme, il lui demanda si elle était près

de chez elle; ou , dans le cas contraire , si elle connaissait quelqu'un dans le voisinage chez qui elle pût se procurer quelques vêtements pour paraître chez un juge de paix.

Elle répondit qu'elle était absolument étrangère dans ce pays. Jones lui dit alors , en y réfléchissant, qu'il avait non loin de là un ami qui pourrait leur être utile. Il s'étonnait, à la vérité, qu'il ne l'eût pas suivi; mais dans le fait, le bonhomme, au départ de notre héros, s'était assis tranquillement sur le lieu le plus élevé, où, quoiqu'il eût un fusil à la main, il attendait avec autant de patience que d'indifférence l'issue de cette aventure.

Jones, sortant alors du bois, aperçut le vieillard assis dans la même position; il se servit de toute son agilité, et gravit la côte avec une légèreté surprenante.

Le vieillard lui conseilla de conduire la dame à Upton, qu'il lui dit être la ville la plus prochaine, en ajoutant qu'il y trouverait toutes les choses dont elle pourrait avoir besoin. Jones, après avoir reçu de lui toutes les informations nécessaires sur le chemin qui y con-

duisait, le quitta; et après l'avoir prié d'indiquer le même chemin à Partridge, retourna promptement au bois.

Notre héros, en allant chercher des renseignements auprès de son ami, pensait que le scélérat, ayant les mains liées derrière le dos, serait hors d'état d'exécuter aucun de ses mauvais desseins sur la pauvre dame. Il avait en outre calculé qu'il ne serait pas hors de la portée de sa voix, et pourrait revenir assez tôt pour empêcher un malheur. Il avait de plus déclaré à ce lâche, que s'il hasardait la moindre tentative de violence, il serait lui-même l'exécuteur de la vengeance des lois en lui arrachant la vie. Mais Jones oublia malheureusement que si les mains de Northerton étaient attachées, ses jambes étaient en liberté, et il n'avait pas défendu au prisonnier d'en faire tel usage qu'il trouverait bon. Northerton n'ayant donné aucune parole de ce genre, crut qu'il pouvait s'en aller sans manquer à l'honneur. Il se servit donc de ses jambes qui étaient libres, et s'enfonça dans l'épaisseur du bois, qui favorisa sa retraite.

La dame, dont les yeux étaient probablement tournés vers son libérateur, ne s'aperçut pas de cette évasion, ou ne prit pas la peine de s'y opposer.

Jones la trouva donc seule à son retour. Il allait perdre du temps à courir après Northerton, mais elle ne voulut pas le lui permettre, le conjurant avec instance de la conduire à la ville qu'on lui avait indiquée. « La fuite de ce malheureux, lui dit-elle, ne m'afflige nullement ; car la philosophie et le christianisme prescrivent également le pardon des injures : mais quant à vous, monsieur, je suis fâchée de l'embarras que je vous cause. J'ajouterai même que l'état de nudité où je me trouve me fait rougir et baisser les yeux devant vous, au point que si votre protection ne m'était pas nécessaire, je préférerais me rendre seule à la ville. »

Jones lui offrit son habit, qu'elle refusa, je ne sais pour quelle raison. Il la pria alors d'oublier les deux motifs qui la rendaient si confuse en sa présence. « Quant au premier, lui dit-il, je n'ai fait que mon devoir en vous

délivrant , et j'écarterai entièrement le second en marchant devant vous pendant toute la route ; car je ne voudrais pas que mes regards pussent vous offenser , et je ne répondrais pas que j'eusse le pouvoir de résister à cette tentation. »

Notre héros et la dame délivrée par lui se mirent donc en chemin de la même manière qu'Orphée et Eurydice à leur sortie des enfers. Mais quoique je ne puisse croire que Jones fût tenté de regarder derrière lui, cependant, comme la belle avait fréquemment besoin de son secours pour franchir des fossés , et comme elle faisait un assez grand nombre de faux pas , etc., etc., il était souvent obligé de se retourner. Quoi qu'il en soit, il eut un sort plus heureux que celui du pauvre Orphée , car il parvint à conduire saine et sauve sa compagne, ou plutôt sa *suivante*, à la fameuse ville d'Upton.

---

---

## CHAPITRE II.

Arrivée de M. Jones et de la dame à l'auberge ;  
description complète de la bataille d'Upton.

QUOIQUE nous ne doutions pas de l'empressement du lecteur à savoir qui était cette dame, et comment elle était tombée entre les mains de M. Northerton, nous devons le prier de suspendre un moment sa curiosité, parce que de très-bonnes raisons qu'il devinera peut-être par la suite, nous obligent de retarder quelque temps encore de la satisfaire.

M. Jones et la belle sa compagne ne furent pas plus tôt entrés dans la ville, qu'ils allèrent droit à l'auberge qui leur parut présenter la plus belle apparence. Jones, après avoir ordonné à un domestique d'ouvrir une chambre au premier étage, était en chemin pour v

monter, quand la belle échevelée qui le suivait précipitamment fut arrêtée par le maître de la maison, qui lui cria : « Ouais, et où va donc cette fille des rues ? Restez en bas, je vous prie. » Mais Jones, au même instant, cria de toutes ses forces du haut de l'escalier : « Qu'on laisse monter madame, » et d'un ton si impératif, que le bonhomme lâcha prise sur-le-champ. La dame se hâta de se rendre à sa chambre.

Jones, qui y était déjà, la félicita d'être arrivée saine et sauve, et sortit, en lui promettant de lui envoyer la maîtresse de la maison avec quelques vêtements. La pauvre dame le remercia vivement de toutes ses bontés, et lui dit qu'elle espérait le revoir bientôt pour le remercier mille fois encore. Pendant cette courte conversation, elle couvrit son sein blanc du mieux qu'elle put avec ses bras ; car Jones ne put s'empêcher d'y jeter une fois ou deux un léger coup-d'œil, quoiqu'il prit tout le soin imaginable pour ne pas l'offenser.

Nos voyageurs avaient par hasard choisi

leur résidence dans une maison d'une très-grande réputation, où les dames irlandaises, d'une vertu sévère, et beaucoup de demoiselles du nord de l'Angleterre, de la même catégorie, avaient coutume de s'arrêter en se rendant à Bath. On peut juger si l'hôtesse aurait voulu permettre qu'il se passât sous son toit quelque chose qui pût compromettre cette bonne renommée. En effet, telle est la contagion des actes contraires aux bonnes mœurs, qu'ils souillent même les lieux innocents où ils sont commis, et donnent le nom de mauvaise maison, ou de maison mal famée, à toutes celles où ils sont tolérés. Non que je veuille dire que ce soit une chose possible de maintenir, dans une auberge, une chasteté aussi sévère que celle que l'on gardait dans le temple de Vesta. La bonne hôtesse n'espérait pas un aussi grand bonheur; et aucune des dames dont j'ai parlé, ni même celles de la vertu la plus scrupuleuse, ne l'auraient exigé : mais exclure tout grossier libertinage, mettre à la porte toute prostituée en haillons, voilà ce que chacun peut faire. Notre hôtesse y te-

nait avec rigueur, et c'était ce que pouvaient très-raisonnablement attendre d'elle ses hôtes vertueux qui voyageaient bien vêtus.

Or, sans être extrêmement blâmable, on pouvait soupçonner que M. Jones et sa compagne à moitié nue avaient en vue certains projets qui, quoique tolérés dans quelques pays chrétiens, favorisés dans d'autres et exécutés dans tous, sont cependant aussi expressément défendus que le meurtre ou tout autre crime, par la religion universellement pratiquée dans ces pays. L'hôtesse n'eut donc pas plus tôt reçu avis de leur arrivée, qu'elle se mit à réfléchir sur les moyens les plus expéditifs de les expulser. Elle s'était pourvue en conséquence d'un long et terrible instrument dont la chambrière faisait usage en temps de paix pour démolir les travaux de l'industrielle araignée; pour me servir des termes vulgaires, elle s'était emparée du manche à balai, et était au moment de sortir de la cuisine, quand Jones l'aborda en lui demandant une robe et d'autres vêtements pour habiller la dame demi-nue qui venait de monter.

Rien ne provoque davantage la colère, rien n'est plus opposé à l'exercice de cette vertu cardinale, qu'on nomme la patience, que les sollicitations qu'on nous fait de rendre quelque service important à ceux contre lesquels nous sommes vivement irrités. C'est pour cette raison que Shakspeare introduit habilement sur la scène sa Desdemona, sollicitant la grace de Cassio auprès de son époux, comme un moyen d'enflammer non-seulement sa jalousie, mais encore sa rage jusqu'au plus haut point de démence. Aussi voyons-nous le malheureux Maure moins capable de commander à sa passion dans cette circonstance, qu'au moment où il voit, de ses propres yeux, entre les mains de son rival supposé, le présent inestimable qu'il avait fait à sa femme. La vérité est, que nous regardons ces sollicitations comme des insultes faites à notre bon sens, et c'est ce qui révolte surtout l'orgueil de l'homme.

L'hôtesse, quoique fort bonne femme d'ailleurs, avait, je le suppose, un peu de cet orgueil dans son tempérament; car Jones

eut à peine terminé sa requête, qu'elle tomba sur lui avec une certaine arme qui, quoiqu'elle ne soit ni longue, ni dure, ni pointue, quoique en apparence elle ne menace ni de la mort ni de blessures, a cependant inspiré la crainte et l'horreur à une foule de gens sages et même courageux; de telle sorte que l'homme qui a osé regarder sans trembler la bouche d'un canon chargé, n'oserait pas regarder la bouche où cette arme était renfermée, et plutôt que de s'exposer à ses coups, se sont résignés à faire la plus pitoyable et la plus triste figure du monde aux yeux de leurs amis.

S'il faut dire la vérité, je crains bien que M. Jones ne fût du nombre de ces derniers; car bien qu'il fût attaqué, et violemment maltraité avec la susdite arme, il n'osa faire la moindre résistance; il conjura au contraire son antagoniste de la manière la plus lâche, et à plusieurs reprises, de mettre enfin un terme à ses injures: en style simple, il se borna à la prier avec instances de vouloir bien l'écouter; mais avant qu'il eût pu obtenir sa requête, l'hôte lui-même entra dans la

querelle, et embrassa le parti qui avait le moins besoin de son secours.

Il y a une sorte de héros qui se déterminent à chercher ou à fuir le combat, d'après le caractère et la conduite de leurs adversaires : cela s'appelle connaître *son homme*, et ici Jones, je le présume, connaissait *sa femme* ; car quoiqu'il eût été si humble et si respectueux devant elle, il ne fut pas plus tôt attaqué par le mari, qu'il entre dans une grande colère et lui enjoignit de garder le silence sous les peines les plus sévères. Il ne s'agissait de rien moins, autant que je peux m'en souvenir, que d'être jeté comme combustible dans son propre feu.

Le mari lui répondit avec beaucoup d'indignation, mêlée de pitié : « Il vous faudrait d'abord demander au ciel la grace d'en être capable. Je crois que je vau mieux que vous, oui, que je vau mieux que vous à tous égards. » Puis il se mit à prodiguer les injures les plus grossières à la dame qui était dans la chambre d'en haut. A peine les eut-il proférées, qu'un coup bien asséné du bâton que

Jones avait à la main, tomba rudement sur ses épaules.

Il reste encore à savoir lequel de l'hôte ou de l'hôtesse fut le plus prompt à rendre le coup ; l'hôte, dont les mains étaient vides, se rua sur son adversaire avec son poing, tandis que la bonne hôtesse, levant son balai en l'air et visant à la tête de Jones, se préparait à mettre promptement fin au combat et à la vie de Jones lui-même, si la descente dudit balai sur sa tête n'eût été suspendue, non par l'intervention d'une divinité païenne, mais par un accident très-naturel, quoique très-heureux, je veux dire par l'arrivée de Partridge qui entra au moment même, car la peur l'avait fait courir sans s'arrêter depuis la montagne. Voyant le danger dont son maître ou son compagnon, comme il vous plaira, était menacé, ce fidèle serviteur prévint une si triste catastrophe en saisissant le bras de l'hôtesse, et le retenant en l'air à l'instant où il était à sa plus grande élévation.

L'hôtesse aperçut bientôt l'obstacle qui empêchait la chute du coup qu'elle avait mé-

dité, et n'étant pas de force à retirer son bras des mains de Partridge, elle laissa aller le balai, et abandonnant Jones à la discrétion de son mari, elle tomba en furie sur le pauvre garçon qui s'était déjà fait assez connaître en criant : « Par le diable ! voulez-vous donc tuer mon ami ? »

Partridge, quoiqu'en général peu batailleur de son naturel, ne voulut pas demeurer les bras croisés pendant que son ami était attaqué; il ne fut pas non plus extrêmement fâché de la part qui lui était échue. Il rendit donc à l'hôtesse tous les coups qu'il en recevait. Le combat se soutenait avec la plus grande opiniâtreté des deux parts, et il semblait encore douteux de quel côté la fortune se rangerait, quand la dame nue, qui du haut de l'escalier avait écouté le dialogue avant-coureur du premier engagement, descendit, et sans calculer l'inégalité de deux contre un, tomba sur la pauvre femme qui boxait avec Partridge. Ce grand champion ne quitta pas pour cela la bataille, au contraire il redoubla

ses coups avec plus de furie, quand il vit des troupes fraîches arrivées à son secours.

La victoire était alors sur le point de pencher pour les voyageurs ( car les troupes les plus braves sont obligées de céder au nombre ), si Suzanne , la chambrière , ne fût venue par bonheur soutenir sa maîtresse. Cette Suzanne était une fille qui se servait aussi habilement de ses deux mains qu'aucune autre fille du pays : elle aurait , je crois , battu la fameuse Thalestris elle-même , ou toute autre amazone de ses sujettes , car ses formes étaient robustes , masculines , et taillées pour ces sortes de combats. De même que ses mains et ses bras avaient reçu le don de pouvoir porter à un ennemi les coups les plus dangereux , son visage possédait celui de pouvoir en recevoir sans un grand inconvénient pour elle , son nez étant si plat qu'on ne pouvait l'apercevoir de profil , et ses lèvres si épaisses qu'il leur aurait été difficile d'enfler en aucun cas ; elles étaient d'ailleurs si fermes , que le coup de poing le plus vigoureux pouvait à peine y faire la moin-

dre impression. Enfin les pommettes de ses joues formaient deux éminences que le ciel semblait avoir placées sur son visage, comme deux bastions pour défendre ses yeux dans ces sortes de combats auxquels la nature semblait l'avoir destinée.

Cette belle créature n'eut pas plus tôt mis le pied sur le champ de bataille, qu'elle défila vers l'aile de l'armée où sa maîtresse soutenait un combat si inégal avec l'un et l'autre sexe ; elle appela aussitôt Partridge à un combat singulier, Partridge accepta le défi, et l'action la plus terrible s'engagea entre eux.

Les chiens du dieu de la guerre une fois lâchés se repaissaient d'avance de leur prochaine curée ; la Victoire aux ailes dorées planait au milieu des airs ; la Fortune, tirant ses balances de leur étui, se mit à peser les destinées de Tom Jones, de sa compagne et de Partridge, avec celles de l'hôte, de l'hôtesse et de la servante : les deux bassins restaient de niveau, quand un incident fort heureux vint soudain mettre fin à cet appétit sanguinaire que la moitié des combattants avait déjà suffisamment rassasié.

Ce fut l'arrivée d'un carrosse à quatre chevaux, à la vue duquel l'hôte et l'hôtesse abandonnèrent le combat, et obtinrent la même faveur de leurs antagonistes : mais Suzanne n'eut pas la même bonté pour Partridge ; car cette belle amazone, après avoir terrassé son ennemi, et s'être mise à cheval sur lui, le souffletait vigoureusement des deux mains, sans avoir égard à la demande qu'il lui faisait d'une cessation d'armes, et quoi qu'il criât au meurtre de toutes ses forces.

Cependant Jones n'eut pas plus tôt quitté l'hôte, qu'il courut au secours de son compagnon, que la chambrière furieuse ne cessait d'accabler de coups. Il eut beaucoup de peine à l'arracher de ses mains ; mais Partridge ne s'aperçut pas sur-le-champ de sa délivrance, car il resta étendu tout de son long sur le carreau, garantissant son visage avec ses mains, et ne cessant ses beuglements que lorsque Jones l'eut forcé de lever les yeux pour se convaincre que le combat était bien réellement fini.

L'hôte, qui n'avait pas de blessure appa-

rente , et l'hôtesse cachant avec son mouchoir son visage couvert d'égratignures, coururent tous deux promptement à la porte pour recevoir honorablement la voiture dont une jeune dame et sa femme de chambre descendaient. L'hôtesse les fit monter aussitôt dans la chambre où M. Jones avait d'abord déposé sa belle conquête, attendu que c'était le plus bel appartement de la maison. Elles furent obligées de passer pour s'y rendre à travers le champ de bataille, ce qu'elles firent avec la plus grande précipitation , se couvrant le visage de leurs mouchoirs , comme pour éviter d'être reconnues ; mais , dans le fait , leur précaution était parfaitement inutile, car la pauvre malheureuse Hélène, la cause de tout le sang répandu , était occupée à cacher elle-même son visage du mieux qu'elle pouvait , et Jones ne l'était pas moins à sauver Partridge de la fureur de Suzanne ; le pauvre diable, à peine délivré, courut à la pompe pour se laver et arrêter le torrent de sang que Suzanne avait fait couler de son nez.

---

## CHAPITRE III.

Dans lequel l'arrivée d'un homme de guerre met fin aux hostilités, et fait conclure une paix solide et durable entre toutes les parties,

UN sergent et un détachement de fusiliers, chargés de la conduite d'un déserteur, arrivèrent un moment après. Le sergent demanda aussitôt la demeure du premier magistrat de la ville, et apprit de l'hôte que c'était lui-même qui était revêtu de cette dignité. Il lui demanda alors ses billets de logement avec un pot de bière ; et, se plaignant qu'il faisait froid, alla s'asseoir devant le feu de la cuisine.

M. Jones était alors occupé à consoler la pauvre dame qui s'était assise auprès d'une table dans un coin, et, la tête appuyée sur son bras, déplorait ses infortunes. Mais de peur

que mes belles lectrices ne soient inquiètes de certaine circonstance, je crois à propos de les prévenir ici qu'avant de quitter la chambre qu'elle occupait en haut, elle s'était si bien couverte avec une taie d'oreiller, que la décence n'était en rien blessée par la présence de tant d'hommes qui étaient alors dans la cuisine.

Un des soldats s'approcha en ce moment du sergent, et lui dit quelque chose à l'oreille qui lui fit jeter les yeux sur la dame. Après l'avoir bien regardée pendant près d'une minute, il alla vers elle, et lui dit : « Je vous demande pardon, madame, mais je suis sûr de ne pas me tromper, vous êtes la femme du capitaine Waters. »

La pauvre femme, qui, dans sa détresse actuelle, n'avait osé regarder personne en face, n'eut pas plus tôt aperçu le sergent, qu'elle le reconnut, et l'appelant par son nom, lui répondit qu'elle était en effet la malheureuse personne dont il parlait. « Mais, ajouta-t-elle, je suis surprise que quelqu'un ait pu me reconnaître sous ce déguisement ; » à quoi le sergent

répliqua qu'il était lui-même surpris de la voir ainsi vêtue , et qu'il craignait que quelque accident ne lui fût arrivé. « Il m'en est arrivé un , en effet, dit-elle , et j'ai les plus grandes obligations à ce gentilhomme ( en montrant Jones ) de ce qu'il ne m'a pas été plus funeste, ou de ce que je suis encore en état de vous en parler. — Quoi qu'ait fait ce gentilhomme, s'écria le sergent , je suis sûr que le capitaine l'eu dédommagera bien ; et si je peux vous être de quelque utilité, madame n'a qu'à commander, je me croirai très-heureux, s'il est en mon pouvoir de rendre quelque service à madame ; et sûrement tout le monde s'empresse-rait d'en faire autant , car je sais que le capitaine récompensera bien ceux qui auront eu le bonheur de servir madame. »

L'hôtesse , qui avait entendu du haut de l'escalier tout ce qui s'était passé entre le sergent et mistress Waters , descendit promptement, et courant droit à elle , lui demanda pardon des offenses dont elle s'était rendue coupable, la suppliant de n'imputer le tout qu'à l'ignorance où elle était de sa qualité. « Car, Seigneur Dieu!

madame , ajouta-t-elle , comment pouvais-je imaginer qu'une dame de votre rang se présenterait dans un tel costume ? Je vous proteste , madame , que si j'avais soupçonné un moment que madame fût madame , je me serais plutôt arraché et brûlé la langue que d'avoir dit ce que j'ai dit ; et j'espère que madame voudra bien accepter une robe jusqu'à ce que vous ayez pu vous procurer les vôtres. »

« Je t'en prie , femme , dit mistress Waters , mets un terme à tes impertinences. Comment as-tu pu croire que rien de ce qui sort de la bouche d'une créature aussi vile que toi fût dans le cas de m'offenser ? Mais je suis surprise de ton audace. Crois-tu , après ce qui s'est passé , que je consentirai à mettre sur moi un seul de tes sales chiffons ? Apprenez , créature , que je suis trop fière pour cela. »

Ici Jones s'interposant , pria mistress Waters de pardonner à l'hôtesse , et d'accepter sa robe : « Car je dois avouer , dit-il , qu'à notre arrivée ici notre extérieur était un peu suspect ; et je suis bien persuadé que tout ce que cette femme a fait , n'avait , comme elle l'a déclaré , d'autre

objet que de conserver la réputation de sa maison. »

« Oui, sur ma foi, c'était pour cela, dit l'hôtesse. Ce gentilhomme parle bien comme un gentilhomme, et je vois bien clairement qu'il en est un; et sûrement la maison est bien connue pour être une maison aussi bien famée qu'aucune autre sur la route; et quoiqu'il ne me convienne pas de le dire, elle est fréquentée par les gens de la première qualité, tant anglais qu'irlandais. Je défie qui que ce soit d'en dire le moindre mal à cet égard: et, comme je disais, si j'avais su que madame était madame, j'aurais autant aimé me brûler les doigts que de faire le plus léger affront à madame. Mais vraiment, dans une maison où les gentilshommes viennent loger et dépenser leur argent, je ne voudrais pas qu'ils fussent scandalisés par une race pouilleuse qui, partout où on la reçoit, laisse après elle plus de vermine que d'argent. Ces sortes de femmes ne m'inspirent aucune pitié, car sûrement ce serait une folie d'en avoir pour elles; et si nos juges de paix faisaient leur devoir, on les chasserait du royau-

me à coups de fouet , car sûrement c'est ce qui leur conviendrait le mieux : mais quant à madame , je suis sincèrement fâchée qu'il soit arrivé un malheur à madame ; et si madame veut me faire l'honneur de porter mes robes jusqu'à ce que madame ait pu se procurer les siennes , sûrement la plus belle que je puisse avoir est au service de madame. »

Je ne sais ce qui déterminâ mistress Waters , du froid , de la honte , ou des sollicitations de M. Jones , mais elle se laissa toucher par le discours de l'hôtesse , et se retira avec elle pour s'habiller d'une manière décente.

L'hôte avait déjà commencé un petit discours qu'il adressait à Jones , quand il fut interrompu aussitôt par ce généreux jeune homme , qui lui serra cordialement la main , et l'assura d'un pardon absolu , en lui disant : « Si vous êtes content , mon bon ami , je vous promets que je le suis. » Et il faut convenir que l'hôte avait en un sens plus de raison que Jones d'être content ; car il avait reçu une grêle de coups dans le creux de l'estomac , et était à peine parvenu à toucher Jones une seule fois.

Partridge, qui avait été occupé pendant tout ce temps à laver à la pompe le sang qui ruisselait de son nez, rentra dans la cuisine au moment où son maître et l'hôte se secouaient mutuellement la main : comme il était d'un tempérament pacifique, il fut charmé de cette apparence de réconciliation ; et quoique son visage portât quelques marques du poing de Suzanne, et beaucoup plus encore de ses ongles, il aima mieux s'en tenir à ce qu'il avait gagné dans la dernière bataille, que de s'exposer aux chances d'une seconde.

L'héroïne Suzanne fut également satisfaite de sa victoire, quoiqu'elle lui coûtât un œil poché du premier choc : il fut donc conclu un traité entre eux deux ; et ces mêmes mains qui avaient été des instruments de guerre, devinrent alors les médiatrices de la paix.

Tout se trouva, par ce moyen, rétabli dans un calme parfait, auquel le sergent, quoique cela puisse paraître contraire aux principes de sa profession, donna son approbation en ces termes : « Fort bien, voilà agir en amis. Dieu me damne ! je hais à la mort de voir deux

personnes s'en vouloir l'une à l'autre après avoir eu ensemble une petite discussion. Le seul moyen, quand des amis ont une querelle, est de la leur laisser vider amicalement, comme qui dirait avec le poing, l'épée ou le pistolet, à leur goût, et que tout soit fini. Quant à moi, Dieu me damne, si j'aime jamais mieux mon ami que lorsque je me bats avec lui. Garder rancune est plus digne du Français que de l'Anglais. »

Il proposa alors une libation, comme partie obligée de la cérémonie dans tous les traités de cette nature. Le lecteur en conclura peut-être qu'il était très-versé dans l'histoire ancienne; mais quoique cela soit fort probable, comme il ne cita aucune autorité à l'appui de cette coutume, je ne puis l'affirmer avec quelque certitude. Vraisemblablement il fondait tacitement son opinion sur quelque autorité respectable, car il la confirma par une foule de jurements énergiques.

Jones n'eut pas plus tôt entendu la proposition, que d'accord avec le docte sergent, il fit apporter sur-le-champ un bowl, ou plutôt

un vaste pot rempli de la liqueur dont on use dans ces sortes d'occasions, et il commença lui-même la cérémonie. Il mit sa main droite dans celle de l'hôte, et prenant le bowl de la main gauche, prononça les paroles d'usage, et fit sa libation. La même cérémonie fut observée par tous ceux qui étaient présents. Il ne me paraît guère nécessaire d'entrer à cet égard dans de plus grands détails. Il suffit de dire que cette libation différa fort peu de celles dont les anciens auteurs et leurs modernes traducteurs ont tant parlé. La différence la plus remarquable consista en deux points : 1<sup>o</sup>, les contractants ne versèrent la liqueur que dans leur gosier ; 2<sup>o</sup>, le sergent qui officiait en qualité de grand-prêtre, but le dernier ; mais il resta fidèle à l'antique usage, en buvant beaucoup plus que les autres, et en étant la seule personne qui ne contribuât d'ailleurs en rien à la libation, que par sa complaisance à remplir et à vider la coupe.

Tout le monde se rangea ensuite autour du feu de la cuisine, où la bonne humeur prit et conserva un empire absolu. Partridge oublia

non seulement sa honteuse défaite, mais convertit sa faim en soif, et devint bientôt extrêmement facétieux. Il nous faut cependant quitter un moment cette agréable assemblée pour accompagner M. Jones dans l'appartement de mistress Waters, où le dîner qu'il venait de commander était sur la table. Il faut convenir qu'il n'avait pas fallu beaucoup de temps pour le préparer; il était fait depuis trois jours, et il n'exigea du cuisinier d'autre soin que celui de le faire réchauffer.

---

## CHAPITRE IV.

Apologie pour tous les héros qui ont bon appétit, avec la description d'une bataille dans le genre amoureux.

LES héros, en dépit des hautes idées que, grace aux flatteurs, ils se font d'eux-mêmes, ou que le monde veut bien en concevoir, ont certai-

nement dans leur constitution plus de l'homme que du dieu. Quelque sublimes que leurs esprits puissent être, leurs corps (chez la plupart) sont sujets aux infirmités les plus honteuses, et aux plus grossiers besoins de la nature humaine. Parmi ces derniers, celui de manger, que quelques personnes sages ont considéré comme très-vulgaire et dérogoire à la dignité philosophique, doit être jusqu'à un certain point satisfait par le plus grand prince, le plus grand héros et le plus grand philosophe de la terre. Quelquefois même la nature s'est montrée assez capricieuse pour exiger beaucoup plus à cet égard de ces honorables personnages que des hommes de la dernière classe.

A dire vrai, comme aucun habitant connu de ce globe n'est réellement au-dessus de l'homme, aucun ne doit être honteux de se soumettre à ce qui est, chez l'homme, l'indispensable condition de son être. Mais quand ces grands personnages dont je viens de parler daignent descendre jusqu'à vouloir réserver pour eux seuls le droit de satisfaire ces be-

soins vulgaires , comme lorsque , par la manie d'accaparer ou de détruire , ils semblent vouloir empêcher les autres de manger , certes , ils deviennent alors très-grossiers et très-méprisables.

Après ce court préambule , nous ne croyons pas avilir notre héros en faisant ici mention de l'appétit immodéré avec lequel il se comporta dans cette occasion. On pourrait mettre en doute si Ulysse , qui , soit dit en passant , paraît avoir eu le meilleur appétit de tous les héros de l'Odyssée , où l'on mange tant , fit jamais un meilleur repas. Trois livres au moins d'une viande rôtie qui avait fait naguère partie d'un bœuf , eurent ce jour-là l'honneur de devenir une partie de l'individu de M. Jones.

Nous nous sommes crus obligés de faire mention de cette particularité , qui peut servir à justifier notre héros d'avoir négligé pendant cet intervalle la belle sa compagne qui mangeait très-peu. Elle était , il faut le dire , occupée d'idées d'une nature très-différente , auxquelles Jones ne fit un peu d'attention que lorsqu'il

eut entièrement satisfait ce grand appétit qu'un jeûne de vingt-quatre heures lui avait procuré; mais il n'eut pas plus tôt fini de dîner, que son attention se reporta sur d'autres objets, dont nous allons entretenir le lecteur sans différer.

M. Jones, des perfections duquel nous n'avons dit jusqu'ici que fort peu de chose, était dans le fait un des hommes les plus agréables du monde. Son visage était le portrait vivant de la santé; telle était l'expression de sa bonté et de sa douceur, que si l'esprit et la sensibilité qui animaient ses yeux pouvaient échapper à un observateur peu attentif, son air de bonne humeur était remarqué par tous ceux qui le voyaient.

Cette expression embellissait encore plus ses traits que la blancheur de son teint, dont la délicatesse aurait pu lui donner un air un peu trop efféminé, si elle n'eût été jointe à quelque chose de plus mâle dans le reste de sa personne, qui tenait autant d'Hercule que son visage tenait d'Adonis; il était d'ailleurs vif, agréable, d'un caractère enjoué, et

d'une vivacité charmante, qui animait la conversation partout où il était.

Quand le lecteur aura réfléchi sur tant de charmes, et considéré en même temps les obligations récentes que mistress Waters avait à M. Jones, il sera convaincu qu'il y aurait plus de prudence que de candeur à concevoir une mauvaise opinion d'elle, parce qu'elle prit une fort bonne opinion de lui.

Mais, quelque espèce de censure qu'elle puisse encourir, mon devoir est de rapporter les faits avec la plus scrupuleuse véracité. Mistress Waters avait, dans la vérité, non-seulement une bonne opinion de notre héros, mais encore une très-vive affection pour lui; pour trancher le mot, elle était éprise d'amour, suivant l'acception la plus générale de ce mot, qu'on applique indistinctement à tous les objets de nos désirs, de nos passions et de nos appétits sensuels, et qui n'exprime alors que la préférence que nous donnons à une chose sur une autre.

Mais, quoique dans tous les cas l'amour que nous inspirent ces divers objets puisse

être jusqu'à un certain point le même, il faut convenir que ses effets en sont très-différents; car, quelque amour que nous puissions avoir pour un excellent roast-beef, une bonne bouteille de vin de Bourgogne, une rose de Perse, un violon de Crémone, etc., cependant nous n'employons ni sourires, ni œillades, ni toilette élégante, ni flatterie, ni ruses, ni perfidies, pour parvenir à gagner l'affection dudit roast-beef, etc. Nous pouvons, il est vrai, soupirer quelquefois, mais c'est le plus communément en l'absence, et non en la présence de l'objet aimé. Autrement nous pourrions nous plaindre de le trouver aussi ingrat et aussi sourd que le taureau de Pasiphaé.

Le contraire a lieu dans cet amour qui se fait sentir entre des êtres de la même espèce, mais de sexes différents. Le soin d'exciter l'affection de l'objet aimé devient le premier de nos soins; et en effet, dans quel autre but instruit-on la jeunesse dans tous les arts propres à la rendre agréable, si ce n'était pour l'amour? Autrement, je doute qu'aucun de ces commerces qui ont pour objet la parure

et l'ornement du corps humain pût procurer de quoi vivre. Comment ces grands professeurs des graces, qui, suivant l'opinion de quelques personnes, enseignent ce qui nous distingue principalement des brutes, comment les maîtres à danser eux-mêmes pourraient-ils trouver place dans la société? En un mot, toutes ces graces que les jeunes demoiselles et les jeunes messieurs reçoivent d'un maître, cette foule d'agrémens, que par le secours d'un miroir ils ajoutent eux-mêmes à ceux que leur a donnés la nature, sont en réalité ces mêmes *spicula et faces amoris* dont Ovide fait si souvent mention, et qu'on nomme quelquefois dans notre langue *l'artillerie complète de l'amour*.

Mistress Waters et notre héros ne furent pas plus tôt assis à côté l'un de l'autre, que la première commença à faire jouer cette artillerie sur le dernier. Mais comme nous sommes sur le point d'entreprendre une description qui n'a encore été tentée jusqu'ici ni en prose ni en vers, nous trouvons à propos d'invoquer l'assistance de certains êtres aériens qui, nous

n'en doutons pas, viendront obligamment à notre aide.

Dites donc, ô vous, Graces, divinités célestes, qui êtes attachées à la personne de Séraphina; car vous êtes véritablement divines, et demeurant sans cesse en sa présence, vous avez appris d'elle l'art de plaire: dites quelles furent les armes qui furent alors employées pour captiver le cœur de M. Jones.

D'abord de deux beaux yeux bleus dont les prunelles brillantes lançaient un feu semblable à celui de l'éclair, il se fit une décharge de deux fines œillades; mais heureusement pour notre héros, elles ne frappèrent qu'un morceau de roast-beef qu'il tirait alors du plat pour le déposer sur son assiette, et perdirent ainsi toute leur force sans avoir fait le moindre mal. La belle guerrière s'aperçut de leur mauvais succès, et laissa aussitôt échapper de son beau sein un soupir propre à faire une blessure mortelle; un soupir que personne n'aurait pu entendre sans émotion, et qui aurait suffi pour renverser de son seul souffle une douzaine

de petits-maitres ; un soupir si doux , si tendre si amoureux , si subtil , si insinuant , qu'il eût trouvé infailliblement le chemin du cœur de notre héros , s'il n'eût été heureusement écarté de ses oreilles par le bouillonnement de la petite bière qu'il versait de la bouteille dans son verre en ce moment. La dame essaya beaucoup d'autres armes ; mais le dieu de la table ( si toutefois il existe une semblable divinité , ce que je me garderais bien d'affirmer ) , en préserva celui qui sacrifiait sur son autel : ou peut-être cela n'était-il pas *dignus vindice nodus* (1), et ne faut-il expliquer la sécurité de Jones que par des moyens naturels ; car , comme il est démontré que l'amour nous préserve quelquefois des attaques de la faim , il est possible que dans de certains cas la faim nous préserve des attaques de l'amour.

La dame , furieuse de ses fréquents déceptions , se détermina à une courte suspension d'armes ; elle employa cet intervalle à mettre en état toutes ses machines de guerre ,

(1) Un dénouement digne d'un dieu. (Éd.)

pour renouveler l'attaque dès que le diner serait fini.

A peine la nappe fut ôtée, qu'elle était sous les armes. D'abord, après avoir pointé obliquement ses beaux yeux contre M. Jones, elle lui lança du coin de l'œil droit le regard le plus pénétrant, qui, quoiqu'il eût perdu une partie de sa force avant d'atteindre notre héros, ne fut pourtant pas absolument sans effet. La belle s'en étant aperçue, se hâta de détourner les yeux, et les baissa, comme si elle eût été hontense de ce qu'elle avait fait; quoique par cette ruse elle n'eût d'autre dessein que d'empêcher Jones de se mettre sur ses gardes, et de l'obliger de jeter les yeux sur elle, car c'était là la route qu'elle comptait prendre pour s'emparer de son cœur. Puis relevant avec langueur ces deux prunelles brillantes qui avaient déjà commencé à faire impression sur le pauvre Jones, elle lâcha tout d'un coup sur lui une volée de petits traits rassemblés de toutes les parties de son visage dans un seul sourire. Ce n'était point un sourire de gaieté, mais ce sourire d'affection que la plupart des dames ont tou-

jours à leurs ordres, et qui leur sert à montrer tout à-la-fois leur bonne humeur, leurs jolies fossettes, et leurs dents blanches.

Notre héros reçut ce sourire dans les yeux et faillit en être renversé. Il commença alors à apercevoir les projets de l'ennemi, et ne s'en dissimula pas les succès; il s'établit alors entre les deux partis un pour-parler, pendant lequel la belle et artificieuse guerrière poussa si finement, si imperceptiblement son attaque, qu'elle avait presque réduit notre héros à lui rendre les armes avant de recommencer les actes d'hostilités. S'il faut dire la vérité, je crains bien que M. Jones ne se fût défendu en quelque sorte à la hollandaise, et n'eût traîtreusement livré la garnison sans avoir suffisamment égard à la fidélité qu'il devait à la belle Sophie. En un mot, le pour-parler amoureux ne fut pas plus tôt fini, et la dame n'eut pas plus tôt démasqué la grande batterie, en laissant négligemment tomber le schall qui couvrait son sein, que le cœur de M. Jones fut absolument pris, et que la belle victorieuse recueillit les fruits de son triomphe.

Les Graces jugent convenable de terminer ici leur description , et nous le chapitre.

---

## CHAPITRE V.

Conversation amicale dans la cuisine ; avec une conclusion très-ordinaire , mais non pas très-amicale.

PENDANT que nos amoureux passaient agréablement le temps , comme nous l'avons décrit en partie dans le précédent chapitre , ils le faisaient passer de même à leurs bons amis dans la cuisine ; et cela de deux manières : en leur fournissant à la fois la matière de la conversation , et la boisson qui les entretenait en bonne humeur.

Outre l'hôte et l'hôtesse , qui allaient et venaient , il y avait autour du feu M. Partridge , le sergent , le cocher qui avait conduit la jeune dame , et sa femme de chambre.

Partridge ayant instruit la compagnie de ce qu'il avait appris de l'homme de la montagne et de la situation dans laquelle Jones avait trouvé mistress Waters, le sergent se mit à raconter tout ce qu'il savait de l'histoire de cette dame. Il dit qu'elle était la femme de M. Waters, capitaine de son régiment, et qu'elle l'avait souvent accompagné à la garnison. « Il y a bien des gens, dit-il, qui se permettent de douter qu'ils soient légitimement mariés à l'église; mais quant à moi, ce n'est pas mon affaire. Je dois l'avouer pourtant, si l'on exigeait mon serment de caporal, je crois qu'elle ne vaut guère mieux que nous : et quant au capitaine, je crois qu'il n'ira en paradis que quand le soleil brillera un jour de pluie; mais s'il y va, il ne manquera pas de compagnie. Quant à la dame, pour ne pas faire le diable plus noir qu'il n'est, c'est une bien bonne pâte de femme qui aime l'uniforme, et veut qu'on lui rende justice: elle a souvent demandé grace pour de pauvres soldats; et si on la croyait, il n'y en aurait jamais aucun de

puni. Mais cependant il est bien sûr que l'enseigne Northerton et elle étaient très-bien ensemble à notre dernière garnison, voilà la vérité du fait : M. le capitaine n'en sait rien ; et tant qu'il en restera assez pour lui, c'est comme si rien n'était. Il ne l'en aime pas moins, et je suis sûr qu'il passerait son épée au travers du corps de quiconque en dirait du mal : c'est pourquoi je n'en dirai pas pour ma part ; je répète seulement ce que les autres disent, et sûrement il doit y avoir un peu de vrai dans ce que tout le monde dit. — Oui, oui, et beaucoup de vrai, je vous en répons, s'écria Partridge, *veritas odium parit* (1). — Ce sont de mauvaises langues qui répandent ces bruits scandaleux, dit la maîtresse de l'hôtellerie : je vous garantis que, maintenant qu'elle est habillée, elle a l'air d'une bien honnête dame ; et sa conduite y répond, car elle m'a donné une guinée pour lui avoir prêté quelques-uns de mes vêtements. — C'est une bien

(1) Vérité engendre haine. — Éd.

honnête dame en effet, dit l'hôte à son tour; et si vous n'aviez pas été un peu trop vive, vous ne lui auriez pas cherché querelle comme vous l'avez fait lorsqu'elle est arrivée ici. — Eh mais vraiment, il vous convient bien de parler de cela, répondit l'hôtesse; si ce n'avait été votre bêtise, il ne serait rien arrivé: mais il faut que vous vous mêliez de ce qui ne vous regarde pas, et que vous lâchiez toujours quelque sot discours. — Bien, bien, reprit l'hôte, on ne peut faire que ce qui est passé ne soit passé; mais tout est fini maintenant. — Oui, encore pour cette fois, s'écria-t-elle; mais vous ne vous corrigerez jamais. Ce n'est pas la première fois que j'ai souffert de votre stupidité. Je voudrais que vous pussiez contenir votre langue dans la maison, et ne vous mêler que de ce qui se passe au-dehors. Ne vous rappelez-vous pas ce qui est arrivé il y a environ sept ans? — Eh! ma chère, reprit-il, faites-nous grace de vos vieilles histoires; allons, allons, tout est bien, et je suis fâché de ce que j'ai fait. » L'hôtesse allait répliquer, mais elle en fut détournée par le

sergent pacificateur, au grand déplaisir de Partridge, qui était grand amateur de chroniques scandaleuses, et non moins grand promoteur de toutes ces petites querelles innocentes qui amènent toujours à leur suite plus d'incidents comiques que de tragiques.

Le sergent demanda à Partridge de quel côté il voyageait avec son maître. « Laissez donc avec vos *magisters*, répondit Partridge, je ne suis le domestique de personne, je vous assure; car quoique j'aie éprouvé bien des malheurs dans ma vie, j'écris toujours *gentleman* après mon nom; et tout pauvre et tout simple que je peux paraître à présent, j'ai tenu dans mon temps une école : *sed hei mihi ! non sum quod fui* (1).—Il n'y a pas d'offense, j'espère, monsieur, dit le sergent; mais pardonnez-moi si j'ose vous demander encore de quel côté vous voyageiez avec votre ami. — Vous avez dit le mot, dit Partridge, *amici sumus*, et je vous proteste que mon ami est un

(1) Mais, hélas ! je ne suis plus ce que j'ai été.

( Note de l'Éditeur. )

des plus grands gentilshommes du royaume (à ces mots, l'hôte et l'hôtesse dressèrent les oreilles), c'est l'héritier du Squire Allworthy. — De ce Squire qui fait tant de bien dans tout le pays? s'écria l'hôtesse. — Oui, lui-même, répondit Partridge. — En ce cas, je vous promets qu'il aura par la suite un beau domaine. — Très-certainement, répondit Partridge. — Eh bien! reprit l'hôtesse, dès le premier moment que je l'ai vu, j'ai toujours pensé qu'il avait l'air d'un bon gentilhomme; mais mon mari ici présent, est sans doute plus habile que personne. — J'avoue, ma chère, dit-il, que c'était une méprise. — Une méprise, en effet, répondit-elle; mais quand n'avez-vous vu faire de telles méprises? — Mais comment se fait-il, monsieur, dit l'hôte à Partridge, qu'un si riche gentilhomme voyage ainsi à pied? — Je ne sais, répondit Partridge; les grands seigneurs ont quelquefois des caprices. Dans le moment que je vous parle, il a une douzaine de chevaux et de domestiques à Gloucester; et rien n'a pu l'empêcher, la nuit dernière qu'il faisait si chaud, de venir se ra-

fraîchir en se promenant vers cette haute montagne que vous voyez là-bas, et où j'ai été aussi me promener pour lui tenir compagnie. Mais que jamais on m'y rattrape! je n'ai jamais eu tant de peur de ma vie; nous y avons rencontré l'homme le plus étrange.—Je veux être pendu, s'écria l'hôte, si ce n'était pas l'homme de la montagne, comme on l'appelle, s'il est vrai encore que ce soit un homme; car je connais plusieurs personnes qui croient que c'est le diable qui habite là.—Ma foi, c'est assez probable, dit Partridge; et maintenant que vous m'y faites penser, je crois vraiment et de bonne foi que c'était le diable, quoique je n'aie pu apercevoir son pied fourchu; mais peut-être a-t-il le pouvoir de le cacher, puisque les mauvais esprits peuvent paraître sous telles formes qu'il leur plaît.—Et je vous en prie, monsieur, dit le sergent, pas d'offense, j'espère, mais je vous en prie, quelle sorte de gentilhomme est le diable? car j'ai ouï dire à quelques-uns de nos officiers qu'il n'existait pas d'être de cette espèce, et que ce n'était qu'une invention des prêtres pour em-

pêcher qu'on ne les licencie ; car s'il était publiquement connu qu'il n'y a pas de diable , les prêtres ne seraient pas plus utiles que nous en temps de paix. — Ces officiers , dit Partridge , sont sans doute des gens fort instruits. — Pas extrêmement , répondit le sergent ; je suis sûr , monsieur , qu'ils n'en savent pas la moitié autant que vous , et j'ai toujours cru fermement qu'il devait y avoir un diable , quoi qu'ils en aient dit , et quoique l'un d'eux fût capitaine ; car , me suis-je dit à moi-même , il me semble que s'il n'y avait pas de diable , on ne pourrait pas lui envoyer les méchants , et j'ai lu cela dans un livre. — Quelques-uns de vos officiers , dit l'hôte , trouveront quelque jour , à leurs dépens sans doute , qu'il y a un diable ; et j'espère qu'il leur fera acquitter quelques écots à mon compte. Il y a six mois , j'en ai eu un logé ici , qui avait le cœur de me prendre un de mes meilleurs lits , quoiqu'il dépensât à peine un shilling par jour dans la maison , et qu'il permît à ses gens de faire rôtir leurs choux-navets au feu de la cuisine , parce que je ne voulais pas leur faire

à dîner un jour de dimanche. Tout bon chrétien doit désirer qu'il y ait un diable pour la punition de ces misérables - là. — Halte-là ! M. l'aubergiste, dit le sergent, n'insultez pas l'uniforme, car je ne le souffrirai pas. — Au diable l'uniforme, ceux qui le portent m'ont assez fait souffrir. — Vous en êtes témoins, messieurs, dit le sergent, il maudit le roi, et c'est un crime de haute trahison. — Je maudis le roi, vilain que vous êtes ! dit l'hôte. — Oui, vous l'avez maudit, s'écria le sergent, vous avez maudit l'uniforme, et c'est maudire le roi, c'est absolument la même chose; car tout homme qui maudit l'uniforme, maudirait le roi s'il l'osait. »

« Pardonnez - moi, monsieur le sergent, dit Partridge, c'est un *non sequitur* (1). — Point de votre patois étranger, répondit le sergent se levant précipitamment de son siège;

(1) Ce mot, que le sergent prit malheureusement pour un affront, est un terme de logique, et signifie que la conclusion ne peut être déduite des prémisses.

( Note de Fielding. )

je ne resterai pas assis tranquillement à entendre insulter l'uniforme. — Vous ne m'avez pas bien compris, mon ami, s'écria Partridge : je n'avais pas le projet d'insulter l'uniforme, j'ai dit seulement que votre conclusion était un *non sequitur* — Vous en êtes un autre, s'écria le sergent, et si vous le prenez par-là, je ne suis pas plus un *sequitur* que vous. Vous êtes tous des coquins, et je vous le prouverai; car je m'engage à combattre le plus brave de vous tous, et je parie vingt livres sterling en ma faveur. » Ce défi imposa en effet silence à Partridge, dont l'appétit pour le combat n'était pas encore revenu après celui dont il venait d'être régalié. Mais le cocher, dont les os étaient moins malades, et l'appétit de bataille mieux aiguisé, ne supporta pas si aisément cet affront, dont il jugeait avec raison qu'une partie au moins était tombée sur lui. Il se leva donc, s'avança vers le sergent, lui dit en jurant qu'il se croyait un aussi brave homme qu'aucun membre de l'armée, et lui proposa de boxer en mettant une guinée au jeu. Le mi-

litaire accepta le combat , et refusa la gageure. Ils se dépouillèrent aussitôt tous deux, et engagèrent l'action ; mais le conducteur de chevaux fut si bien rossé par le conducteur d'hommes, qu'il fut obligé d'employer le peu qui lui restait de respiration à demander quartier.

La jeune dame , qui était pressée de continuer son voyage, avait donné ordre que l'on mît les chevaux à la voiture ; mais ce fut inutilement, car le cocher était hors d'état de remplir ses fonctions ce soir-là. Un païen du temps passé aurait peut-être attribué cette impuissance au dieu du vin, non moins qu'au dieu de la guerre; car pour dire la vérité, les deux combattants avaient abondamment sacrifié à Mars et à Bacchus. Pour parler sans figure, ils étaient tous deux ivres morts, et Partridge n'était pas dans une situation beaucoup meilleure. Quant à l'hôte, boire était son métier; et le vin ne produisait pas plus d'effet sur lui que sur aucun des autres vases dont on se servait dans sa maison.

La maîtresse de l'auberge ayant été invitée

par M. Jones et par sa compagne à prendre le thé avec eux, leur fit un ample détail de la dernière partie de la scène précédente, et témoigna en même temps beaucoup d'intérêt pour la jeune dame, qui, dit-elle, éprouvait la plus vive inquiétude de ne pouvoir continuer son voyage. « C'est une charmante créature, ajouta-t-elle, et je suis certaine de l'avoir déjà vue. Je soupçonne qu'elle est amoureuse, et qu'elle s'enfuit de chez sa famille. Qui sait si quelque jeune gentilhomme n'est pas à l'attendre quelque part, dans une situation aussi pénible que la sienne? »

Ces derniers mots pénétrèrent le cœur de Jones; il poussa un profond soupir. Mistress Waters n'eut point l'air d'y avoir fait attention, tant que l'hôtesse resta dans la chambre : mais aussitôt que la bonne femme fut partie, elle ne put s'empêcher de faire entendre assez clairement à notre héros que ce soupir lui donnait lieu de craindre une rivale fort dangereuse dans ses affections. L'embarras de Jones ne servit qu'à l'en convaincre de plus en plus, bien qu'il n'eût répondu directement à aucune de ses

questions ; mais elle n'était pas assez délicate dans ses amours, pour que cette découverte l'affligeât beaucoup. Ses yeux étaient vivement charmés de la beauté de Jones ; et, comme elle ne pouvait voir ce qui se passait dans son cœur, elle n'en eut guère souci ; elle consentait à prendre sa part au banquet de l'amour, sans s'inquiéter que quelque autre y eût déjà occupé sa place ou pût y être traitée par la suite comme elle. Ce sentiment n'est pas d'une délicatesse bien raffinée, mais il est plus substantiel ; il est d'ailleurs moins capricieux, et peut-être moins égoïste ou moins jaloux que les désirs de ces femmes qui se résignent sans peine à s'abstenir de la possession de leurs amants, pourvu qu'elles soient bien convaincues que nulle autre femme ne les possède.

---

---

## CHAPITRE VI.

Contenant des détails plus circonstanciés sur mistress Waters, et sur ce qui l'avait réduite à la situation malheureuse dont elle avait été tirée par Jones.

QUOIQUE la nature n'ait pas mis une dose bien égale de vanité et de curiosité dans la composition de toutes les créatures humaines, il n'est peut-être pas un seul individu à qui elle n'ait réparti l'une et l'autre dans des proportions telles, qu'il ne lui faille beaucoup de soins et de peines pour les subjuguier et s'en rendre maître. Il est cependant indispensable de remporter cette double victoire, pour peu que l'on prétende à la réputation d'homme sage et bien élevé.

Comme Jones pouvait à très-juste titre passer pour un homme bien élevé, il avait étouffé

toute la curiosité que la situation extraordinaire dans laquelle il avait trouvé mistress Waters devait naturellement faire naître. Il avait d'abord, à la vérité, essayé de la faire parler par quelques petits mots qu'il avait jetés dans la conversation ; mais quand il s'aperçut qu'elle éludait adroitement toute espèce d'explication, il consentit à rester dans son ignorance, d'autant plus qu'il n'était pas sans quelques soupçons que certaines circonstances auraient pu la faire rougir si elle avait raconté toute la vérité.

Mais comme il est possible que quelques-uns de nos lecteurs ne se résignent pas si facilement à la même ignorance, et comme nous avons le plus grand désir de les contenter tous, nous avons pris des peines infinies pour nous informer de la vérité du fait, par le récit duquel nous terminerons ce livre.

Cette dame avait donc vécu quelques années avec un certain capitaine Waters, du même régiment que celui dans lequel servait M. Northerton ; elle passait pour la femme du capitaine, et portait son nom. Cependant, comme le sergent l'avait dit, il y avait quelques

doutes sur la réalité de leur mariage; doutez que nous ne nous occuperons pas d'éclaircir en ce moment.

Mistress Waters, je suis fâché de le dire, avait depuis quelque temps contracté, avec l'enseigne dont nous venons de parler, une intimité qui ne lui avait pas fait infiniment d'honneur. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'elle avait un penchant remarquable pour ce jeune homme. Ce penchant allait-il jusqu'à une liaison tout-à-fait criminelle? c'est ce qui n'est pas aussi parfaitement clair; à moins que nous ne supposions que les femmes n'accordent jamais à un homme toutes leurs faveurs, à l'exception d'une seule, sans finir par lui accorder celle-là aussi.

La division du régiment dans lequel servait le capitaine, avait deux jours de marche sur la compagnie dans laquelle M. Northerton servait en qualité d'enseigne; en sorte que la première était arrivée à Worcester le jour même après la malheureuse rencontre de Jones et de Northerton dont nous avons parlé plus haut.

Or, il avait été convenu entre mistress Wa-

ters et le capitaine qu'elle l'accompagnerait jusqu'à Worcester, où ils devaient prendre congé l'un de l'autre, et elle, s'en retourner à Bath pour y demeurer jusqu'à la fin de la campagne d'hiver qui se préparait contre les rebelles.

M. Northerton avait été instruit de cette convention, et, s'il faut dire la vérité, la dame lui avait donné rendez-vous à Worcester même, où elle lui avait promis d'attendre sa division. Dans quelle vue et à quel dessein ? c'est ce que nous devons laisser deviner au lecteur ; car obligés de rapporter les faits, nous ne le sommes pas de faire violence à notre disposition naturelle par aucun commentaire qui tournerait au désavantage de la plus aimable moitié du genre humain.

Northerton n'eut pas plus tôt obtenu son élargissement, ainsi que nous l'avons vu, qu'il se hâta d'aller rejoindre mistress Waters ; et comme c'était un gaillard actif et dispos, il arriva à la ville dont nous venons de parler, peu d'heures après que le capitaine Waters l'eut quittée. Il ne se fit aucun scrupule d'ins-

truire aussitôt la dame de son malheureux accident, qu'il fit paraître encore plus malheureux ; car il en supprima totalement toutes les particularités qu'on aurait pu nommer crimes, du moins au tribunal de l'honneur, quoiqu'il laissât subsister dans son récit quelques circonstances dont le tribunal de la justice aurait pu lui demander compte.

Les femmes, ceci soit dit à leur gloire, sont plus généralement susceptibles que les hommes de cette passion violente, et en apparence désintéressée, que l'on appelle amour, et qui ne cherche que le bonheur de l'objet aimé. *Mistress Waters* n'eut donc pas plus tôt appris le danger auquel son amant était exposé, que toute considération autre que celle de sa sûreté disparut devant elle. Ce sentiment étant partagé par le jeune enseigne, ils s'occupèrent immédiatement des moyens de l'assurer.

Après une longue conférence sur cette matière, il fut enfin arrêté que l'enseigne prendrait un chemin de traverse pour se rendre à *Hereford*, d'où il continuerait sa route jus-

qu'à l'un des ports de mer du pays de Galles , et passerait de là chez l'étranger. Mistress Waters déclara qu'elle l'accompagnerait dans toute cette expédition , et c'était elle qui devait lui fournir de l'argent ; article très-important pour M. Northerton , car elle avait alors dans son portefeuille trois billets de banque montant ensemble à 90 liv. sterling , outre son argent de poche , et une bague de diamants d'une valeur assez considérable : elle poussa la confiance jusqu'à donner à ce misérable tout le compte de sa petite fortune, soupçonnant peu qu'elle pût lui inspirer ainsi le désir de la voler. Comme ils auraient pu , en prenant des chevaux à Worcester, fournir à ceux qui auraient eu envie de les poursuivre , le moyen de découvrir par la suite la route qu'ils avaient prise, l'enseigne proposa, et la dame accepta volontiers la proposition, de faire la première poste à pied ; ce qui était plutôt un plaisir qu'une peine, attendu la rigueur du froid.

La plus grande partie du bagage de la dame était déjà à Bath, et elle n'avait gardé qu'une

très-petite quantité de linge que le galant se chargea de porter dans ses poches. Tout ayant donc été arrangé dans la soirée, ils se levèrent le lendemain matin de bonne heure, et partirent de Worcester à cinq heures, c'est-à-dire environ deux heures avant le jour. Mais la lune, qui était alors dans son plein, leur fournissait toute la lumière qu'elle peut donner.

Mistress Waters n'était pas de ces femmes délicates qui ne doivent qu'à l'invention des voitures la faculté de se transporter d'un lieu à l'autre, et qui par conséquent mettent un carrosse au nombre des nécessités de la vie. Ses membres étaient pleins de force et d'agilité; et comme son esprit n'était pas moins entreprenant, elle était parfaitement en état d'aller le même pas que son amant.

Après avoir fait quelques milles sur le grand chemin que M. Northerton assurait être celui d'Hereford, ils arrivèrent, à la pointe du jour, à l'entrée d'un grand bois où il s'arrêta soudain, et où, après avoir fait semblant de réfléchir, il témoigna quelques craintes de suivre plus long-temps une route aussi fréquentée. Il

persuada donc aisément à sa belle compagne de prendre avec lui un sentier qui paraissait conduire tout droit à travers le bois, et qui aboutissait tout juste au pied de Mazard-Hill.

Je ne saurais dire si l'exécrable projet que Northerton fut sur le point d'exécuter était la suite d'une délibération antérieure, ou s'il lui vint alors dans la tête pour la première fois; mais étant arrivé en ce lieu solitaire, où il était bien improbable qu'on vint l'interrompre, il défit soudain sa jarretière, et se jetant avec violence sur la pauvre femme, essaya d'accomplir le crime affreux dont nous avons parlé, et que prévint l'arrivée providentielle de Jones.

Il fut heureux pour mistress Waters de n'être pas une femme sans courage; car en lui voyant faire un nœud à sa jarretière, et en entendant ses discours, elle n'eut pas plus tôt aperçu quel était son infernal dessein, qu'elle se tint vaillamment sur la défensive, et lutta avec tant de force contre son ennemi tout en criant au secours, qu'elle retarda

pendant quelques minutes l'exécution du projet de ce misérable ; ce qui donna le temps à M. Jones de venir jusqu'à elle au moment même où ses forces commençaient à l'abandonner. C'est ainsi qu'elle fut arrachée des mains du scélérat, sans autre perte que celle de sa robe et de sa bague de diamants, qui, durant le combat, avait glissé de son doigt, ou lui avait été arrachée par Northerton.

Tels sont, cher lecteur, les fruits de la recherche vraiment pénible que nous avons faite à ce sujet pour te satisfaire. Nous venons de te peindre une scène de folie et de scélératesse, dont nous aurions eu peine à croire qu'une créature humaine pût se rendre coupable, si nous ne nous fussions souvenus que le coquin était alors persuadé qu'il avait déjà commis un meurtre, et que sa tête était sous le glaive de la loi. Concluant donc qu'il n'y avait pour lui de sûreté que dans la fuite, il crut que la possession de l'argent et de la bague de cette pauvre femme, balancerait en quelque sorte le nouveau fardeau dont il allait charger sa conscience.

Nous devons ici, cher lecteur, te recommander de ne point t'autoriser de l'infame conduite d'un scélérat, pour juger un corps aussi respectable et aussi rempli d'honneur que celui des officiers de notre armée. Tu voudras bien considérer que ce drôle, comme nous l'avons déjà dit, était sans naissance, n'avait point reçu l'éducation qui convient à un homme bien né, et n'était fait, sous aucun rapport, pour être enrôlé parmi eux. Si son opprobre peut donc à juste titre rejaillir sur un autre que sur lui-même, ce ne peut être que sur ceux qui lui avaient donné sa commission.

FIN DU LIVRE NEUVIÈME.

---

# LIVRE DIXIÈME,

DANS LEQUEL L'HISTOIRE AVANCE DE DOUZE  
HEURES ENVIRON.

---

## CHAPITRE PREMIER.

Contenant l'arrivée d'un gentilhomme irlandais , avec  
les aventures extraordinaires qui s'ensuivirent dans  
l'auberge.

DÉJÀ le levraut tremblant, que la crainte  
de ses nombreux ennemis, et surtout de cet  
animal rusé, cruel, carnivore, appelé homme,  
avait confiné tout le jour au fond de sa re-  
traite, joue et folâtre dans les vertes vallées;  
c'est l'heure où, de la cime de quelque arbre  
creux, le hibou, le sombre chantre des nuits,  
fait entendre des gémissements qui pourraient  
charmer les oreilles de quelques modernes

connaisseurs en musique ; c'est l'heure où la peur montre le fantôme sanglant au rustre à demi ivre qui, de retour des champs, traverse le cimetière, ou plutôt le charnier de sa paroisse ; les voleurs et les assassins veillent, tandis que les honnêtes Watchmen s'endorment : — en style plus simple, il était minuit. Chacun était couché dans l'auberge, non-seulement ceux dont nous avons déjà parlé, mais quelques autres encore qui étaient arrivés dans la soirée. Suzanne, la chambrière, était seule encore debout ; l'une de ses fonctions étant de laver la cuisine, avant d'aller se reposer auprès de l'impatient et tendre garçon d'écurie.

Telle était la situation des affaires dans l'auberge, quand un gentilhomme y arriva sur un bidet de poste. Il descendit aussitôt de cheval, et entrant dans la maison, tout troublé, tout essoufflé, il demanda à Suzanne, avec vivacité et d'un ton fort brusque, s'il n'y avait pas quelque dame dans la maison. L'heure de la nuit, la conduite de cet homme qui avait quelque chose d'égaré dans la physionomie, effrayèrent

Suzanne au point qu'elle hésita d'abord à lui répondre. Alors le gentilhomme redoubla ses instances et la conjura de lui dire la vérité, disant qu'il avait perdu sa femme et qu'il était à sa poursuite. « Sur mon ame, s'écria-t-il avec un accent irlandais, j'ai déjà été sur le point de la rattraper en deux ou trois endroits; mais elle venait d'en partir comme j'arrivais. Si elle est dans la maison, conduisez-moi vers elle secrètement, ma brave fille : si elle est partie, indiquez-moi le chemin que je dois prendre pour la rejoindre; et sur mon ame, je vous ferai la plus riche de toutes les pauvres femmes du royaume. » Il tira alors de sa bourse une poignée de guinées, dont la vue aurait séduit des personnes d'une beaucoup plus grande conséquence que cette pauvre fille, et pour des desseins beaucoup plus criminels.

Suzanne, d'après ce qu'elle avait entendu dire de mistress Waters, ne fit pas le moindre doute qu'elle ne fût identiquement la femme perdue que réclamait le légitime propriétaire. Concluant donc, avec une grande apparence de raison, qu'elle ne pourrait jamais gagner

de l'argent d'une manière plus honnête qu'en rendant une femme à son mari, elle ne se fit aucun scrupule d'assurer au gentilhomme que la dame qu'il cherchait était alors dans la maison, et (se laissant séduire par les plus brillantes promesses et un à - compte) elle consentit aussitôt à le conduire à la chambre de mistress Waters.

C'est une coutume établie depuis long-temps dans le grand monde, et fondée sur les motifs les plus solides et les plus importants, qu'un mari ne doit jamais entrer dans l'appartement de sa femme avant d'avoir préalablement frappé à la porte. Est-il besoin de parler des innombrables avantages de cette excellente coutume à un lecteur qui a quelque connaissance du monde? Par ce moyen, la dame a le temps de se mettre en état de paraître, et d'écartier tout objet qui pourrait blesser la vue. Personne n'ignore qu'il y a des situations dans lesquelles les femmes scrupuleuses et délicates ne voudraient pas être découvertes par leurs maris.

A dire vrai, il y a plusieurs cérémonies établies dans la classe la plus distinguée du genre

humain, qui, à les juger grossièrement, paraissent être purement de forme, mais dans lesquelles des yeux pénétrants découvrent beaucoup d'importance. Il eût été heureux que la coutume dont nous venons de parler eût été observée par notre gentilhomme dans la présente occasion. Il frappa, il est vrai, à la porte, mais non pas un de ces petits coups qui sont d'usage dans de pareilles circonstances. Au contraire, quand il vit que la porte était fermée, il l'ébranla avec tant de violence, que la serrure sauta; la porte s'ouvrit avec fracas, et il tomba la tête la première au milieu de la chambre.

Il ne se fut pas plus tôt relevé sur ses jambes, que, sautant hors du lit et sur ses jambes aussi, parut..... (nous sommes obligés de le dire avec non moins de honte que de douleur) notre héros lui-même, qui, d'une voix menaçante, demanda au gentilhomme qui il était et quel était son dessein en ayant l'insolente audace de forcer ainsi la porte de sa chambre.

Le gentilhomme crut d'abord qu'il avait fait une méprise : il allait demander pardon et se retirer, quand tout-à-coup, tel était l'éclat

que jetait la lune, il aperçut un corset, des robes, des jupons, des bonnets, des rubans, des bas, des jarretières, des souliers de femme, etc., répandus tout en désordre sur le plancher. Tout cela réveillant soudain la jalousie qui lui était si naturelle, le mit dans une telle fureur, qu'il perdit la faculté de proférer un seul mot, et, sans faire aucune réponse à Jones, il tenta de s'approcher du lit.

Jones s'étant empressé de lui barrer le passage, il s'éleva entre eux une querelle fort vive qui finit bientôt par un combat. En ce moment, mistress Waters ( car nous sommes obligés de confesser qu'elle était dans le même lit ), réveillée probablement par tout ce bruit, je suppose, et voyant deux hommes se battant dans sa chambre, se mit à crier de la manière la plus effroyable : « au meurtre ! au voleur ! », et plus souvent encore : « au viol ! » On sera peut-être d'abord étonné de cette dernière exclamation, si l'on ne prend pas la peine de réfléchir que, dans un moment d'effroi, les dames font usage de ces sortes de mots, comme dans la musique on emploie *ut, re, mi, fa,*

*sol*, seulement pour servir d'expression aux sons et sans aucune idée précise.

Dans la chambre voisine de celle de la dame était couché un gentilhomme irlandais arrivé trop tard à l'auberge pour que nous ayons pu en faire mention. Ce gentilhomme était un de ceux que les Irlandais appellent un *Calaballaro* ou cavalier : cadet d'une bonne famille, et n'ayant pas de fortune à espérer dans son pays, il s'était vu obligé de voyager pour en aller chercher une ailleurs; il avait pris en conséquence le chemin de Bath, pour tenter le hasard au jeu et avec les femmes.

Ce jeune homme lisait alors dans son lit une des nouvelles de mistress Behn (1); car un de ses amis lui avait persuadé que le moyen le plus efficace de se rendre recommandable auprès des dames, était de s'orner l'esprit, en le remplissant de ce qu'il y a de meilleur dans la littérature. Il n'eut pas plus tôt entendu le bruit effroyable qui se faisait dans

(1) Auteur d'*Oronooko* et autres ouvrages alors en vogue.

(ÉD.)

la chambre voisine, qu'il s'élança hors de son lit, et prenant son épée d'une main, et de l'autre la chandelle qui brûlait à côté de lui, il alla droit à la chambre de mistress Waters.

Si la vue d'un autre homme en chemise fut d'abord une offense de plus faite à la pudeur de la dame, elle servit au moins à diminuer considérablement ses craintes ; car le cavalier ne fut pas plus tôt entré dans la chambre, qu'il s'écria : « M. Fitzpatrick ! que diable veut dire tout ceci ? » A quoi l'autre répondit aussitôt : « Oh ! M. Maclachlan, je suis charmé de vous rencontrer ici : ce lâche coquin m'a débauché ma femme, et il était couché avec elle. — Quelle femme ? s'écria Maclachlan : ne connais-je pas très-bien mistress Fitzpatrick, et ne vois-je pas clairement que la dame, avec laquelle le gentilhomme ici présent était couché, n'est pas elle ? »

Fitzpatrick s'apercevant alors, tant par un coup-d'œil qu'il jeta sur la dame, que par le son de sa voix qu'il aurait pu distinguer à une plus grande distance encore, qu'il avait

commis la plus fâcheuse méprise, demanda mille pardons à la dame, et dit à Jones en se retournant vers lui : « Je vous prie de remarquer que je ne vous demande pas pardon, car vous m'avez frappé; et je prétends que demain matin vous m'en rendiez raison. »

Jones traita cette menace avec beaucoup de mépris, et M. Maclachlan répondit : « En vérité, M. Fitzpatrick, vous devriez être honteux vous-même de venir troubler les gens à cette heure de la nuit. Sitons ceux qui couchent dans l'auberge n'étaient pas profondément endormis, vous les auriez réveillés comme moi. Ce gentilhomme vous a traité comme vous le méritiez; et sur mon honneur, si vous en aviez agi ainsi avec ma femme, je vous aurais coupé la gorge. »

Jones était si troublé par la crainte de compromettre la réputation de sa dame, qu'il ne savait plus que dire ni que faire; mais on a de tout temps remarqué que l'esprit d'invention est beaucoup plus prompt chez les femmes que chez les hommes : mistress Waters se rappela donc qu'il y avait une porte de communi-

cation entre sa chambre et celle de M. Jones. Pleine de confiance en l'honneur de ce jeune homme, et dans sa propre assurance, elle s'écria : « Je ne sais ce que vous voulez dire, insolents que vous êtes; je ne suis la femme d'aucun de vous. Au secours! au viol! au meurtre! au viol! » L'hôtesse étant accourue au moment même dans la chambre, mistress Waters l'apostropha de la manière la plus violente : elle se croyait, lui dit-elle, dans une auberge honnête, et non dans un mauvais lieu. Une bande de scélérats avait forcé la porte de sa chambre, dans l'intention de lui ravir l'honneur, peut-être même la vie; et l'un, s'écria-t-elle, ne lui était pas moins cher que l'autre.

L'hôtesse se mit alors à crier aussi haut que venait de le faire la pauvre femme dans son lit. A l'entendre, elle était perdue; et la réputation de sa maison, qui jusque-là avait été sans tache, était détruite pour jamais. Puis, se tournant du côté des trois hommes qui étaient encore là : « Au nom du diable, s'écria-t-elle, quelle est la cause de tout ce tumulte dans la

chambre de cette dame ? » Fitzpatrick baissant la tête, répéta qu'il avait fait une méprise dont il demandait pardon de tout son cœur, et se retira avec son compatriote. Jones, qui avait trop d'esprit pour n'avoir pas entendu sa belle à demi-mot, affirma hardiment qu'il était accouru à son secours en entendant forcer la porte; qu'il ne pouvait assurer si ces deux hommes avaient voulu voler la dame, mais que si telle avait été leur intention, il avait eu le bonheur de l'empêcher. « Il ne s'est jamais commis un vol dans cette maison depuis que je la tiens, s'écria l'hôtesse : je vous prie de croire, monsieur, que je ne donne point d'asile aux voleurs de grand chemin; le nom même en est extrêmement odieux pour moi. Je ne reçois jamais que d'honnêtes gens dans ma maison, et je suis assez heureuse, grace au ciel, pour ne pas manquer de voyageurs de cette espèce; j'en ai toujours en autant que j'en ai pu loger. J'ai eu ici mylord..... » et elle débita un long catalogue de noms et de titres, dont un grand

nombre peut-être nous exposerait au crime de violer la prérogative des noms historiques, si nous les insérions ici.

Jones, après l'avoir écoutée avec beaucoup de patience, l'interrompit enfin, en faisant ses excuses à mistress Waters d'avoir paru devant elle en chemise, l'assurant que la crainte qu'elle ne fût en danger avait pu seule le faire passer sur une semblable considération. Le lecteur peut imaginer la réponse de la dame, et même toute sa conduite jusqu'à la fin de cette scène, s'il veut considérer la situation dans laquelle elle affecta de se placer en cette circonstance, je veux dire, celle d'une femme modeste, réveillée dans son premier sommeil par trois hommes à elle inconnus qu'elle voit au milieu de sa chambre. Tel fut le rôle qu'elle entreprit de jouer, et il faut convenir qu'elle s'en acquitta avec une supériorité telle, qu'aucune de nos actrices de Londres n'aurait pu l'emporter sur elle dans leurs rôles les plus brillants, soit sur la scène, soit hors de la scène.

Et nous pouvons, je crois, tirer de ceci un argument sans réplique pour prouver à quel degré la vertu est naturelle au beau sexe. Pent-être y en a-t-il une sur dix mille capable de faire une bonne actrice, et parmi celles-ci rarement deux en état de jouer le même rôle avec le même talent; toutes cependant peuvent jouer admirablement bien celui de la vertu, et toutes s'en acquittent à la perfection, celles qui n'en ont pas, aussi bien que celles qui en ont.

Dès que les hommes furent tous partis, mistress Waters revenue de sa peur revint aussi de sa colère. Elle parla d'un ton beaucoup plus doux à l'hôtesse, qui ne se remit pas aussi promptement de son inquiétude sur la réputation de sa maison, en faveur de laquelle elle récapitula de nouveau tous les personnages illustres qui y avaient couché; mais la dame lui coupa la parole, et après être convenue qu'elle n'avait pas eu la moindre part au bruit qui s'était fait, elle la pria de lui laisser prendre du repos. « J'espère, ajouta-t-elle,

que je pourrai en jouir le reste de la nuit sans interruption. » L'hôtesse, avec beaucoup de politesses et de révérences, prit enfin congé d'elle.

---

## CHAPITRE II.

Dialogue entre l'hôtesse et Suzanne , propre à être lu par tous les aubergistes et par leurs domestiques. Arrivée et conduite affable d'une jeune dame charmante, qui pourra apprendre aux personnes de condition comment on peut se faire aimer de tout le monde.

L'HÔTESSE se ressouvenant que Suzanne était la seule qui ne fût pas couchée quand la porte de mistress Waters avait été forcée, alla la trouver pour savoir d'elle la première cause de tout ce trouble, quel était cet étranger , quand et comment il était arrivé.

Suzanne raconta toute l'histoire que le lecteur sait déjà, n'altérant la vérité que dans quelques circonstances, suivant qu'elle le trouvait convenable, comme par exemple en ne parlant pas du tout de l'argent qu'elle avait reçu. Mais comme, dans la préface de son interrogatoire, sa maîtresse lui avait parlé avec beaucoup d'attendrissement de la peur que la dame avait eue que ces trois hommes n'eussent le projet d'attenter à son honneur, Suzanne ne put retenir sa langue, et tâcha de calmer l'inquiétude que paraissait avoir sa maîtresse à ce sujet, en lui jurant qu'elle avait vu Jones sauter hors du lit de mistress Waters.

A ces mots, l'hôtesse entra dans une violente fureur. « Voilà une histoire bien vraisemblable, s'écria-t-elle ; une femme jetterait-elle ainsi des cris, et hasarderait-elle de compromettre son honneur, si elle se trouvait dans le cas dont vous parlez ? Je voudrais bien savoir quelle meilleure preuve une femme peut donner de sa vertu que de jeter des cris comme elle a fait ; et vingt personnes, je crois,

pourront l'attester. Je vous prie, madame Suzanne, de ne vous permettre de pareilles calomnies contre aucune des personnes qui logent chez moi; car elles ne tomberaient pas seulement sur elles, mais sur la maison; et je ne reçois ici ni vagabonds, ni canaille. »

« Fort bien, dit Suzanne, alors je n'en dois plus croire mes propres yeux? — Non sûrement, vous ne devez pas en croire vos yeux, répondit sa maîtresse, je n'en aurais pas cru les miens contre d'aussi honnêtes gens. Il ne m'a pas été commandé depuis six mois un meilleur souper que celui que je leur ai servi hier soir; ils étaient de si bonne humeur, qu'ils ont eu la complaisance de trouver excellent mon poiré du Worcester-shire que je leur ai vendu pour du Champagne; et sûrement il a tout aussi bon goût et il est aussi sain que le meilleur Champagne qui soit en Angleterre, autrement je me serais fait un crime de le leur donner. Ils en ont bu deux bouteilles. Non, non, je ne croirai jamais pareille chose de gens aussi honnêtes et aussi peu difficiles. »

Quand Suzanne eut été ainsi réduite au silence,

sa maîtresse passa à d'autres sujets. « Vous dites donc, continua-t-elle, que l'étranger est venu en poste, et qu'il a dehors un domestique avec des chevaux. En ce cas, c'est sûrement quelque grand seigneur aussi; pourquoi ne lui avez-vous pas demandé s'il voulait souper? Je crois qu'il est dans la chambre de cet autre gentilhomme: montez-y, et demandez s'il n'a pas appelé. Peut-être commandera-t-il quelque chose, quand il verra qu'il y a quelqu'un de levé dans la maison pour le lui apprêter. Mais n'allez pas faire une de vos bévues ordinaires en lui disant que le feu est éteint et que les poulets sont encore en vie; et s'il demande du mouton, n'allez pas lui bavarder que nous n'en avons pas. Je sais que le boucher en a tué un comme j'aliais me mettre au lit; il ne refuse jamais de m'en couper un morceau tout chaud quand je le désire. Allez, et souvenez-vous que nous avons toutes sortes de moutons et de poulets. Allez, ouvrez la porte en disant, Messieurs, avez-vous appelé? et s'ils ne répondent pas, demandez ce que Son Honneur veut pour son souper, n'oubliez pas de dire Son Honneur.

Allez ; si vous ne vous souvenez pas mieux de tout ce que je vous dis, vous ne parviendrez jamais à rien. »

Suzanne sortit , et revint bientôt rendre compte que les deux gentilshommes étaient couchés dans le même lit. « Deux gentilshommes, dit l'hôtesse, dans le même lit ! impossible. Ce sont deux vagabonds, deux pieds-plats, il n'en faut pas douter ; et je parie que le jeune Squire Allworthy avait deviné juste, en disant que ce manant avait le projet de voler la dame ; car, si en forçant sa porte il n'avait pas eu de plus mauvais desseins que ceux d'un gentilhomme, il n'aurait pas été se glisser dans la chambre d'un autre pour s'épargner la dépense d'un souper et d'un lit. Ce sont certainement des voleurs, et leur prétendue recherche de je ne sais quelle femme n'est rien qu'un prétexte. »

En tout ceci l'hôtesse était injuste envers M. Fitzpatrick, car il était réellement gentilhomme, quoiqu'il ne possédât pas un groat : et bien que son cœur ainsi que sa tête ne fussent pas totalement exempts de reproches, ce

n'était ni un ladre ni un vilain. Il était au contraire si généreux, que quoique sa femme lui eût porté une très-belle dot, il l'avait entièrement dépensée, à l'exception d'une petite rente viagère qu'elle avait sur sa tête : et c'était pour l'obliger à la lui abandonner qu'il l'avait traitée avec une cruauté qui, jointe à la plus effroyable jalousie, avait forcé la pauvre femme à fuir le toit conjugal.

Ce gentilhomme, qui avait quitté Chester le matin même, était extrêmement fatigué d'avoir fait une si longue course ; et grâce à quelques coups assez violents qu'il avait reçus dans le combat, il souffrait tellement par tout le corps, il avait d'ailleurs l'esprit si malade, qu'il avait tout-à-fait perdu l'appétit. Et après l'erreur grossière dans laquelle il était tombé vis-à-vis de la femme que, par la faute de la chambrière, il avait prise pour la sienne, il ne lui entra pas une seule fois dans la tête que mistress Fitzpatrick pût être dans la maison, par cela seul que la première femme à laquelle il s'était adressé n'était pas elle ; il céda donc aux conseils de son ami, qui le dissuada de

prolonger ses recherches plus avant dans la nuit, et accepta l'offre obligeante qu'il lui fit de partager son lit.

Le domestique et le postillon furent d'une humeur toute différente; ils étaient plus prompts à ordonner que l'hôtesse ne l'était à les servir. Cependant, après s'être bien convaincue que M. Fitzpatrick n'était pas un voleur, elle consentit à leur servir un peu de viande froide qu'ils dévoraient avec une extrême avidité, au moment où Partridge entra dans la cuisine. Il avait d'abord été réveillé par le tumulte dont nous avons parlé; et tandis qu'il tâchait de rattraper le sommeil en s'enfonçant dans son oreiller, une chouette était venue lui faire entendre à sa fenêtre une sérénade telle, qu'il sauta en bas de son lit dans le plus grand effroi, et faisant un paquet de toutes ses hardes, il courut se mettre sous la protection de la compagnie qu'il entendait causer au-dessous de lui dans la cuisine.

Son arrivée empêcha l'hôtesse d'aller continuer son somme. Car elle avait pris le parti de laisser les deux autres convives à la garde

de Suzanne ; mais l'ami du jeune Squire Allworthy n'était pas fait pour être ainsi négligé , d'autant plus qu'il demanda en entrant une pinte de vin chaud. Elle obéit aussitôt en mettant devant le feu la même mesure de poiré ; cette liqueur prenant sur-le-champ entre ses mains le nom de toutes les sortes de vins qu'on lui demandait.

Le domestique irlandais était allé se coucher, et le postillon se disposait à le suivre, lorsque Partridge l'invita à rester et à boire avec lui, ce que l'autre accepta avec beaucoup de reconnaissance. Le maître d'école était effrayé de retourner tout seul à sa chambre ; et comme il ne pouvait savoir jusqu'à quelle heure l'hôtesse lui ferait compagnie, il avait résolu de s'assurer du postillon, en présence duquel il ne redoutait plus rien du diable ni d'aucun de ses adhérents.

On entendit en ce moment un autre postillon qui s'arrêtait à la porte. Suzanne, qui avait été envoyée pour savoir qui c'était, revint, accompagnée de deux jeunes dames en habit de voyage, dont l'un était si richement brodé,

que Partridge et le postillon se levèrent à l'instant même de leurs sièges, et l'hôtesse s'empressa de leur faire ses plus belles révérences, et de les appeler madame par ci, madame par là.

La plus richement vêtue des deux dames dit avec un sourire plein d'affabilité : « Si vous voulez me le permettre, madame, je me chaufferai quelques minutes au feu de votre cuisine, car il fait réellement très-froid; mais j'exige que personne ne se dérange de son siège. » Ces derniers mots furent dits à l'occasion de Partridge, qui s'était retiré à l'autre bout de la cuisine, frappé de respect et d'étonnement à la vue du riche vêtement de la dame. Il faut convenir pourtant qu'elle avait en elle, plus encore que dans ses habits, tout ce qu'il fallait pour inspirer du respect; car c'était une des plus belles personnes du monde.

La dame pria instamment Partridge de revenir prendre son siège, mais il s'y refusa. Elle quitta alors ses gants, et présenta au feu deux mains qui avaient toutes les propriétés de la neige, excepté celle de se fondre. Sa

compagne , qui n'était autre que sa femme de chambre, quittant aussi ses gants, fit voir deux mains qui, pour la forme et pour la couleur, ne ressemblaient pas moins à une tranche de bœuf gelée.

« J'espère , madame , dit la dernière, que madame ne pense pas à aller plus loin cette nuit. J'aurais bien peur que madame ne fût pas en état de soutenir une pareille fatigue. »

« Non sûrement , s'écria l'hôtesse, madame ne peut avoir ce projet. Que le ciel me bénisse ! aller plus loin cette nuit. Permettez que je vous conjure, madame, de ne pas y penser : sûrement, madame ne peut avoir cette intention. Qu'est - ce que madame désire pour son souper ? j'ai en mouton tout ce qu'on peut avoir de mieux, et des poulets délicats. »

« Je crois, madame, dit la jeune dame, qu'il s'agirait plutôt de déjeuner que de souper. Mais je suis absolument hors d'état de manger, et je ne m'arrête que pour me coucher une heure ou deux. Cependant, s'il vous plaît, madame, vous pouvez me donner un

peu de sackwhey (1), bien clair et bien léger. »

« Oui, madame, s'écria l'hôtesse, j'ai d'excellent vin blanc. — Vous n'avez donc pas de vin des Canaries, dit la dame. — Je demande pardon à madame, j'en ai, et du meilleur du pays. Mais permettez, madame, que je vous conjure de manger quelque chose. »

« En vérité, je ne pourrais manger un morceau, répondit la jeune dame, et je vous serai infiniment obligée, si vous avez la bonté de me faire préparer un appartement le plus tôt possible; car je suis décidée à remonter à cheval dans trois heures. »

« Eh bien! Suzanne, dit l'hôtesse en l'appelant, y a-t-il du feu d'allumé dans la chambre de l'OIE SAUVAGE? Je suis fâchée, madame, que toutes mes meilleures chambres soient prises. Plusieurs personnes de la première qualité sont maintenant dans leurs lits, en-

(1) Boisson faite avec du vin des Canaries et du petit-lait. (ÉD.)

tre autres un jeune et riche Squire et beaucoup d'autres personnes du premier rang. »

Suzanne répondit que les deux gentilshommes irlandais occupaient l'appartement de l'OIE SAUVAGE.

« Est-il possible ? dit l'hôtesse : pourquoi donc ne gardez-vous pas quelques-unes des meilleures chambres pour les personnes de qualité, lorsque vous savez qu'il ne se passe pas un jour qu'il n'en vienne ici ? Mais si ce sont des gentilshommes, je ne doute point, lorsqu'ils sauront que c'est pour madame, qu'ils ne se lèvent et ne lui cèdent leur lit. »

« Non, dit la jeune dame, je ne souffrirai pas que l'on dérange personne. Si vous avez une chambre qui soit seulement propre, je m'en contenterai très-bien, quelque simple qu'elle soit. Je vous prie, madame, de ne pas vous donner tant d'embarras pour moi. — Oh ! madame, s'écria l'hôtesse, j'ai plusieurs bonnes chambres de cette espèce, mais je n'en ai pas d'assez bonnes pour madame. Cependant, puisque vous avez la bonté de vous accommoder de la meilleure de celles qui me restent ; Su-

zanne, allez sur-le-champ faire du feu dans la chambre de LA ROSE. Madame veut-elle monter tout de suite, ou attendre que le feu soit allumé ? — J'ai suffisamment chaud, répondit la jeune dame; ainsi, je monterai, si vous voulez. Je craius d'avoir été la cause que ces messieurs, et particulièrement monsieur (montrant Partridge), n'aient été trop long-temps éloignés du feu : il m'est pénible de tenir quelqu'un loin du feu dans une saison si froide. » Elle sortit alors avec sa femme de chambre, précédée de l'hôtesse qui portait une chandelle à chaque main.

Dès que l'hôtesse fut de retour, la conversation s'établit dans la cuisine sur les charmes de la jeune dame. Il faut qu'il y ait dans la beauté, lorsqu'elle est aussi parfaite, un pouvoir irrésistible : l'hôtesse, quoique le refus de souper n'eût pas eu le don de lui plaire, déclara qu'elle n'avait jamais vu une si charmante créature. Partridge prodigua les éloges les plus extravagants à son visage, quoiqu'il ne pût s'empêcher d'en accorder quelques-uns à la broderie d'or qui brillait sur ses vêtements. Le postillon

célébra sa bonté, et il trouva un écho dans le postillon qui venait d'entrer. « C'est réellement une bonne dame, dit-il, je vous la garantis pour telle; car elle a pitié des bêtes. Elle me demandait de temps en temps dans le chemin, si je ne pensais pas qu'elle fit du mal aux chevaux en allant trop vite; et quand elle est arrivée, elle m'a chargé de leur donner autant d'avoine qu'ils en voudraient manger. »

Il y a tant de charmes dans l'affabilité, et elle est si sûre d'obtenir les louanges de toutes sortes de personnes, qu'on pourrait la comparer à la célèbre Hussey (1), en ce qu'elle a, comme elle, le mérite d'ajouter infiniment à toutes les perfections des femmes, et de pallier on de cacher jusqu'à leurs moindres défauts. Nous n'avons pu nous empêcher de faire cette courte réflexion à la fin d'un chapitre où le lecteur a vu tout ce qu'il y a de charmant dans

(1) Marchande de modes dans le Strand, à Londres, fameuse pour donner de la grace à la taille des femmes.

( Note de Fielding. )

un caractère affable. La vérité nous oblige maintenant à lui en offrir le plus parfait contraste.

---

### CHAPITRE III.

Contenant des recettes infailibles pour s'attirer la haine et le mépris de tout le monde.

LA jeune dame n'eut pas plus tôt posé la tête sur son oreiller, que sa suivante revint à la cuisine pour se régaler de quelques-uns de ces mets délicats que sa maîtresse avait refusés.

Dès qu'elle entra, ceux qui étaient dans la cuisine lui témoignèrent, en se levant, le même respect qu'ils avaient montré un moment auparavant à sa maîtresse; mais elle oublia de l'imiter, en les priant de se rasseoir: il est vrai que cela leur eût été à peu près im-

possible, car elle avait placé sa chaise de manière à cacher presque tout le feu. Puis elle demanda qu'on lui fit griller un poulet sur-le-champ, déclarant que s'il n'était pas prêt dans un quart d'heure, elle ne l'attendrait pas. Quoique ledit poulet fût encore sur son juchoir dans le poulailler, et qu'il eût fallu plusieurs cérémonies, telles que de l'attraper, de le tuer et de le plumer, avant qu'on pût le mettre sur le gril, l'hôtesse aurait entrepris de faire toutes ces choses dans le temps donné : mais malheureusement sa convive étant sur le lieu de la scène, se serait aperçue de la finesse. La pauvre femme fut donc obligée d'avouer qu'elle n'en avait pas dans la maison : « Mais, madame, dit-elle, je peux vous procurer à l'instant même de chez le boucher tout ce que vous pourrez désirer en mouton. »

« Croyez-vous donc, madame, répondit la femme de chambre, que j'aie un estomac de cheval, pour manger du mouton à cette heure de la nuit ? Vous autres aubergistes, vous pensez que vos supérieurs sont comme vous. Je m'attendais bien, en effet, que je ne trou-

verais rien dans cette misérable auberge, et je suis bien étonnée que ma maîtresse ait consenti à s'y arrêter. Je suppose qu'on ne loge ici que des artisans et des marchands de bestiaux. » L'hôtesse prit feu à cette insulte faite à sa maison ; cependant elle réprima sa colère, et se contenta de dire :

« Des gens de qualité viennent ici fréquemment, grace au ciel. — Ne me parlez pas de gens de qualité, s'écria l'autre ; je crois que je connais plus de gens de qualité que vous autres. Mais, je vous prie, sans m'étourdir d'aucune de vos impertinences, dites-moi ce que vous pouvez me donner pour souper ; car quoique je ne puisse pas manger de la chair de cheval, j'ai réellement faim. — Véritablement, madame, répondit l'hôtesse, vous ne pouviez venir dans un moment plus malheureux pour moi ; je n'ai rien autre chose dans la maison qu'un morceau de bœuf froid, que le domestique d'un gentilhomme et le postillon ont presque nettoiyé jusqu'à l'os. — Femme, dit mistress Abigail ( nous l'appellerons ainsi pour abréger ), vous me faites mal au cœur ; quand j'aurais

jeûné tout un mois, je ne mangerais pas de ce qui a été touché par les doigts de ces gens-là. Ne peut-on donc rien trouver de propre ni de convenable dans cet horrible lieu?—Pourrait-on vous offrir quelques œufs et une tranche de jambon?—Vos œufs sont-ils frais? êtes-vous sûre qu'ils soient pondus d'aujourd'hui? Coupez-moi, je vous prie, votre jambon très-mince et très-proprement, car je ne puis souffrir les gros morceaux. Tâchez, je vous prie, de faire du moins une fois en votre vie quelque chose d'une manière un peu tolérable, et ne croyez pas avoir chez vous une femme de fermier ou quelque créature de cette espèce. » L'hôtesse se mit alors à prendre son couteau; mais l'autre l'arrêta en lui disant: « Bonne femme, j'exige que vous laviez d'abord vos mains; car je suis extrêmement propre, et j'ai été accoutumée depuis mon berceau à être servie de la façon la plus élégante. »

L'hôtesse, malgré son impatience concentrée, se mit en devoir de la servir; car la proposition d'en charger Suzanne avait été formellement rejetée, et avec un dédain si

marqué, que la pauvre fille n'avait pas moins de peine à contenir ses mains que sa maîtresse à contenir sa langue. Suzanne cependant ne put prendre sur elle de s'imposer un silence absolu ; car, bien que littéralement parlant elle n'ouvrit pas la bouche, elle murmurait entre ses dents : « Malapeste ! je suis de chair et d'os comme vous ; » et autres phrases de cette espèce, dictées par la plus vive indignation.

Tandis qu'on préparait le souper, mistress Abigaïl se reprochait en gémissant de ne pas avoir ordonné qu'on fit du feu dans le parloir ; mais elle remarqua qu'il était maintenant trop tard. « C'est d'ailleurs une nouveauté pour moi que de me contenter d'une cuisine, dit-elle, car je ne crois pas que j'y aie mangé de ma vie. » Puis se tournant vers les postillons, elle leur demanda pourquoi ils n'étaient pas à l'écurie avec leurs chevaux. « Si je suis condamnée à faire ici mauvaise chère, madame, s'écria-t-elle s'adressant à l'hôtesse, j'exige au moins que l'on débarrasse la cuisine, en sorte que je ne sois pas entourée de tous les mauvais garnements de la ville. Quant à vous, monsieur, dit-elle à

Partridge, vous avez quelques airs de gentleman, vous pouvez rester là si vous voulez; je ne veux éloigner de moi que la canaille. »

« Oui, certes, madame, dit Partridge, je suis un gentleman, je vous en réponds, et on ne me chasse pas si aisément qu'on pourrait le croire. *Non semper vox casualis est verbo nominativus* (1). » Ce latin fut pris pour une injure, et mistress Abigail répondit : « Vous pouvez être un *gentleman*, monsieur, mais vous ne vous annoncez pas pour tel en parlant latin à une femme. » Partridge fit une réplique polie, qu'il termina encore par quelques mots latins. Elle releva alors le nez dédaigneusement, et se contenta de traiter Partridge de *savant* avec un air de moquerie.

Le souper servi, mistress Abigail mangea de très-bon appétit pour une personne aussi délicate; et tandis qu'on lui préparait par son ordre un second service de la même espèce : « Ainsi donc, madame, dit-elle, vous pré-

(1) Le nom n'est pas toujours le nominatif du verbe.

tendez que votre maison est fréquentée par des gens de qualité ? »

L'hôtesse répondit affirmativement, en disant qu'en ce moment même elle avait chez elle un grand nombre de gens de la première classe et de gentilshommes, « entre autres le jeune Squire Allworthy, comme monsieur ici présent peut vous l'attester. »

« Et, je vous prie, quel est ce jeune homme de qualité, ce jeune Squire Allworthy ? » dit Abigaïl.

« Qui pourrait-ce être, répondit Partridge, sinon le fils et l'héritier du grand Squire Allworthy du Somerset-shire ? »

« Sur ma parole, répliqua-t-elle, vous n'apprenez là d'étranges nouvelles ; car je connais parfaitement M. Allworthy du Somerset-shire, et je sais qu'il n'a pas de fils vivant. »

L'hôtesse écouta ceci avec la plus grande attention, et Partridge eut l'air un peu confus. Cependant après un moment de silence, il répondit : « A la vérité, madame, je conviens que tout le monde ne le connaît pas pour être le fils du Squire Allworthy, qui en effet n'é-

pousa jamais sa mère ; mais il est aussi certain qu'il est son fils et qu'il sera son héritier, qu'il est certain qu'il s'appelle Jones. » A ce nom, Abigaïl laissa tomber le morceau de jambon qu'elle portait à sa bouche, et s'écria : « Vous me surprenez, monsieur ; est-il possible que M. Jones soit dans cette maison à l'heure qu'il est ? — *Quare non* : pourquoi pas ? répondit Partridge ; cela est possible, car cela est certain. »

Abigaïl se dépêcha d'achever son souper, et retourna vers sa maîtresse, avec qui elle eut une conversation qu'on pourra lire dans le chapitre suivant.

---

---

## CHAPITRE IV.

Où l'on verra qui étaient l'aimable dame et sa désagréable suivante.

COMME dans le mois de juin la rose de Damas, que le hasard a fait fleurir au milieu des lis, mêle son beau vermillon à leur virginale blancheur; ou comme, dans le riant mois de mai, une génisse folâtre dont l'haleine est embaumée par le parfum des fleurs qui tapissent la prairie; ou comme, dans le fécond mois d'avril, la tendre et constante tourterelle, perchée sur quelque vert rameau, s'occupe à rêver à son tourtereau: telle, brillant de mille charmes, et répandant autour d'elle un parfum aussi doux, absorbée par la pensée de son Tommy, et le cœur aussi pur et aussi tendre que son visage était beau, Sophie (car c'était elle-

même), Sophie était couchée, sa tête charmante appuyée sur son bras, quand sa suivante entra dans sa chambre, et courant droit à son lit : « Madame, madame, qui madame croit-elle qui soit dans la maison ? » Sophie se relevant avec effroi, s'écria : « Mon père serait-il déjà parvenu à nous atteindre ? J'espère que non. — Non, madame, c'est quelqu'un qui vaut cent pères à lui tout seul. M. Jones lui-même est ici en ce moment. — M. Jones ! dit Sophie ; il n'est pas possible, je ne peux pas être assez heureuse pour cela. » Sa suivante lui ayant attesté le fait, fut dépêchée sur-le-champ, pour l'engager à se rendre auprès d'elle. « Je veux, ajouta Sophie, je veux le voir à l'instant. »

Mistress Honour n'avait pas plus tôt quitté la cuisine, que l'hôtesse ne l'avait pas épargnée. La pauvre femme avait pendant quelque temps laissé accumuler sur son cœur un torrent d'injures, qui sortirent alors de sa bouche aussi précipitamment que la boue s'écoule d'un tomberneau, lorsqu'on en a ôté la planche qui la retenait. Partridge en jeta aussi sa part, et ( ce qui surprendra le lecteur ) non seulement

il en éclaboussa la femme de chambre, mais il essaya encore d'en tacher le caractère si pur de Sophie elle-même. « Les harengs d'un même baril ne valent pas mieux l'un que l'autre, dit-il : *noscitur à socio* est un proverbe bien vrai. Il faut convenir cependant que la dame aux beaux habits est la plus polie des deux ; mais je garantirais bien qu'en effet elles ne valent pas mieux l'une que l'autre : ce sont deux vagabondes de Bath, je vous en réponds ; des dames de qualité ne voyagent pas à cheval à cette heure de la nuit, sans domestiques. — Par-dienne, cela est vrai, s'écria l'hôtesse ; vous avez deviné juste, car des gens de qualité ne viennent point loger dans une maison comme la mienne sans commander à souper, qu'ils aient faim ou non. »

Pendant qu'ils discouraient ainsi, mistress Honour rentra dans la cuisine, et s'acquitta de sa commission, en ordonnant à l'hôtesse d'aller réveiller M. Jones sur-le-champ, et de lui dire qu'une dame avait à lui parler. L'hôtesse la renvoya à Partridge, en disant qu'il était l'ami du jeune gentilhomme ; mais que, quant à elle,

elle ne réveillait jamais personne, surtout des gentilshommes. En disant ces mots, elle sortit de la cuisine avec humeur. Honour s'adressa alors à Partridge, qui la refusa également. « Car mon ami, dit-il, s'est couché fort tard, et il serait très-fâché d'être réveillé de si bonne heure. » Mistress Honour insista, en disant qu'elle était persuadée qu'au lieu d'être fâché, il serait au comble de la joie, quand il saurait le motif pour lequel on l'aurait fait lever. « Dans un autre moment peut-être vous auriez raison, mais, *non omnia possumus omnes*; une femme à la fois est bien assez pour un homme raisonnable. — Qu'entendez-vous par une femme, impudent? s'écria Honour. — Il n'y a point d'impudence à cela, » répondit Partridge. Il l'informa alors de la meilleure foi du monde, que Jones était couché avec une femme, en employant ici une expression trop peu délicate pour que je me permette de la répéter; ce qui mit mistress Honour dans une telle fureur, qu'elle l'appela impertinent, et retourna avec la plus grande précipitation vers sa maîtresse, pour l'instruire du succès de son

message et des nouvelles qu'elle avait apprises ; elle les exagéra encore , s'il est possible , étant aussi en colère contre Jones que s'il eût prononcé lui-même tous les mots sortis de la bouche de Partridge. Honour accabla le maître d'injures , et conseilla à sa maîtresse de ne plus désormais penser à un homme qui ne s'était jamais montré digne d'elle. Elle rouvrit alors une des anciennes plaies de Sophie , en rappelant l'histoire de Molly Seagrim , et donna le tour le plus perfide à la manière dont il avait quitté Sophie elle-même ; il faut avouer que la circonstance actuelle ne favorisait que trop cette dernière supposition.

Cette nouvelle avait tellement accablé Sophie , qu'elle n'avait pas eu la force d'imposer plus tôt silence à mistress Honour. Elle prit cependant sur elle de l'interrompre , en disant : « Je ne puis croire tout ceci ; quelque méchant l'aura calomnié. Vous dites que vous le tenez de son ami ; mais sûrement ce n'est pas l'office d'un ami de trahir de pareils secrets. — Je suppose , dit Honour , que cet homme est son pourvoyeur , car je n'ai jamais vu de plus mau-

vaise physionomie. D'ailleurs, des débauchés tels que M. Jones ne sont jamais honteux de ces sortes de choses. »

A dire le vrai, cette conduite de Partridge n'était guère excusable, mais il n'avait pas dormi assez long-temps pour cuver toute la liqueur qu'il avait bue la veille au soir, à laquelle il avait encore ajouté dans la matinée plus d'une pinte de vin, ou plutôt d'eau-de-vie faite avec de l'orge; car le poiré était bien loin d'être pur. Or, la partie de sa tête que la nature avait destinée à être le réservoir de la boisson, étant fort peu profonde, il n'en fallait qu'une petite dose pour déborder et ouvrir les écluses de son cœur, en sorte que tous les secrets qui y étaient déposés s'en écoulaient rapidement, ces écluses étant déjà mal assurées. Pour justifier autant qu'il est en nous son caractère, nous dirons que c'était un très-honnête homme; car, comme il était le plus curieux de tous les hommes, et éternellement occupé à pénétrer les secrets des autres, il les en dédommageait avec la plus scrupuleuse fidé-

lité, en leur communiquant en revanche tout ce qui parvenait à sa connaissance.

Sophie, tourmentée d'inquiétude, ne savait ce qu'elle devait croire ni quelle résolution elle devait prendre, lorsque Suzanne arriva avec le sackwey qu'elle avait commandé. Aussitôt mistress Honour conseilla tout bas à sa maîtresse de sonder cette fille, qui probablement pourrait l'instruire de la vérité. Sophie approuva cette idée, et l'interrogea en ces termes : « Venez ici, mon enfant, répondez-moi la vérité sur ce que je vais vous demander, et je vous promets que je vous en récompenserai magnifiquement. Y a-t-il ici, dans cette maison, un jeune homme, un beau jeune homme qui... » Ici Sophie en rougit et parut confuse. « Un jeune homme, dit Honour, venu ici avec cet impudent coquin qui est à présent dans la cuisine ? » Suzanne répondit qu'il y était en effet. « Savez-vous quelque chose d'une certaine dame, continua Sophie, d'une certaine dame..... je ne vous demande pas si elle est jolie ou non : peut-être ne l'est-elle pas ; cela ne fait rien à l'affaire dont il s'agit... Mais savez-vous quelque

chose d'une certaine dame..... — Bon, madame, s'écria Honour, vous n'entendez rien à faire des questions. Écoutez, mon enfant, dit-elle, ce jeune homme-là même n'est-il pas en ce moment couché avec quelque sale créature? » Suzanne sourit et garda le silence. « Répondez à cette question, mon enfant, dit Sophie, et voici une guinée pour vous. — Une guinée! madame, dit Suzanne; qu'est-ce que c'est qu'une guinée? Si ma maîtresse le savait, je perdrais sûrement ma place au moment même. — En voici encore une, ma chère, dit Sophie, et je vous proteste que votre maîtresse n'en saura rien. » Suzanne hésita encore un moment, prit l'argent, et raconta toute l'histoire qu'elle termina ainsi: « Si vous en êtes bien curieuse, madame, je peux me glisser tout doucement dans sa chambre, et je verrai bien s'il est ou non dans son lit »; ce qu'elle fit aussitôt du consentement de Sophie. Elle ne tarda pas à revenir avec une réponse négative.

Sophie devint aussitôt pâle et tremblante. Mistress Honour l'engagea à prendre courage, et à ne plus penser à un pareil libertin.

« Sans doute , madame , dit Suzanne : j'espère que je n'offense pas madame , mais , je vous prie , madame , le nom de madame n'est-il pas madame Sophie Western ? — Comment est-il possible que vous me connaissiez ? répondit Sophie. — Cet homme qui est là-bas dans la cuisine , et dont madame ( montrant mistress Honour ) vient de parler , nous a entretenus de vous hier soir . Mais j'espère que madame n'est pas fâchée contre moi . — Non , mon enfant , dit-elle , je ne le suis pas . Je vous prie , dites-moi tout , et je vous promets de vous bien récompenser . — Eh bien , madame , continua Suzanne , cet homme nous a dit à tous , dans la cuisine , que madame Sophie Western... je ne sais , en vérité , comment vous le dire . » Ici elle s'arrêta ; mais , encouragée par Sophie et vivement pressée par mistress Honour , elle continua ainsi : « Il nous a dit , madame , quoique assurément tout cela ne soit qu'un mensonge , que madame mourait d'amour pour le jeune Squire , et qu'il allait à la guerre pour se débarrasser de vous . Je pensai alors en moi-même que c'était un misérable qui avait le

cœur faux ; mais quand je vois en ce moment une aussi belle dame , si bien faite et si riche , abandonnée pour une femme ordinaire , car elle n'est rien de plus , sûrement , et la femme d'un autre par-dessus le marché , je trouve que c'est en quelque sorte une chose bien peu naturelle et bien étrange. »

Sophie lui donna une troisième guinée ; après lui avoir dit qu'elle aurait en elle une amie , si elle gardait le silence sur tout ce qui s'était passé et ne disait à personne qui elle était , elle la renvoya en la chargeant d'ordonner au postillon de préparer les chevaux au moment même.

Restée seule , avec sa suivante , Sophie lui dit qu'elle n'avait jamais été plus tranquille qu'en cet instant. « Je suis maintenant convaincue , ajouta-t-elle , que c'est non-seulement un libertin , mais un être vil et méprisable. Je pourrais tout lui pardonner plutôt que d'avoir compromis mou nom d'une manière aussi cruelle : cela le rend l'objet de mon mépris. Oui , Honour , je suis tranquille à présent , je le suis ,

je t'assure, je suis fort tranquille; » et elle versa un torrent de larmes.

Après un court intervalle, qui fut employé par Sophie à pleurer et à assurer mistress Honour qu'elle était tout-à-fait tranquille, Suzanne rentra en annonçant que les chevaux étaient prêts : alors notre jeune héroïne conçut une idée assez bizarre, au moyen de laquelle M. Jones serait instruit qu'elle avait passé dans l'auberge, de manière à le punir au moins un peu de ses torts, s'il restait dans son cœur quelque étincelle d'amour.

Le lecteur voudra bien se souvenir d'un petit manchon qui a déjà eu l'honneur d'être cité plus d'une fois dans le cours de cette histoire. Ce manchon, depuis le départ de M. Jones, n'avait jamais quitté Sophie pendant le jour et couchait la nuit avec elle. Elle l'avait au moment même à son bras; elle l'en arracha avec une vive indignation, et, après avoir écrit son nom avec son crayon sur un morceau de papier qu'elle y attacha avec une épingle, elle obtint de Suzanne qu'elle le porterait dans le lit de

M. Jones , et la chargea , si elle ne l'y trouvait pas , d'imaginer quelque moyen de le lui mettre sous les yeux dans la matinée.

Après avoir ensuite payé le mémoire du souper de mistress Honour, dans lequel était compris celui qu'elle aurait dû faire elle-même, elle monta à cheval ; et, après avoir encore une fois assuré sa compagne de voyage qu'elle était parfaitement tranquille, elle continua son voyage.

---

## CHAPITRE V.

Contenant , entre autres choses, la naïveté de Partridge, le désespoir de Jones et la folie de Fitzpatrick.

Il était alors plus de cinq heures du matin ; plusieurs voyageurs qui étaient déjà levés entrèrent dans la cuisine : de ce nombre étaient

le sergent et le cocher qui, entièrement réconciliés, firent une libation, ou, pour parler sans métaphore, burent un coup ensemble.

Cette réunion n'eut rien de remarquable que la conduite de Partridge, qui, lorsque le sergent porta la santé du roi George, répéta seulement : « à la santé du roi. » On ne put obtenir de lui qu'il prononçât un mot de plus; car, quoiqu'il allât combattre contre sa propre opinion, on ne put le déterminer à boire contre elle.

M. Jones étant alors retourné dans son propre lit (le lecteur voudra bien nous excuser si nous ne lui rappelons pas quel était celui dont il sortait), arracha Partridge à cette agréable compagnie. Celui-ci, après une préface cérémonieuse, ayant obtenu la permission de dire son avis, commença en ces termes :

« C'est, monsieur, un vieux proverbe, et un proverbe bien vrai, qu'un sage peut quelquefois recevoir un bon conseil d'un fou. Permettez-moi donc d'avoir la hardiesse de vous donner mon avis: c'est de retourner à la maison, et de laisser ces *horrida bella*, ces guerres sau-

glantes à ceux qui se contentent d'avalier de la poudre à canon, parce qu'ils n'ont rien autre chose à manger. Chacun sait que Votre Honneur ne manque de rien chez lui; et quand il en est ainsi, qu'est-il nécessaire de voyager?»

« Partridge, dit Jones, il est clair que tu es un poltron; je te prie donc de t'en retourner toi-même, et de ne pas m'importuner davantage. »

« Je vous demande pardon, monsieur, dit Partridge, je parlais plutôt pour vous que pour moi; car pour moi, le ciel sait à quel point mes affaires sont en mauvais état, et je suis si loin d'avoir peur, que je ne redoute pas plus un pistolet, une espingole ou toute autre pièce d'artillerie qu'une canonnière. Puisqu'il faut mourir une fois dans la vie, qu'importe comment? d'ailleurs je pourrais bien n'y perdre qu'un bras ou qu'une jambe. Je vous assure, monsieur, que je n'ai jamais eu moins peur de ma vie: ainsi donc, si Votre Honneur est résolu de poursuivre sa route, je suis résolu, moi, de vous suivre. Mais en ce cas, je demande la permission de donner mon

avis. Il est vraiment scandaleux de voir un gentilhomme comme vous voyager à pied. Il y a ici dans l'écurie deux ou trois bons chevaux, que le maître de l'auberge ne fera certainement aucune difficulté de vous confier : mais s'il en faisait, je trouverais aisément le moyen de les prendre ; et ce qui pourrait arriver de pis, c'est que le roi eût à vous pardonner ; ce qu'il ne manquerait sûrement pas de faire, puisque vous allez combattre pour sa cause. »

L'honnêteté de Partridge était égale à son intelligence ; il n'en faisait jamais usage que dans les petites choses, et il n'aurait jamais tenté une friponnerie de cette espèce, s'il y eût supposé le moindre danger ; car c'était un de ces hommes qui ont infiniment plus de respect pour le gibet que pour la convenance des choses, comme disait Square. Mais dans le vrai, il croyait pouvoir commettre ce vol sans péril. Il ne doutait pas, d'un côté, que le nom de M. Allworthy ne fût plus que suffisant pour tranquilliser l'hôte ; et de l'autre, que, quelque tournure que les choses prissent, il ne fût parfaitement en sûreté, Jones ayant, selon lui,

assez d'amis pour le tirer d'embarras, et ces mêmes amis ayant assez de crédit pour le sauver, lui Partridge, par la même occasion.

Quand M. Jones vit que Partridge lui faisait sérieusement cette proposition, il le réprimanda très-vivement, et avec des expressions si dures, que l'autre affecta d'en rire lui-même, et détourna aussitôt la conversation en disant qu'il était tenté de se croire dans une maison suspecte, et qu'il avait eu peine à prévenir deux filles de réveiller Son Honneur au beau milieu de la nuit : « Et jour de Dieu ! s'écria-t-il, elles sont entrées malgré moi dans votre chambre, car voici par terre le manchon de l'une d'elles. » En effet, Jones étant rentré dans son lit, qu'il faisait encore nuit, n'avait pas aperçu le manchon sur la courte-pointe, et en se recouchant l'avait fait tomber sur le carreau. Partridge le ramassa, et il allait le mettre dans sa poche, quand Jones demanda à le voir. Le manchon était si remarquable, que notre héros l'eût vraisemblablement reconnu sans l'instruction qui y était annexée. Mais sa mémoire n'eut pas ce cruel effort à se faire ; car

au même instant il lut les mots SOPHIE WESTERN sur le morceau de papier. A l'instant ses yeux devinrent effarés. « O ciel ! s'écria-t-il aussitôt avec transport, comment ce manchon est-il venu ici ? — Je n'en sais pas plus que Votre Honneur, dit Partridge, mais je l'ai vu au bras de l'une des deux femmes qui voulaient aller vous réveiller, si je l'eusse souffert. — Où sont-elles ? s'écria Jones, sautant en bas de son lit et s'habillant précipitamment. — A plusieurs milles d'ici à présent, je crois, » dit Partridge. Jones, après avoir fait encore quelques questions, ne donta bientôt plus que celle qui portait ce manchon ne fût l'aimable Sophie elle même.

La conduite de Jones en cette occasion, ses pensées, ses regards, ses paroles, ses actions, ne sauraient être décrits. Après un grand nombre d'imprécations contre Partridge et contre lui-même, il ordonna à ce pauvre garçon, qui était tout tremblant d'effroi, de descendre au plus vite et d'aller louer des chevaux à quelque prix que ce fût ; et au bout de quelques minutes s'étant habillé à la hâte, il descendit

précipitamment pour exécuter lui-même les ordres qu'il venait de donner.

Mais avant de raconter ce qui eut lieu à son arrivée dans la cuisine, il serait nécessaire de rappeler ce qui s'y était passé depuis que Partridge l'avait quittée pour obéir à son maître.

Le sergent venait de se mettre en marche avec son détachement, quand les deux gentils-hommes irlandais se levèrent et descendirent, se plaignant tous deux d'avoir été réveillés si souvent par le bruit qui s'était fait dans l'auberge, qu'il ne leur avait pas été possible de fermer l'œil une seule fois de toute la nuit.

La voiture qui avait amené la jeune dame, et que jusqu'à ce moment on a pu croire être la sienne, n'était en effet qu'une voiture de louage, appartenant à M. King de Bath, un des plus dignes hommes et des plus honnêtes loueurs de carrosses qui fut jamais, et dont nous recommandons avec plaisir les voitures à tous ceux de nos lecteurs qui voyageront sur cette route. Par ce moyen, ils auront peut-être le bonheur d'être conduits dans la même voiture

et par le même cocher dont il est parlé dans cette histoire.

Le cocher n'ayant que deux personnes dans sa voiture, et instruit que M. Maclachlan allait à Bath, lui proposa de l'y conduire à un prix fort modéré. Il avait été déterminé par le garçon d'écurie, qui lui avait dit que le cheval que M. Maclachlan avait loué à Worcester serait beaucoup plus heureux d'y aller rejoindre ses amis que de continuer un long voyage, par la raison que ledit cheval était plutôt un animal à deux pieds qu'à quatre.

M. Maclachlan accepta sur-le-champ la proposition du cocher, et persuada en même temps à son ami Fitzpatrick d'accepter la quatrième place dans la voiture. La douleur qu'il ressentait encore dans tous les os, lui rendit cette manière de se transporter plus agréable que celle du bidet de poste; et persuadé de rencontrer sa femme à Bath, il pensa qu'un peu de retard ne serait pas d'une grande conséquence.

Maclachlan, qui était de beaucoup le plus

subtil des deux, n'eut pas plus tôt entendu parler de cette dame venue de Chester, et de quelques autres circonstances dont le garçon d'écurie l'avait informé, qu'il lui vint dans l'idée qu'elle pourrait être la femme de son ami; il lui fit part aussitôt de ce soupçon, qui ne s'était pas une seule fois présenté à Fitzpatrick. A dire vrai, celui-ci était un de ces hommes que la nature fait beaucoup trop à la hâte, et dans la tête desquels elle oublie presque toujours de mettre de la cervelle.

Il en est de cette espèce d'hommes comme des mauvais chiens de chasse, qui ne s'aperçoivent jamais d'une piste par eux-mêmes; mais aussitôt qu'un limier qui a le nez fin ouvre la gueule, ils en font autant, et sans se laisser conduire par l'odeur du gibier, courent droit devant eux aussi vite qu'ils peuvent: de même, aussitôt que M. Maclachlan lui eut communiqué son soupçon, M. Fitzpatrick le partagea, et s'élança au haut de l'escalier pour surprendre sa femme, avant de savoir où elle était; malheureusement (car la Fortune aime à jouer

des tours à ceux qui s'abandonnent entièrement à elle), il se cassa inutilement le nez contre plusieurs portes et poteaux qu'il rencontra sur son chemin. Elle m'a été beaucoup plus favorable en me suggérant cette comparaison des chiens de chasse dont je viens de me servir, puisque la pauvre femme peut dans ces circonstances être justement comparée à un lièvre qu'on chasse : comme ce malheureux fugitif, elle dresse les oreilles pour écouter la voix de celui qui la poursuit ; comme lui, elle court toute tremblante lorsqu'elle l'entend ; et comme lui, elle finit presque toujours par être attrapée.

Cela n'arriva cependant pas en cette occasion, car après une longue et inutile recherche, M. Fitzpatrick revint à la cuisine, où un gentilhomme entra, criant comme un chasseur qui voit ses chiens en défaut. Il venait de descendre de cheval, et avait un grand nombre de gens à sa suite.

Ici, lecteur, il peut être nécessaire de t'instruire de plusieurs choses que tu ne sais pas

encore sans doute, à moins que tu n'aies plus de sagacité que je ne t'en suppose : c'est ce que tu pourras lire dans le chapitre suivant.

---

## CHAPITRE VI.

Où se terminent les aventures de l'auberge d'Upton.

EN premier lieu, le gentilhomme qui venait d'arriver n'était autre que le Squire Western lui-même poursuivant sa fille, et qui, s'il fût heureusement arrivé deux heures plus tôt, l'eût trouvée, non-seulement elle, mais encore sa nièce; car telle était la femme de M. Fitzpatrick, qui l'avait enlevée cinq ans auparavant à la tutelle de la sage mistress Western.

Or, cette seconde nièce de mistress Western était partie de l'auberge presque en même temps que Sophie; car ayant été réveillée par la voix de son mari, elle avait fait monter

l'hôtesse, et, après en avoir reçu toutes les informations nécessaires, avait obtenu d'elle, en lui offrant un prix exorbitant, qu'elle lui fournirait des chevaux pour s'échapper : tant l'argent avait de pouvoir dans cette maison ! Quoique la maîtresse eût sans doute mis sa servante à la porté pour s'être laissé corrompre, si elle en avait su autant que le lecteur, elle n'était pas plus à l'épreuve de la corruption que la pauvre Suzanne elle-même.

M. Western et son neveu ne se connaissaient pas, et le premier n'aurait pas voulu faire attention au dernier quand il l'aurait connu ; car un mariage clandestin étant, dans l'opinion du brave Squire, un mariage contre nature, sa pauvre nièce, qui n'avait pas alors plus de dix-huit ans, avait été, dès ce moment, abandonnée et regardée comme un monstre par son oncle, qui ne voulait pas même qu'on prononçât son nom devant lui.

La cuisine était alors un théâtre rempli de confusion, Western demandant sa fille, et Fitzpatrick ne demandant pas sa femme avec moins de chalcure, quand Jones entra, ayant

malheureusement le manchon de Sophie à la main.

Aussitôt que Western vit Jones, il jeta ce cri de *holla*, si familier aux chasseurs anglais, dès qu'ils aperçoivent le gibier. Il s'élança sur lui, et s'écria en le saisissant :

« Nous tenons le renard, je vous garantis que la femelle n'est pas loin. » Tout ce qui se dit ensuite par ceux qui étaient présents, et qui tous parlaient à la fois, serait aussi difficile à répéter que peu agréable à lire.

Jones s'étant enfin débarrassé de M. Western, et quelques personnes s'étant mises entre eux, notre héros protesta de son innocence, et il déclarait ne pas savoir où était Sophie, quand le curé Supple l'arrêta, et lui dit : « Il y a de la folie à le nier, les preuves du crime sont à ta main ; j'affirmerai, s'il le faut même, par serment, que ce manchon appartient à madame Sophie ; car j'ai observé depuis quelque temps qu'elle le portait toujours avec elle. — Le manchon de ma fille ! s'écria Western en fureur, a-t-il pris le mau-

chon de ma fille? Soyez témoins que les effets ont été trouvés sur lui; qu'on le conduise à l'instant devant un juge de paix. Où est ma fille, scélérat? — Monsieur, dit Jones, je vous prie de vous calmer. Je reconnais que le manchon est à la jeune personne; mais, quant à elle, je déclare sur mon honneur que je ne l'ai pas vue. » A ces mots, Western perdit toute patience, et sa fureur lui ôta entièrement la parole.

Quelques-uns des domestiques avaient instruit Fitzpatrick que c'était M. Western. Le bon Irlandais pensant donc que cette circonstance lui fournissait une occasion de rendre service à son oncle, et de rentrer par ce moyen en faveur auprès de lui, s'avança vers Jones en s'écriant: « Sur ma conscience, monsieur, n'avez-vous pas honte de prétendre, moi présent, que vous n'avez pas vu la fille de ce monsieur, quand vous savez bien que je vous ai trouvés couchés ensemble? » Puis, s'adressant à Western, il offrit de le conduire sur-le-champ à la chambre où sa fille était. Cette offre ayant été acceptée, M. Fitz-

patrick, M. Western, le ministre et quelques autres montèrent droit à la chambre de mistress Waters, où ils entrèrent avec non moins de violence que M. Fitzpatrick y était entré la première fois.

La pauvre dame, réveillée en sursaut, éprouva non moins d'étonnement que d'effroi, en voyant à côté de son lit la figure d'un homme qu'on eût pu très-bien croire un échappé de Bedlam. En effet, tel était le trouble, tel était l'égarément qu'exprimaient les yeux de M. Western. Mais il n'eut pas plus tôt vu mistress Waters, qu'il fit un saut en arrière sans proférer une parole, témoignant assez par ce mouvement que cette personne n'était pas celle qu'il cherchait.

Les femmes ont un si grand fonds de tendresse pour leur réputation, et la préfèrent tellement à leur propre vie, que quoique la dernière parût en ce moment plus en danger que la première, mistress Waters ne jeta pas un cri si violent que dans la circonstance précédente. Cependant elle ne se trouva pas plus tôt seule, qu'elle renonça à se reposer plus long-

temps ; et comme elle avait des raisons suffisantes pour n'être pas satisfaite de son logement actuel, elle s'habilla le plus promptement possible.

M. Western continuait cependant ses recherches dans toute la maison, mais avec aussi peu de succès que quand il avait réveillé la pauvre mistress Waters. Il retourna donc, désespéré, dans la cuisine, où il trouva Jones gardé par ses gens.

Ce violent tumulte avait fait lever toute la maison, quoiqu'il fit à peine jour. De ce nombre était un grave personnage honoré des fonctions de juge de paix pour le comté de Worcester. M. Western n'en fut pas plus tôt instruit, qu'il se présenta pour porter plainte devant lui. Le juge refusa de remplir ses fonctions, disant qu'il n'avait là ni clerc ni livre qui traitât de la justice de paix, et qu'il ne pouvait avoir à la fois dans sa tête toutes les lois qui avaient été rendues sur l'enlèvement des filles, et autres matières semblables.

Ici M. Fitzpatrick s'offrit pour lui prêter son assistance, après avoir instruit la compagnie

qu'il avait étudié pour entrer au barreau; et en effet, il avait été trois ans clerk de procureur dans le nord de l'Irlande : faisant choix depuis d'un genre de vie plus agréable, il avait quitté sa profession, était venu en Angleterre, et en avait embrassé une qui ne demande aucun apprentissage; je veux dire celle de gentilhomme, dans laquelle il avait réussi, comme nous l'avons déjà fait connaître en partie.

M. Fitzpatrick déclara qu'il ne s'agissait pas ici d'un enlèvement de fille, que le vol d'un manchon était indubitablement un crime, et que les effets trouvés sur la personne prouvaient suffisamment le fait.

Le magistrat, encouragé par un coadjuteur aussi instruit, et pressé vivement par les instances de Western, consentit enfin à s'asseoir sur le fauteuil de juge qui lui était préparé. Et là, sur la présentation du manchon que Tom Jones tenait encore à la main, et sur le serment du curé Supple qu'il était la propriété de M. Western, il ordonna à M. Fitz-

patrick d'écrire un mandat d'arrêt, en disant qu'il le signerait.

Jones demanda à être entendu à son tour; ce qui enfin, mais non sans peine, lui fut accordé. Il produisit alors le témoignage de Partridge sur la manière dont il avait trouvé le manchon; mais, ce qui prouva encore plus pour lui, Suzanne déposa que Sophie elle-même avait remis ledit manchon à elle Suzanne, et lui avait ordonné de le porter dans la chambre de M. Jones.

Soit qu'un amour naturel de la justice, soit que la vue d'un homme aussi beau que Jones, eussent inspiré Suzanne, tel fut son témoignage; et l'effet n'en fut pas perdu sur le magistrat, qui, se renversant sur le dos de sa chaise, déclara que l'affaire était maintenant aussi claire en faveur du prévenu, qu'elle l'avait été précédemment contre lui. Cette décision fut approuvée du curé, qui s'écria: « Dieu me préserve de concourir à faire mettre un innocent en prison! » Là-dessus le juge acquitta gravement le prisonnier, et leva la séance.

M. Western se mit alors à jurer de bon cœur contre tous ceux qui étaient présents, ordonna qu'on sellât sur-le-champ ses chevaux, et se remit en route à la poursuite de sa fille, sans faire la moindre attention à son neveu Fitzpatrick, ni aucune réponse à ses réclamations de parenté, malgré tous les services qu'il venait de recevoir de ce gentilhomme. Sa précipitation et la violence de sa colère lui firent encore oublier heureusement de demander le manchon à Jones; je dis heureusement, car celui-ci serait mort sur la place plutôt que de s'en séparer.

Jones, après avoir payé le mémoire de l'auberge, partit aussi avec son ami Partridge à la recherche de son aimable Sophie, dont il résolut de ne plus abandonner la poursuite; il ne put même prendre sur lui de faire ses adieux à mistress Waters dont il détestait jusqu'à la pensée, pour lui avoir fait perdre, quoique innocemment, une si heureuse entrevue avec Sophie, à qui il voua dès ce moment une constance éternelle.

Quant à mistress Waters, elle profita de

l'occasion de la voiture qui allait à Bath, et partit avec les deux gentilshommes irlandais, l'hôtesse ayant eu la complaisance de lui prêter tous les vêtements qu'elle avait sur elle, et s'étant contentée d'en recevoir seulement deux fois la valeur pour le loyer. Elle se réconcilia parfaitement dans la route avec M. Fitzpatrick, qui était un très-bel homme, et elle fit vraiment tout ce qu'elle put pour le consoler de l'absence de sa femme.

Ainsi finirent toutes les bizarres aventures de Tom Jones dans l'auberge d'Upton, où l'on parle encore aujourd'hui de la beauté et de la douceur de la charmante Sophie, en la nommant l'ange du comté de Somerset.

---

---

## CHAPITRE VII.

Où l'histoire rétrograde.

AVANT d'aller plus loin, il peut être utile de regarder un peu en arrière pour rendre compte de l'apparition extraordinaire de Sophie et de son père à l'auberge d'Upton.

Le lecteur voudra bien se souvenir que, dans le huitième chapitre du septième livre de notre histoire, nous avons laissé Sophie, après un long débat entre l'amour et le devoir, décidant la cause, comme il arrive, je crois, ordinairement, en faveur du premier.

Ce débat s'était élevé, avons-nous dit, à la suite d'une visite que son père venait de lui faire pour la forcer de consentir à son mariage avec Blifil; promesse dont l'accomplissement lui paraissait infallible, puisqu'il l'avait en-

tendue reconnaître qu'elle ne pouvait ni ne devait refuser d'obéir à ses ordres absolus, quels qu'ils pussent être.

Après cette visite, le Squire au comble de la joie se retira chez lui, et se mit à boire comme à son ordinaire. Comme il était d'une humeur sociale, voulant faire partager son bonheur à tous ses gens, il ordonna que la bière coulât à flots dans la cuisine; de sorte qu'avant onze heures du soir, il n'y avait personne dans la maison qui ne fût ivre, excepté mistress Western et Sophie.

Le lendemain matin de bonne heure, un messenger fut dépêché à M. Blifil pour l'engager à venir. Quoique le bon Squire s'imaginât que ce jeune homme était moins instruit qu'il ne l'était réellement de l'aversion de Sophie pour lui, comme il n'avait pas encore reçu le consentement de celle-ci, il était impatient de le lui communiquer, ne doutant pas que la future elle-même ne le lui confirmât de sa propre bouche. Quant au mariage, il avait été convenu la veille au soir, mais entre hommes seulement, que la

célébration s'en ferait le surlendemain matin.

Le déjeuner était servi dans le parloir, où M. Blifil était déjà venu, et où M. Western et sa sœur étaient réunis. On donna ordre d'avertir Sophie.

O Shakspeare! que n'ai-je ta plume! Hogarth! que n'ai-je ton pinceau! je pourrais faire le portrait du pauvre domestique qui, le visage pâle, les yeux égarés, faisant heurter ses dents entre elles, bégayant et tremblant de tout son corps,

(Tel fut du bon Priam l'esclave infortuné,  
Qui, pâle, l'œil éteint, abattu, consterné,  
Vint tirer les rideaux du monarque de Troie,  
Et lui dit : Ilion des flammes est la proie (1) !)

entra et annonça qu'on ne pouvait pas trouver madame Sophie.

« On ne peut pas la trouver? s'écria Western en se levant brusquement. Damnation!

(1) SHAKESPEARE.

sang et furie ! Où ? quand ? comment ? quoi ! on ne peut la trouver ? où.... ? »

« Là ! mon frère , dit mistress Western avec un vrai sang-froid de politique ; vous vous mettez toujours dans la plus violente fureur pour rien. Ma nièce est peut-être tout simplement à se promener dans le jardin. Je déclare que vous êtes devenu si déraisonnable, qu'il est impossible de vivre dans la même maison avec vous. »

« Allons, allons, répondit le Squire rentrant en lui-même aussi promptement qu'il s'était emporté, si c'est là tout, cela ne signifie pas grand'chose ; mais, sur mon ame, j'ai perdu tout-à-fait l'esprit, quand ce garçon est venu dire qu'on ne pouvait la trouver. » Ensuite il donna ordre de sonner la cloche du jardin, et s'assit tranquillement.

Il serait impossible de citer un plus parfait contraste que celui qui existait entre le frère et la sœur dans presque tous les points, notamment en celui-ci, que le frère ne prévoyait jamais rien de loin, mais avait une extrême sagacité pour voir tout d'un coup les choses

au moment où elles arrivaient ; au lieu que la sœur prévoyait parfaitement tout ce qui devait arriver dans l'avenir le plus éloigné, mais n'avait pas la vue si pénétrante pour apercevoir les objets qui étaient devant ses yeux. Le lecteur peut déjà avoir observé les divers exemples qu'ils nous en ont fournis : et il faut en convenir, ils possédaient l'un et l'autre leurs talents mutuels à un très-haut degré ; car la sœur prévoyait souvent ce qui ne devait jamais arriver, et le frère en voyait souvent beaucoup plus qu'il n'y en avait réellement.

Cela n'eut pas lieu cependant dans la circonstance présente. On ne fut pas plus heureux dans le jardin qu'on ne l'avait été dans la chambre ; on vint encore annoncer qu'on ne pouvait trouver madame Sophie.

Le Squire sortit alors lui-même, et se mit à rugir le nom de Sophie avec des cris aussi terribles que ceux que fit entendre Hercule en appelant Hylas ; et comme le poète nous dit que tout le rivage répéta le nom de ce beau jeune homme, ainsi la maison, le jardin et tous les champs d'alentour ne retentirent que

du nom de Sophie, prononcé par les voix rauques des hommes et les faussets aigus des femmes. Écho cependant semblait tellement se plaire à répéter ce nom charmant, que s'il existe réellement une divinité de cette nature, j'ai tout lieu de croire qu'Ovide nous a trompés sur son sexe.

Tout resta pendant long-temps dans la plus horrible confusion. Mais enfin le Squire ayant presque épuisé ses poumons, reutra dans le parler, où il trouva mistress Western avec M. Blifil, et se jeta dans un grand fauteuil, d'un air de désespoir.

Mistress Western le voyant en cet état, se mit à le consoler en ces termes :

« Mon frère, je suis fâchée de ce qui vient d'arriver, et que ma nièce se soit conduite d'une manière si outrageante pour sa famille. Mais tout cela est votre ouvrage, et vous n'avez à en féliciter que vous-même; vous savez qu'elle a toujours été élevée dans des principes directement contraires aux miens, et vous en voyez aujourd'hui la conséquence. Ne vous ai-je pas mille fois reproché de

lui laisser toujours faire ses volontés? Mais vous savez que je n'ai jamais pu rien gagner sur vous; et lorsque j'avais pris tant de peines pour déraciner en elle ce vice d'obstination et rectifier vos erreurs en politique, vous savez qu'elle a été arrachée de mes mains: en sorte que je ne suis responsable de rien. Si l'on m'avait exclusivement confié le soin de son éducation, un accident pareil à celui-ci ne vous serait jamais arrivé. Ainsi, vous devez vous consoler, en pensant que ceci est votre propre ouvrage; et en effet, pouvait-on attendre autre chose d'une pareille indulgence?»

« Ma sœur, répondit-il, vous suffiriez pour rendre fou l'homme le plus sage. Ai-je eu de l'indulgence pour elle? lui ai-je laissé faire ses volontés? Pas plus tard qu'hier soir, je l'ai menacée, si elle me désobéissait, de la confiner dans sa chambre, au pain et à l'eau, pour le reste de sa vie.... Vous lasseriez la patience de Job. »

« Entendit-on jamais pareille chose sur la terre? répliqua-t-elle. Mon frère, si je n'avais pas la patience de cinquante Jobs, vous me

feriez oublier toute décence et tout décorum. Pourquoi vous en êtes-vous mêlé ? ne vous ai-je pas demandé, ne vous ai-je pas supplié de me laisser tout faire ? Vous avez détruit toutes les opérations de la campagne par une seule fausse marche. Un homme dans son bon sens aurait-il provoqué une fille par de telles menaces ? Combien de fois ne vous ai-je pas dit que les femmes anglaises ne doivent pas être traitées comme des esclaves circassiennes (1) ? Ne sommes-nous pas suffisamment protégées et défendues par la société ? Il faut nous gagner par des moyens doux, et non nous menacer, nous quereller, et nous battre pour nous forcer à la complaisance. Dieu merci, ce n'est pas la loi salique qui nous gouverne. Mon frère, vous avez une rudesse dans vos manières que nulle autre femme que moi ne pourrait supporter. Je ne m'étonne pas si la terreur a forcé ma nièce à prendre ce parti désespéré, et de bonne foi je pense qu'elle en

(1) Probablement *circassiennes*.

(Note de Fielding.)

sera pleinement justifiée aux yeux du monde. Je vous le répète encore, mon frère, vous devez vous consoler en vous rappelant que tout cela est votre faute. Combien de fois vous ai-je conseillé... ! » Ici Western se leva précipitamment de son fauteuil, et après avoir vomi deux ou trois imprécations horribles, sortit en hâte du parloir.

Dès qu'il fut parti, sa sœur parla contre lui avec plus d'amertume encore, s'il est possible, qu'en sa présence, en appelant toujours à M. Blifil, qui, avec une grande complaisance, acquiesçait entièrement à tout ce qu'elle disait, mais excusait toutes les fautes de M. Western. « Il ne faut les considérer, disait-il, que comme provenant d'un amour trop aveugle, et qui ne mérite d'autre nom que celui d'une aimable faiblesse. — Il en est d'autant plus inexcusable, répondit la dame ; car de qui cause-t-il la perte par son aveugle tendresse ? de sa propre fille ! » Ce dont Blifil convint sur-le-champ.

Mistress Western témoigna alors le plus tendre intérêt à M. Blifil, et lui exprima tout son chagrin du traitement qu'il avait reçu d'une

famille à laquelle il voulait faire un si grand honneur. A ce sujet, elle traita la folie de sa nièce avec une grande sévérité, mais elle finit par rejeter le tout sur son frère qui, dit-elle, était inexcusable de s'être ainsi avancé sans être plus sûr du consentement de sa fille. « Mais il a toujours été, ajouta-t-elle, d'un caractère violent et obstiné, et je regrette tous les conseils que je lui ai prodigués. »

Après une longue conversation de ce genre, qui probablement n'intéresserait pas beaucoup le lecteur, si nous la rapportions ici tout entière, M. Blifil prit congé de mistress Western et s'en retourna chez lui, fort peu satisfait de son aventure. Cependant la philosophie qu'il tenait de Square, la religion que Thwackum lui avait inspirée, et quelque autre chose encore, lui apprirent à supporter cet événement beaucoup mieux que des amants plus passionnés ne supportent communément ces sortes de malheurs.

---

---

## CHAPITRE VIII.

### Fuite de Sophie.

IL est temps de nous occuper de Sophie, que le lecteur, s'il l'aime seulement la moitié autant que nous, se réjouira de voir échappée des griffes d'un père passionné et de celles d'un amant sans passion.

Le marteau de fer du temps avait douze fois fait retentir l'airain sonore, pour avertir les *esprits* de se lever et de commencer leur ronde ordinaire..... En langage plus simple, il était minuit, et toute la maison, comme nous l'avons dit, était ensevelie dans l'ivresse ou dans le sommeil, excepté mistress Western absorbée par la lecture d'un pamphlet politique, et notre héroïne, qui en ce moment descendait tout doucement l'escalier, et qui après avoir ôté la

barre d'une des portes de la maison et l'avoir ouverte, sortait précipitamment et se hâtait de se rendre au lieu du rendez-vous.

Nonobstant toutes les petites ruses que les dames mettent souvent en usage pour intéresser à leur peur dans toutes les petites occasions ( et elles en emploient presque autant à la montrer que les hommes à cacher la leur ), il y a certainement un degré de courage qui non-seulement sied à une femme, mais lui est souvent nécessaire pour lui donner la force de remplir son devoir. C'est en effet une farouche audace, et non le courage, qui peut nuire à la perfection du caractère des femmes. Qui peut lire l'histoire de la célèbre Arria, sans concevoir une aussi haute opinion de sa douceur et de sa tendresse que de son courage ? Il est peut-être, en même temps, plus d'une femme qui, alors qu'elle jette un cri d'effroi à la vue d'une souris ou d'un rat, serait capable d'empoisonner son mari, ou, ce qui est pis encore, de le contraindre à s'empoisonner lui-même.

Sophie, avec toute la douceur qu'une femme peut avoir, avait tout le courage dont elle de-

vrait être capable. Quand elle arriva donc au rendez-vous, et qu'au lieu d'y rencontrer sa femme de chambre, comme cela était convenu, elle vit venir droit à elle un homme à cheval, elle ne cria ni ne s'évanouit : non que son pouls battît alors avec sa régularité ordinaire, car elle eut d'abord un sentiment de surprise et de crainte ; mais ce sentiment s'évanouit, lorsque l'homme, ôtant son chapeau, lui demanda très-respectueusement, si madame ne s'attendait pas à trouver là une autre dame, et l'informa ensuite qu'il était envoyé pour la conduire à cette dame.

Il était impossible que Sophie soupçonnât la moindre perfidie dans ce discours : elle monta donc hardiment à cheval derrière le messager, qui la conduisit saine et sauve à une ville distante de cinq milles environ, où elle eut la satisfaction de trouver la bonne mistress Honour. L'ame de la suivante étant aussi étroitement unie à ses vêtements que ceux-ci l'étaient à son corps, elle n'avait pu absolument se résoudre à les perdre de vue ; elle les avait donc gardés en personne, pendant qu'elle dépêchait

à sa maîtresse le messenger, avec toutes les instructions convenables.

Les deux fugitives délibérèrent alors sur le chemin qu'elles devaient prendre pour éviter la poursuite de M. Western, qui, elles n'en doutaient pas, ferait courir après elles dans quelques heures. La route de Londres avait tant de charmes pour Honour, qu'elle voulait la prendre sur-le-champ, alléguant que la fuite de Sophie ne pouvant être connue avant huit ou neuf heures du matin, ceux qu'on enverrait à sa poursuite ne pourraient la rattraper, quand même ils connaîtraient le chemin qu'elle aurait pris. Mais Sophie avait trop à risquer pour laisser quelque chose au hasard, et elle n'osa pas se fier à ses membres délicats dans une contestation que la vitesse seule devait décider; elle se détermina donc à voyager à travers champs, pendant vingt ou trente milles au moins, pour prendre ensuite la grande route de Londres. Ainsi, ayant loué des chevaux pour faire vingt milles sur une route, tandis qu'elle avait le projet d'en faire vingt sur une autre, elle partit avec le même guide derrière

lequel elle était venue de la maison de son père : le guide ayant pris, à la place de Sophie, une charge beaucoup plus lourde et beaucoup moins agréable, je veux dire l'énorme portemanteau, bien garni de ces ornements extérieurs, au moyen desquels la belle Honour espérait faire un grand nombre de conquêtes et, finalement, sa fortune dans la ville de Londres.

Quand ils eurent fait environ deux cents pas sur la route, Sophie s'approcha du guide, et avec une voix plus remplie de miel que ne le fut jamais celle de Platon, quoiqu'on ait dit que des abeilles prirent sa bouche pour une ruche, elle l'engagea à prendre le premier détour qui conduisait à Bristol.

Lecteur, je ne suis pas superstitieux et n'ai pas grande foi aux miracles modernes. Je ne donne donc pas le fait suivant comme certain, car en vérité j'ai de la peine à le croire moi-même; mais ma fidélité d'historien m'oblige à raconter ce qui m'a été positivement affirmé. On rapporte donc que le cheval du guide fut si charmé de la voix de Sophie, qu'il s'arrêta

tout court et témoigna de la répugnance à aller plus loin.

Le fait peut être vrai cependant, sans être aussi miraculeux qu'on l'a représenté, puisqu'il peut être l'effet d'une cause naturelle; attendu que le guide ayant en ce moment interrompu l'action continuelle de son talon droit, armé de l'éperon (car, comme Hudibras, il n'en portait qu'un), il est possible que cette omission seule ait fait arrêter la bête, d'autant plus que cela lui arrivait très-fréquemment dans d'autres occasions.

Mais si la voix de Sophie produisit réellement quelque impression sur le cheval, elle eut peu d'influence sur celui qui le montait: il répondit, avec une sorte d'insolence, que le maître lui avait ordonné de prendre une route différente, et qu'il perdrait sa place s'il en prenait une autre.

Sophie voyant que toutes ses instances restaient sans effet, commença à ajouter à sa voix des charmes irrésistibles, charmes qui, suivant le proverbe, font trotter la vieille jument arrê-

tée; charmes auxquels les siècles modernes ont attribué toute cette puissante vertu que les anciens prêtaient à la parfaite éloquence. En un mot, elle promet qu'elle le récompenserait au-delà de ses espérances.

Le guide ne fut pas tout-à-fait sourd à cette promesse, mais il n'aimait pas qu'elle fût indéfinie; car, quoiqu'il n'eût peut-être jamais entendu prononcer ce mot, c'était cependant là sa seule objection. Il répondit dans son patois : « Les gens de qualité ne considèrent pas la position des pauvres gens; j'ai failli être mis l'autre jour à la porte, pour avoir couru à travers champs avec un gentilhomme qui revenait de chez le Squire Allworthy, et qui ne m'a pas récompensé comme il l'aurait dû. »

« Avec qui? dit Sophie avec vivacité. — Avec un gentilhomme qui revenait de chez le Squire Allworthy, répéta le guide : le fils du Squire, comme je crois qu'on l'appelle. — Où? quel chemin a-t-il pris? dit Sophie. — Un peu du côté de Bristol, à vingt milles d'ici environ, répondit le guide. — Conduis-moi au même lieu, dit Sophie, et je te donnerai une

guinée, ou deux, si une ne suffit pas. — Sûrement, dit le guide, cela en vaut bien deux en conscience, si madame considère à quoi je m'expose : mais cependant, si madame veut bien me promettre deux guinées, je le risquerai. Sûrement c'est une vilaine chose d'aller ainsi de côté et d'autre avec les chevaux de mon maître; mais ce qui me console, c'est que je ne peux être mis qu'à la porte, et deux guinées m'en dédommageront du moins un peu.»

Le marché ainsi conclu, le guide fit un détour et prit la route de Bristol, pressé par Sophie qui n'avait d'autre but que d'aller à la poursuite de Jones, malgré les vives remontrances de mistress Honour, qui avait beaucoup plus d'envie de voir Londres que de voir M. Jones. Il faut avouer qu'elle ne le servait pas auprès de sa maîtresse, depuis qu'il s'était rendu coupable de quelque négligence dans certaines civilités pécuniaires qui sont dues, d'après l'usage, à la suivante, dans toutes les affaires d'amour, et plus spécialement dans celles d'une nature clandestine; ce que nous devons imputer à la négligence étourdie de son

caractère, plutôt qu'à aucun défaut de générosité. Mais Honour l'attribuait peut-être à ce dernier motif : ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle le haïssait de tout son cœur sous ce prétexte, et était bien décidée à saisir toutes les occasions de le desservir auprès de sa maîtresse. Ce fut donc malheureux pour elle d'avoir été conduite à la même ville et à la même auberge d'où Jones était parti; beaucoup plus malheureux encore d'avoir rencontré le même guide à qui Sophie devait par hasard la découverte qu'elle venait de faire.

Nos voyageuses arrivèrent à la pointe du jour à Hambrook (1), où Honour, contre son gré, fut chargée de s'informer de la route que M. Jones avait prise. Le guide lui-même aurait fort bien pu les en instruire; mais Sophie, je ne sais pourquoi, ne lui en fit pas la question.

Quand mistress Honour eut fait le rapport de ce que l'hôte lui avait dit, Sophie se procura avec beaucoup de difficulté des chevaux

(1) Le village où Jones avait rencontré le quaker.

(*Note de Fielding.*)

assez mauvais, qui la conduisirent à l'auberge où Jones avait été confiné plutôt par le malheur d'avoir rencontré un chirurgien, que par celui d'avoir eu la tête cassée.

Honour, encore chargée d'une espèce de commission d'enquête, ne se fut pas plus tôt adressée à l'hôtesse, et n'eut pas plus tôt fait le portrait de M. Jones, que cette femme pleine de sagacité eut vent de quelque chose, ou, selon l'expression vulgaire, commença à *sentir un rat*. Aussi, dès que Sophie entra, au lieu de répondre à la femme de chambre, l'hôtesse, s'adressant à la maîtresse, commença le discours suivant : « Jour du bon Dieu ! qui l'aurait jamais cru ? Je proteste que l'on n'a jamais vu un plus beau couple. Sur ma parole, madame, il ne faut pas s'étonner que le Squire coure ainsi les champs à cause de madame : il m'a dit en effet que vous étiez la plus belle dame du monde, et sûrement vous l'êtes. Que le ciel ait pitié de lui, le pauvre jeune homme ! Je l'ai bien plaint, oh ! oui, surtout quand il serrait son oreiller entre ses bras et l'appelait sa chère madame Sophie. J'ai fait tout ce que

j'ai pu pour le dissuader d'aller à la guerre; je lui ai dit qu'il y avait assez d'hommes qui n'étaient bons à rien autre chose qu'à être tués, et qui n'étaient pas aimés par d'aussi belles dames. — Sûrement, dit Sophie, la bonne femme est folle. — Non, non, s'écria l'hôtesse, je ne suis point folle. Madame croit donc que je ne sais rien? Je vous assure qu'il m'a tout dit. — Quel impertinent a pu vous dire quelque chose de ma maîtresse? s'écria Honour. — Il ne s'agit point d'impertinent, répondit l'hôtesse, mais du jeune gentilhomme sur lequel vous avez pris des informations, et c'est un jeune gentilhomme bien joli, et il aime madame Sophie Western de tout son cœur. — Il aime ma maîtresse! C'est moi qui vous le dis, bonne femme, sachez que ma maîtresse est pour de plus grands seigneurs que lui. — Honour, dit Sophie en l'interrompant, ne vous fâchez pas contre cette bonne femme, elle ne songe pas à mal. — Oh! mon dieu, non, » répondit l'hôtesse, enhardie par les doux accents de la voix de Sophie. Alors elle entreprit de nouveau un long discours, trop

fastidieux pour être rapporté ici, dans lequel elle laissa échapper quelques expressions qui offensèrent un peu Sophie, et beaucoup plus sa femme de chambre, qui prit de là occasion de calomnier le pauvre Jones auprès de sa maîtresse, aussitôt qu'elles se trouvèrent seules, en disant qu'il fallait être un grand misérable, et n'avoir aucun amour pour une femme, quand on pouvait prostituer ainsi son nom dans un cabaret.

Sophie ne voyait pas la conduite de Jones sous un jour à beaucoup près aussi défavorable ; elle était peut-être plus charmée des violents transports de son amour (que l'hôtesse avait exagérés autant que tout le reste), qu'offensée de quelques autres circonstances. Elle imputait le tout à l'extravagance, ou plutôt à l'effervescence de sa passion et à la noble franchise de son cœur.

Quoi qu'il en soit, cet accident rappelé par la suite à son esprit, et présenté par Honour sous les plus odieuses couleurs, servit à donner plus de poids et de crédit à cette malheureuse aventure d'Upton, et aida les efforts que fit la

femme de chambre pour engager sa maîtresse à quitter l'auberge sans voir Jones.

L'hôtesse voyant que Sophie n'avait le projet de séjourner chez elle que le temps nécessaire pour que les chevaux fussent prêts, et cela sans boire ni manger, se retira bientôt. Honour se mit alors à gronder sa maîtresse (car il faut convenir qu'elle se permettait avec elle de grandes libertés); puis après un long discours, dans lequel elle lui rappela l'intention où elle était de se rendre à Loudres, et lui fit souvent sentir l'inconvenance de courir après un jeune homme, elle conclut par cette réflexion sérieuse : « Au nom du ciel, madame, songez à ce que vous faites et où vous allez. »

Cet avis donné à une jeune personne qui avait déjà fait près de quarante milles à cheval, et dans une saison qui n'était pas fort agréable, peut paraître assez ridicule. On peut supposer qu'elle avait tout considéré avant de prendre son parti. Mistress Honour, par quelques expressions qu'elle avait laissé échapper, en paraissait persuadée elle-même; et je ne doute pas que ce ne soit l'opinion d'un grand

nombre de mes lecteurs, qui sûrement ont prévu depuis long-temps le projet de notre héroïne, et lui ont déjà, dans le fond du cœur, donné le nom de folle.

Mais, dans le fait, ce serait être injuste à son égard. Sophie n'avait été que trop agitée depuis quelque temps entre la crainte et l'espérance, et partagée entre son devoir, sa tendresse pour son père, sa haine pour Blifil, sa compassion et (pourquoi ne le dirions-nous pas, puisque c'est vrai?) son amour pour Jones, rendu plus violent par la conduite de son père, de sa tante, de tout le monde, et surtout de Jones lui-même; aussi son esprit était tombé dans cet état de confusion, qui ne nous permet pas de savoir ce que nous faisons et où nous allons, ou plutôt qui nous rend tout-à-fait indifférents sur les conséquences qui peuvent en résulter.

Les avis prudents de sa femme de chambre produisirent néanmoins quelques réflexions plus calmes. Sophie se détermina à se rendre à Gloucester, pour aller de là directement à Londres.

Mais malheureusement, quelques milles avant cette première ville, elle rencontra ce petit procureur dont nous avons parlé, et qui y avait diné avec M. Jones. Comme il était bien connu de mistress Honour, il s'arrêta pour lui parler. Sophie n'y fit pas alors d'autre attention que de demander qui il était.

Mais, à son arrivée à Gloucester, ayant reçu de mistress Honour des informations plus détaillées sur cet homme, et instruite de la manière expéditive dont il voyageait habituellement, ce qui, comme nous l'avons déjà remarqué, lui avait fait une sorte de réputation; se rappelant aussi qu'elle avait entendu mistress Honour lui confier qu'elles allaient à Gloucester, elle commença à craindre que, par le moyen de cet homme, son père ne pût suivre ses traces jusqu'à cette ville, et que, si elle prenait sur-le-champ la route de Londres, il ne l'atteignît infailliblement. Elle changea donc de résolution; et, après avoir loué des chevaux pour un voyage de huit jours, sur une route qu'elle n'avait pas dessein de suivre, elle poursuivit son chemin, malgré le désir et les vives

instances de sa femme de chambre, et les remontrances non moins pressantes de mistress Whitefield, qui, par civilité, ou peut-être par bon naturel, car la pauvre Sophie paraissait bien fatiguée, l'exhorta vivement à passer cette nuit à Gloucester.

Après avoir pris une seule tasse de thé, et s'être reposée environ deux heures sur un lit, pour laisser le temps de préparer ses chevaux, elle résolut de quitter mistress Whitefield sur les onze heures du soir, et, suivant la route de Worcester, elle arriva en moins de quatre heures à l'auberge où nous venons de la voir.

Après avoir ainsi tracé très-exactement l'itinéraire de notre héroïne, depuis son départ jusqu'à son arrivée à Upton, nous allons en très-peu de mots conduire son père au même lieu. Ayant été mis sur la première voie par le postillon qui avait conduit sa fille à Hambrook, il n'avait pas eu de peine à la suivre jusqu'à Gloucester, et de là à Upton, instruit que M. Jones avait pris cette route; car Partridge, pour me servir d'une expression du Squire Western, laissait une piste partout

après lui; et il n'avait pas le moindre doute que Sophie n'eût suivi le même chemin, ou, pour parler encore son langage, n'eût couru sur ses traces. Je dois avouer même qu'il se servit d'une expression très-grossière qu'il n'est pas nécessaire de rappeler ici, d'autant plus que les chasseurs, qui seuls pourraient la comprendre, la devineront aisément.

FIN DU LIVRE DIXIÈME.

---

# LIVRE ONZIÈME,

CONTENANT ENVIRON TROIS JOURS.

---

## CHAPITRE PREMIER.

Aventures de Sophie après son départ d'Upton.

LORSQUE nous avons été obligé de faire rétrograder notre histoire, nous en étions au moment où Sophie et sa suivante quittaient l'auberge d'Upton : nous allons maintenant suivre les pas de cette aimable héroïne, et laisser son infidèle amant déplorer encore un peu son malheur, ou plutôt sa mauvaise conduite.

Sophie avait dit à son guide de passer par des chemins détournés et à travers champs. Ils avaient traversé la Severn, et étaient à peine

à un mille de l'auberge, quand la jeune dame regardant derrière elle, vit plusieurs chevaux qui la suivaient au grand galop. Cette vue redoubla ses craintes, et elle ordonna au guide de hâter le pas.

Le guide obéit sur-le-champ, et les voilà tous au grand galop; mais plus ils allaient vite, plus vite ils étaient suivis; et comme les chevaux de derrière étaient meilleurs que ceux de devant, ces derniers furent bientôt atteints. Cette circonstance fut heureuse pour la pauvre Sophie, dont la crainte jointe à la fatigue avait presque épuisé les forces; car elle revint bientôt à elle en entendant la voix d'une femme qui la salua de la manière la plus douce, et avec la plus grande civilité. Sophie, aussitôt qu'elle eut la force de parler, lui rendit son salut avec la même courtoisie et la satisfaction la plus vive.

La compagnie de voyageurs qui avait rejoint Sophie, et lui avait causé tant de terreur, était aussi composée de deux femmes et d'un guide. Ils firent ensemble trois milles entiers, sans que personne ouvrît la bouche. En-

fin, notre héroïne, assez bien revenue de sa frayeur, quoique un peu surprise que sa nouvelle compagne, loin de penser à la quitter, évitât aussi soigneusement qu'elle de suivre aucun grand chemin, et prît les mêmes détours, s'adressa à la dame étrangère, du ton le plus obligeant, et lui dit qu'elle était très-heureuse de voir qu'elles eussent la même route à parcourir. L'autre qui, comme un spectre, n'attendait qu'une question, répondit soudain que le bonheur était tout entier pour elle ; qu'elle était parfaitement étrangère en ce ys, et avait été si charmée de rencontrer une personne de son sexe, qu'elle s'était peut-être rendue coupable, en cherchant à l'atteindre, d'une impertinence qui exigeait de sa part de grandes excuses. Ces deux dames continuèrent à se faire beaucoup de politesses ; car mistress Honour avait cédé sa place au bel habit de l'étrangère, et s'était retirée à l'arrière-garde ; mais, quoique Sophie eût une grande curiosité de savoir pourquoi cette autre dame continuait à l'accompagner ainsi, quoique cela lui donnât même une sorte d'inquié-

tude, la crainte ou la modestie, ou quelque autre considération, l'empêchèrent de la questionner à cet égard.

La dame étrangère éprouvait en ce moment un embarras dont il paraîtra peut-être au-dessous de la dignité de l'histoire de faire mention. Dans l'espace du dernier mille, le vent avait jusqu'à cinq fois enlevé sa capote, et elle ne pouvait parvenir à trouver un ruban ou un mouchoir pour l'attacher sous son menton. Sophie n'en fut pas plus tôt instruite qu'elle lui prêta un mouchoir; mais, en le tirant de sa poche, elle négligea peut-être trop la bride de son cheval, car la pauvre bête ayant bronché, s'abattit sur ses jambes de devant, et fit tomber avec elle la dame qui la montait.

Quoique la tête de Sophie eût porté en tombant, elle ne se fit heureusement aucun mal; et les mêmes circonstances qui avaient peut-être contribué à sa chute, lui épargnèrent la petite confusion, qui en est ordinairement la suite: car le chemin où les voyageurs passaient alors, était si étroit et si couvert d'arbres, que la lune n'aurait pu y faire pénétrer qu'une

bien faible lumière, voilée d'ailleurs par un nuage. Ainsi, la modestie de notre héroïne n'eut point à souffrir dans cette nuit obscure ; elle remonta lestement à cheval, et en fut quitte pour un peu de frayeur.

Le jour parut enfin dans tout son éclat, et les jeunes dames qui traversaient alors une plaine communale, se trouvant à côté l'une de l'autre, purent se voir ; au même moment leurs yeux se rencontrèrent, leurs chevaux s'arrêtèrent, et toutes deux parlant ensemble, prononcèrent avec une égale joie, l'une le nom de Sophie, l'autre celui d'Henriette.

Cette rencontre inattendue les surprit beaucoup plus qu'elle ne surprendra, je crois, le lecteur pénétrant qui doit avoir imaginé que la dame étrangère ne pouvait être que mistress Fitzpatrick, cousine de miss Western, dont nous avons raconté la brusque sortie de l'auberge, peu de minutes après elle.

La surprise et la joie de ces deux cousines (qui avaient été autrefois deux intimes amies, et qui avaient demeuré long-temps ensemble chez leur tante Western) furent

telles, qu'il serait impossible de répéter ici la moitié des félicitations qu'elles se prodiguèrent mutuellement avant de s'être fait l'une et l'autre une question très-naturelle, pour savoir où elles allaient.

Enfin, ce fut mistress Fitzpatrick qui la fit la première: mais toute simple et toute naturelle que cette question puisse paraître, Sophie trouva quelque difficulté à y faire une réponse prompte et claire; elle pria donc sa cousine de suspendre sa curiosité jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées à quelque auberge « qui, je suppose, dit-elle, ne doit pas être fort éloignée; et croyez-moi, Henriette, j'ai autant de peine que vous à suspendre ma curiosité, car j'ai tout lieu de croire que notre surprise doit être à-peu-près égale. »

La conversation des deux dames pendant le reste de la route mérite peu d'être rapportée, beaucoup moins encore sans doute celle des deux femmes de chambre, qui se firent aussi de grands compliments l'une à l'autre. Quant aux guides, ils furent privés du plaisir de la

conversation, l'un étant placé à l'avant-garde, et l'autre à l'arrière-garde.

Après avoir voyagé dans cet ordre pendant plusieurs heures, ils arrivèrent enfin à une route large et bien battue, qui les conduisit bientôt, en détournant sur la droite, à une auberge d'une très-belle apparence, où ils s'arrêtèrent tous; mais Sophie était si fatiguée, elle avait en tant de peine à se tenir à cheval pendant les cinq ou six derniers milles, qu'elle était hors d'état d'en descendre seule. L'aubergiste, qui s'était emparé de la bride de son cheval, s'en étant aperçu, offrit de l'enlever de dessus la selle, ce qu'elle accepta très-volontiers. Il semble en vérité que la fortune eût résolu de faire rougir Sophie ce jour-là, et son malin projet réussit mieux la seconde fois que la première. L'aubergiste n'eut pas plus tôt reçu la jeune dame entre ses bras, que ses pieds, récemment fort maltraités par la goutte, lui manquèrent, et qu'il tomba; mais en même temps, avec non moins de dextérité que de galanterie, il eut la présence d'esprit de se placer sous son charmant fardeau, en sorte qu'il reçut seul quelque

contusion de la chute. Le plus grand mal qui en arriva à Sophie fut l'atteinte portée à sa modestie , lorsque , se relevant , elle observa sur le visage de la plupart des spectateurs un sourire malin qui lui fit soupçonner ce qui était réellement arrivé , et que nous ne rapporterons pas ici , dussions-nous déplaire à ceux de nos lecteurs qui sont capables de rire des outrages faits à la délicatesse d'une jeune femme. Nous n'avons jamais pu regarder comme comiques des accidents de cette nature , et nous oserons dire sans scrupule que c'est avoir une idée très-imparfaite de la modestie d'une femme jeune et belle , que de ne pas craindre de l'immoler au sot plaisir d'en rire un moment.

Cette chute et la peur , jointes à la violente fatigue d'un long voyage , avaient presque épuisé les forces de Sophie , et elle en eut à peine assez pour se traîner , en chancelant , jusque dans l'intérieur de l'auberge , appuyée sur le bras de sa femme de chambre ; elle n'y fut pas plus tôt assise , qu'elle demanda un verre d'eau , que mistress Honour , très-judicieusement à mon avis , changea en un verre de vin.

Mistress Fitzpatrick, instruite par mistress Honour que Sophie ne s'était point couchée les deux dernières nuits, et observant qu'elle était pâle, défaite, et accablée de fatigue, la conjura instamment de se rafraîchir en prenant un peu de sommeil : elle ne savait encore rien de son histoire ni de ses craintes ; mais quand elle en aurait été instruite, elle lui eût donné le même conseil ; car le repos lui était nécessaire, et la longue route qu'elles avaient faite par des chemins détournés, éloignait si évidemment tout danger de se voir poursuivies, que mistress Fitzpatrick était elle-même tranquille à cet égard.

Sophie n'eut pas de peine à consentir à suivre le conseil de son amie, que sa femme de chambre avait secondée de tout son pouvoir. Mistress Fitzpatrick proposa de tenir compagnie à sa cousine, ce que Sophie accepta avec beaucoup de complaisance.

La maîtresse ne fut pas plus tôt couchée, que la suivante se prépara à suivre son exemple : elle commençait à faire beaucoup d'excuses à sa camarade Abigaïl, de la laisser seule

dans un aussi vilain lieu qu'une auberge; mais l'autre l'arrêta tout court, et, aussi disposée qu'elle à faire un léger somme, la pria de lui accorder l'honneur d'être sa camarade de lit. La suivante de Sophie y consentit, en prétendant néanmoins que tout l'honneur était de son côté. Enfin, après bien des révérences et des compliments, les deux femmes de chambre se mirent au lit comme leurs maîtresses avaient fait avant elles.

C'était l'usage de notre aubergiste (et c'est celui, je crois, de toute la confrérie), d'interroger soigneusement tous les cochers, valets de pied, postillons et autres, sur les noms de tous ses hôtes, la valeur de leurs terres, et les lieux où elles étaient situées; on ne s'étonnera donc pas que toutes les petites circonstances particulières où se trouvaient nos voyageuses, et surtout le parti qu'elles venaient de prendre en se retirant toutes pour se livrer au sommeil à une heure si extraordinaire que celle de dix heures du matin, eût excité sa curiosité. En conséquence, aussitôt que les guides entrèrent dans la cuisine, il se

mit à s'informer d'eux , qui étaient ces dames , et d'où elles venaient ; mais les guides , quoiqu'ils racontassent fidèlement ce qu'ils savaient , loin de lui donner toute la satisfaction qu'il désirait , enflammèrent sa curiosité au lieu de l'éteindre.

Cet aubergiste avait , parmi tous ses voisins , la réputation d'un homme d'une sagacité extraordinaire. Il passait pour avoir une perspicacité profonde et capable de pénétrer le fond des choses plus habilement qu'aucun autre homme dans la paroisse , sans en excepter le curé lui-même. Peut-être sa physionomie n'avait-elle pas peu contribué à lui procurer cette réputation ; car il avait un air singulièrement grave et significatif , surtout quand il avait une pipe à la bouche , ce qui lui arrivait presque toujours. Sa conduite servait aussi beaucoup à propager la haute opinion qu'on avait de sa sagesse ; il y avait quelque chose de solennel et même de sombre dans toutes ses manières. Quand il parlait , ce qui lui arrivait rarement , il s'énonçait toujours avec lenteur ; et quoique ses phrases fus-

sent brèves, elles étaient interrompues par beaucoup de hem, de ha, de oui, de non, et autres monosyllabes ou particules explétives : en sorte que, quoiqu'il accompagnât ces paroles de certains gestes interprétatifs, consistant à remuer la tête dans tous les sens, ou à étendre l'index de la main droite, il laissait généralement ses auditeurs en deviner plus qu'il n'en avait dit ; et il leur donnait souvent à entendre qu'il en savait beaucoup plus qu'il ne jugeait à propos de leur en révéler. Cette dernière circonstance suffirait seule en effet pour nous donner le secret de sa réputation de sagesse ; tant les hommes sont étrangement portés à admirer ce qu'ils n'entendent pas : grand secret sur lequel beaucoup d'imposteurs se sont toujours reposés avec sécurité, lorsqu'ils ont entrepris de tromper le genre humain.

Ce personnage prenant alors sa femme à part, lui demanda ce qu'elle pensait des dames qui venaient d'arriver. « Ce que j'en pense ? » répondit la femme, et qu'en penserais-je ? —

Je sais bien, répliqua-t-il, ce que j'en pense, moi. Les guides nous content d'étranges histoires : l'un d'eux prétend arriver de Gloucester, et l'autre d'Upton ; et ni l'un ni l'autre, autant que je puis voir, ne peut dire où elles vont. Mais qui s'est jamais avisé de venir à travers champs d'Upton ici, surtout pour aller à Londres ? car l'une des femmes de chambre, avant de descendre de cheval, a demandé si cette route-ci n'était pas la route de Londres. Maintenant que j'ai réuni toutes ces circonstances, je devine parfaitement qui elles sont. Voyons si vous serez aussi habile que moi. — Moi ? répondit-elle, non sans doute, vous savez que je n'ai pas la prétention de deviner toutes vos découvertes. — Voilà une bonne fille, répliqua-t-il, en lui donnant un petit coup sous le menton : je dois avouer que vous avez toujours reconnu la supériorité de mes connaissances en ces sortes de matières. Eh bien donc, comptez là-dessus, souvenez-vous de ce que je dis..... comptez là-dessus, ce sont certainement quelques-unes de ces femmes rebelles qui

voyagent, dit-on, avec le jeune Chevalier (1), et qui ont pris des chemins détournés pour échapper à l'armée du duc. »

« Mon mari, dit la femme, vous avez sûrement deviné juste, car l'une d'elles est mise aussi richement qu'une princesse, et certainement tout le monde la prendrait pour telle. Mais quand je considère une chose... — Quand vous considérez, s'écria l'aubergiste avec un ton de mépris, voyons, je vous prie, que je sache ce que vous considérez. — C'est, reprit sa femme, c'est qu'elle est trop polie pour être une bien grande dame, car pendant

(1) « Lorsqu'en 1745 le dernier des descendants de Robert Bruce, Charles Édouard, proclama encore une fois l'indépendance écossaise, son courage tout chevaleresque n'était plus de ce siècle, et il n'en resta au prince aventureux que ce surnom de *Chevalier*, jadis le plus beau des titres, mais devenu presque un sobriquet de dérision qui excluait le fils de tant de rois des intérêts positifs de son époque, et l'exilait en quelque sorte dans le monde poétique de ses aïeux. » (*Nouvelle Histoire de Charles Édouard.*) (ÉD.)

que notre Betty bassinait son lit, elle ne l'appelait pas autrement que mon enfant, ma chère, ma bonne amie; et quand Betty s'est offerte pour lui ôter ses souliers et ses bas, elle n'a pas voulu le souffrir, et lui a dit qu'elle ne voulait pas lui en donner la peine. »

« Bah ! bah ! répondit le mari, cela n'est rien; croyez-vous que parce que vous avez vu quelques grandes dames grossières et malhonnêtes envers les personnes qui ne sont pas tant qu'elles, il n'en existe pas qui soient honnêtes avec leurs inférieurs? Je crois que je sais reconnaître les gens de qualité à la première vue; je le sais, je crois. N'a-t-elle pas demandé un verre d'eau en entrant? une femme d'une autre sorte aurait demandé un petit coup de liqueur, vous le savez vous-même. Si ce n'est pas une dame de très-grande qualité, tenez-moi pour un sot; mais, croyez-moi, si vous me vendiez pour tel, ceux qui m'achèteraient feraient un mauvais marché. Maintenant, une femme de sa qualité voyagerait-elle sans un laquais, si elle n'avait des motifs extraordinaires? — Non sûrement, mon mari, s'écria-t-elle, vous sa-

vez tout cela beaucoup mieux que moi et que bien d'autres encore. — Je crois que j'en sais quelque chose, dit-il. — Assurément, reprit la femme : la pauvre petite paraissait dans un état si pitoyable quand elle s'est assise sur cette chaise, que je vous proteste que je n'ai pu m'empêcher d'avoir pitié d'elle, presque autant que si elle eût été une pauvre femme. Mais, mon mari, que faut-il faire ? Si c'est une rebelle, je suppose que vous avez le projet de la dénoncer à la cour : fort bien ; mais elle est d'un caractère si doux, d'un si bon naturel ! qu'elle soit rebelle ou non, je ne crois pas que je puisse m'empêcher de pleurer, quand j'entendrai dire qu'elle aura été pendue ou décapitée. — Bah ! bah ! répondit le mari..... mais quant à ce que nous avons à faire, cela n'est pas si aisé à déterminer. J'espère qu'avant son départ nous aurons des nouvelles d'une bataille ; car si le Chevalier avait le dessus, elle peut nous procurer du crédit à la cour et faire notre fortune sans que nous la trahissions. — Cela est vrai, reprit la femme, et j'espère de tout mon cœur qu'elle en aura le

pouvoir. Certainement elle est bien douce et bien bonne, et ce serait une chose horrible que je me reprocherais toujours, s'il lui arrivait le moindre mal en sortant d'ici. — Bah ! bah ! s'écria l'aubergiste, les femmes ont toujours le cœur si tendre ! Vous ne voudriez pas, j'espère, donner asyle aux rebelles ; dites-moi, le voudriez-vous ? — Non, certainement, répondit la femme ; mais quant à la dénoncer, qu'il arrive ce qu'il voudra, personne ne peut nous blâmer : c'est ce que tout le monde ferait à notre place. »

Tandis que notre hôte politique, qui n'avait pas injustement acquis, comme on voit, parmi ses voisins la réputation d'une grande perspicacité, était occupé à raisonner à part lui sur cette matière, car il faisait fort peu d'attention à tout ce que sa femme disait, il reçut la nouvelle que les rebelles avaient eu l'adresse d'éviter l'armée du duc et avaient gagné un jour de marche sur Londres. Bientôt après arriva un fameux jacobite qui, montrant sur son visage toute la joie qu'il ressentait dans le cœur, prit l'aubergiste par la main, et lui dit, en la

secouant fortement : « Tout est à nous, mon enfant : dix mille braves Français sont débarqués sur la côte de Suffolk : vive à jamais la vieille Angleterre ! Dix mille Français, mon brave garçon ! je pars sur-le-champ pour les rejoindre. »

Ces nouvelles déterminèrent l'opinion de notre grand politique, et il prit le parti de faire sa cour à la jeune dame dès qu'elle serait levée; car il avait, disait-il, découvert dans le moment qu'elle n'était autre que madame Jenny Cameron elle-même (1).

(1) Cette Jenny Cameron passait pour la maîtresse du prétendant : ce qui précède permet de fixer à-peu-près la date de l'arrivée de Sophie dans cette auberge : Charles Édouard était à Derby le 4 décembre 1745. (ÉD.)

---

---

## CHAPITRE II.

Très-court chapitre , dans lequel on trouve cependant un soleil , une lune , une étoile et un ange .

LE soleil ( qui se couche de bonne heure à cette époque de l'année ) s'était retiré depuis quelque temps pour se reposer , quand Sophie se leva , rafraîchie par un sommeil qu'elle ne dut qu'à son extrême fatigue , quelque léger qu'il fût . Car , bien qu'à son départ d'Upton , elle eût dit à sa femme de chambre , et peut-être à elle-même , qu'elle était parfaitement tranquille , il n'en est pas moins vrai que son esprit était un peu affecté de cette maladie qui est toujours accompagnée d'une fièvre continue et qui peut-être est la même que les médecins entendent ( s'ils y entendent quelque chose ) par fièvre de l'ame .

Mistress Fitzpatrick se leva aussi à la même

heure, fit monter sa femme de chambre et s'habilla sur-le-champ. C'était réellement une fort jolie femme qui aurait pu même passer pour belle, en toute autre compagnie que celle de Sophie. Mais dès que mistress Honour fut venue de son propre mouvement, car sa maîtresse ne voulut pas permettre qu'on l'éveillât, et eut habillé notre héroïne, les charmes de mistress Fitzpatrick, qui avait été comme l'étoile du matin avant-courrière du soleil, partagèrent le sort de cette étoile et furent totalement éclipsés, dès qu'un astre plus glorieux se montra sur l'horizon.

Sophie n'avait peut-être jamais paru plus belle qu'en ce moment. Nous ne condamnerons donc pas l'hyperbole de la servante de l'auberge qui, quand elle descendit et eut allumé le feu, déclara et confirma par un serment, que si jamais il y avait eu un ange sur la terre, il était en ce moment dans la chambre d'en-haut.

Sophie avait instruit sa cousine de son dessein d'aller à Londres, et mistress Fitzpatrick avait consenti à l'y accompagner; car

l'arrivée de son mari à Upton avait complètement dérangé son projet de se rendre à Bath ou chez sa tante Western. En conséquence, elles n'eurent pas plus tôt pris leur thé, que Sophie proposa de se mettre en route. La lune était alors dans son plein; et quant au froid, Sophie était déterminée à le braver, n'ayant aucune de ces frayeurs que beaucoup de jeunes femmes auraient éprouvées en voyageant la nuit: car, comme nous l'avons déjà remarqué, elle avait naturellement du courage; et ce courage était considérablement augmenté encore par sa situation présente qui tenait un peu du désespoir. D'ailleurs, comme elle avait déjà voyagé deux fois sans accident au clair de la lune, elle était d'autant plus enhardie à l'entreprendre une troisième.

Le caractère de mistress Fitzpatrick était plus craintif; c'était une plus grande terreur qui lui en avait fait surmonter une moindre: la présence de son mari avait pu seule la forcer de quitter Upton à une heure aussi indue. Arrivée maintenant dans un lieu où elle

se croyait à l'abri de sa poursuite, ce fut la moindre terreur qui s'empara d'elle si fortement, qu'elle conjura sa cousine avec les plus vives instances de rester jusqu'au lendemain matin, et de ne pas l'exposer au danger de voyager la nuit.

Sophie, qui portait la complaisance à l'excès, n'ayant pu parvenir ni par le raisonnement, ni par la plaisanterie, à dissiper les craintes de sa cousine, y céda enfin. Peut-être, si elle avait été instruite de l'arrivée de son père à Upton, eût-il été plus difficile de la persuader; car j'ai tout lieu de croire qu'elle n'éprouva pas en ce moment une bien grande terreur à l'idée d'être atteinte par Jones. J'irai plus loin; car, s'il faut confesser la vérité, je peuche à croire qu'elle le désirait plus vivement qu'elle ne le craignait: quoiqu'il eût été plus honnête à moi de cacher au lecteur ce désir, qui n'est que le résultat de l'une de ces secrètes et involontaires émotions de l'ame, auxquelles la raison est souvent étrangère.

Dès que nos jeunes dames furent déterminées à passer la soirée dans l'auberge, l'hôtesse

monta pour demander ce qu'elles voulaient manger. Il y avait tant de charmes dans la voix, dans les manières et dans la conduite affable de Sophie, que l'hôtesse en fut ravie, et que la chère femme, persuadée qu'elle était devant Jenny Cameron, devint en ce moment une déterminée jacobite, et faisait au fond de son cœur des vœux pour le succès de la cause du jeune prétendant; le tout à cause de la grande douceur et de l'extrême affabilité que sa maîtresse supposée avait bien voulu avoir pour elle.

Les deux cousines commencèrent alors à s'avouer réciproquement la curiosité qui les pressait de connaître les événements extraordinaires qui avaient occasionné une rencontre si singulière et si inattendue. Enfin, mistress Fitzpatrick, après avoir obtenu de Sophie la promesse de lui tout révéler à son tour, se mit à raconter ce que le lecteur, s'il désire connaître son histoire, pourra lire dans le chapitre suivant.

---

## CHAPITRE III.

### Histoire de mistress Fitzpatrick.

APRÈS quelques moments de silence, mistress Fitzpatrick poussant un profond soupir, commença en ces termes :

« Il est naturel aux malheureux d'éprouver une secrète tristesse, en se rappelant les époques de leur vie qui leur ont été les plus agréables. Le souvenir des plaisirs passés nous fait sentir une sorte de regret tendre, comme celui qui nous affecte pour les amis qui ne sont plus : on peut dire que les uns et les autres apparaissent à notre imagination.

« C'est pour cela que je ne réfléchis jamais sans douleur à ces jours ( les plus heureux sans contredit de ma vie ) que nous avons passés ensemble, quand nous étions toutes

deux confiées aux soins de ma tante Western. Hélas ! pourquoi miss GRAVEAIRS (1) et miss GIDDY (2) ne sont-elles plus ? Vous vous souvenez, j'en suis sûre, du temps où nous ne nous appelions jamais par d'autres noms : vous aviez, j'en conviens, plus d'un motif pour me donner ce dernier ; j'ai éprouvé depuis combien je le méritais. Quant à vous, ma Sophie, vous m'avez toujours été supérieure en tout, et je souhaite de tout mon cœur que la destinée vous traite plus favorablement que moi. Je n'oublierai jamais les avis sages et presque maternels que vous me donnâtes un jour que je regrettais amèrement d'avoir manqué un certain bal, et vous n'aviez pas encore quatorze ans ! O ma Sophie ! combien devais-je être heureuse alors, puisque je pouvais regarder cette petite contrariété comme un malheur, et lorsque c'était en effet le plus grand que j'eusse jamais connu ! »

« Et cependant, ma chère Henriette, ré-

(1) Miss *Graves-airs*.

(ÉD.)

(2) Miss *Étourdie*.

(ÉD.)

pondit Sophie, c'était alors une affaire sérieuse pour vous. Consolez - vous donc, en pensant que ce qui vous attriste maintenant, quelle qu'en soit la cause, peut vous paraître par la suite aussi frivole et aussi méprisable qu'un bal vous paraîtrait aujourd'hui. »

« Hélas ! ma Sophie, répliqua l'autre dame, vous penserez vous-même bien différemment de ma situation actuelle ; car il faudrait que votre cœur fût bien changé, si mes infortunes ne vous arrachaiert pas quelques soupirs et même quelques larmes. La connaissance que j'ai de votre sensibilité pourrait seule, au contraire, me détourner de vous raconter ce qui, j'en suis convaincue, vous attristera si vivement... » Ici mistress Fitzpatrick s'arrêta ; mais les instances réitérées de Sophie l'engagèrent à continuer.

« Quoique vous deviez avoir beaucoup entendu parler de mon mariage, poursuivit-elle, cependant comme il est probable que les faits vous auront été présentés sous un faux jour, je remonterai aux commencements de ma malheureuse connaissance avec mon mari, qui se

fit à Bath, aussitôt après que vous eûtes quitté ma tante et que vous fûtes retournée chez votre père.

« M. Fitzpatrick était un de ces jeunes gens sémillants, qui viennent peupler Bath dans cette saison ; il était beau, dégagé, extrêmement galant, et le premier de tous par son élégance. En un mot, ma chère, si vous aviez le malheur de le voir à présent, je ne pourrais vous le peindre mieux, qu'en vous disant qu'il est le contraire de ce qu'il était alors ; car il a pris depuis si long-temps un ton rustique et des manières campagnardes, qu'il est absolument devenu un sauvage irlandais. Mais, pour continuer mon histoire, les qualités qu'il possédait à Bath le recommandèrent si avantageusement, que, quoique les gens de condition fissent alors société à part, et eu éloignassent les personnes d'un rang inférieur, M. Fitzpatrick trouva les moyens de s'y faire admettre. Il n'était peut-être pas facile de l'éviter, car il n'exigeait pas beaucoup d'invitation, il savait même s'en passer dans le besoin ; comme il était beau et bien fait, il ne lui était pas très-difficile de se

mettre bien avec les femmes ; et comme il avait d'ailleurs fréquemment tiré l'épée, les hommes n'osaient pas l'insulter publiquement. Sans quelques motifs de cette nature, il est probable qu'il n'eût pas tardé à être chassé par son propre sexe ; car assurément il n'avait aucun titre pour être préféré aux gentilshommes d'Angleterre ; aussi paraissaient-ils peu disposés à lui accorder une faveur extraordinaire. Tous les hommes disaient du mal de lui quand il avait le dos tourné, ce qui procédait vraisemblablement d'un sentiment d'envie, car toutes les femmes l'accueillaient fort bien, et il en était particulièrement distingué.

« Quoique ma tante ne fût pas une personne de qualité, comme elle avait toujours vécu à la cour, elle était de la société du beau monde ; car, quelques moyens que l'on ait employés pour s'introduire dans les cercles du grand ton, quand on y est une fois parvenu, on a acquis un mérite suffisant, par cela seul que l'on y est. Toute jeune que vous étiez, vous ne pouviez vous empêcher de faire cette observation au sujet de ma tante, qui était libre ou réservée

avec tout le monde, suivant que l'on avait plus ou moins de cette sorte de mérite.

« Ce fut, je crois, ce mérite qui mit principalement M. Fitzpatrick dans ses bonnes grâces. Il parvint si adroitement à s'y insinuer, qu'il était toujours de ses parties les plus intimes. Il faut convenir qu'il savait se montrer reconnaissant d'une pareille distinction ; car il lui prodigua bientôt ses soins et ses attentions avec un zèle si marqué, que le club des médians commença à en parler, et que les personnes les moins malveillantes arrangeaient déjà un mariage entre eux. Quant à moi, je ne doutai pas, je l'avoue, que ses vues ne fussent tout-à-fait honorables, comme on dit communément, c'est-à-dire qu'il n'eût le projet de s'emparer de la fortune d'une femme par mariage ; ma tante, pensai-je en moi-même, n'est ni assez jeune ni assez belle pour inspirer une passion criminelle, mais elle possède en grande abondance des charmes matrimoniaux.

« Le respect extraordinaire qu'il ne cessait de me témoigner depuis le premier moment

de notre connaissance, me confirma encore dans mon opinion. Je crois que c'était un moyen qu'il employait pour tâcher de diminuer, s'il était possible, l'éloignement que mon intérêt personnel pouvait lui faire supposer que je devais avoir pour ce mariage, et je ne saurais dire jusqu'à quel point ce moyen lui réussit; car, satisfaite de la fortune dont je jouissais, et moins esclave que personne de l'ambition, je ne pouvais guère être l'ennemie d'un homme de la conduite duquel je n'avais personnellement qu'à me louer, d'autant plus qu'il me montrait un respect dont il se dispensait généralement pour le plus grand nombre des femmes de qualité.

« Quelque agréable que me fût cette conduite, il l'abandonna bientôt pour en tenir une autre qui me le fut peut-être davantage. Il affecta beaucoup de mélancolie et de tendresse, languit et soupira abondamment. De temps à autre cependant il se laissait aller à sa bonne humeur accoutumée: je ne saurais dire si c'était un jeu médité, ou s'il était entraîné par son

caractère naturel, mais il ne s'y livrait jamais que dans la société générale, et avec les autres femmes; car même dans une contredanse, quand il n'était pas mon partenaire, il prenait un air sérieux; et aussitôt qu'il se rapprochait de moi, son regard était le plus doux qu'on puisse imaginer. Enfin il avait partout des soins si marqués pour moi, qu'il aurait fallu que je fusse aveugle pour ne pas m'en apercevoir; et.. et.. et.. — Et vous en étiez encore plus charmée, ma chère Henriette, s'écria Sophie : il n'est pas nécessaire d'en rougir, ajouta-t-elle en soupirant, car il y a dans la tendresse des charmes irrésistibles; et nous serions trop heureuses, si les hommes étaient plus sincères. — Cela est trop vrai, répondit sa cousine; des hommes qui dans toute autre affaire n'ont pas le sens commun, sont de vrais Machiavels dans l'art d'aimer. Je voudrais bien ne pas en avoir un exemple à citer. La médisance commença à s'attacher à moi avec autant d'acharnement qu'elle avait poursuivi ma tante, et quelques femmes bienveillantes

ne se firent aucun scrupule d'affirmer que M. Fitzpatrick avait une intrigue avec nous deux à la fois.

« Mais ce qui peut paraître étonnant, c'est que ma tante ne vit pas et ne parut pas le moins du monde soupçonner ce qui, je pense, était assez visible dans notre conduite mutuelle. On croirait réellement que l'amour aveugle entièrement les vieilles femmes. Dans le fait, elles dévorent avec tant d'avidité les compliments qu'on leur fait, que, comme un gourmand affamé, elles ne se donnent pas le temps d'observer ce que les autres font à la même table. J'ai fait cette remarque dans beaucoup d'autres occasions encore, et ma tante l'a si exactement vérifiée, que, quoiqu'elle nous trouvât souvent ensemble à son retour des eaux, le moindre mot de Fitzpatrick, pourvu qu'il roulât sur l'impatience où il était de la revoir, dissipait entièrement, et au moment même, tous ses soupçons. Un des artifices qui lui réussaient admirablement près d'elle, était de me traiter comme une petite enfant, et de ne m'appeler jamais en sa présence par au-

cun autre nom que par celui de la jolie Miss. Je conviens que cela lui nuisit d'abord un peu auprès de votre humble servante; mais je pénétrai bientôt cet artifice, surtout lorsque je me fus aperçue qu'il se conduisait à mon égard en l'absence de ma tante d'une manière toute différente. Cependant, si je ne trouvais pas désobligeante pour moi une conduite dont j'avais découvert le but, j'en étais d'ailleurs cruellement la victime; car ma tante me prenait réellement pour ce que celui qu'elle croyait son amant affectait de me prendre lui-même, et me traitait si bien comme un enfant, que je m'étonne en vérité qu'elle n'ait pas pensé à me faire reprendre mes lisières.

« A la fin, mon amant, car il l'était, crut convenable de me révéler de la manière la plus solennelle un secret que je savais depuis long-temps; il me fit entendre qu'il ressentait pour moi tout l'amour qu'il avait affecté pour ma tante. Il gémissait en termes très-pathétiques de l'encouragement qu'elle lui avait donné, et se faisait un grand mérite auprès de moi des heures d'ennui qu'il avait passées à l'écouter.

Que vous dirai-je, ma chère Sophie !... je sens que je ne puis vous cacher la vérité. Il me plaisait ; j'étais charmée de ma conquête ; je jouissais d'être la rivale de ma tante, j'étais enchantée d'être la rivale de tant d'autres femmes. En un mot, je crains de ne pas m'être conduite comme je l'aurais dû dès le jour de ses premiers aveux. J'aurais bien voulu ne pas lui avoir donné des encouragements presque positifs avant notre séparation.

« Tout Bath parla alors hautement, et je pourrais presque dire tonna contre moi. Plusieurs jeunes femmes affectèrent de m'éviter et de ne plus me connaître, moins peut-être parce qu'elles croyaient aux propos dont j'étais l'objet, que par le désir de me bannir d'une société où j'accaparaïis trop exclusivement leur favori. Je ne peux m'empêcher ici d'exprimer la reconnaissance que je dois à la bonté particulière de M. Nash (1), qui me prit un jour

(1) Le Beau Nash, surnommé le roi de Bath, régulateur suprême de la mode, oracle des diverses réunions de Bath. Beau Nash, traité en souverain,

à part, et me donna un conseil que j'aurais été bien heureuse d'avoir suivi. Mon enfant, me dit-il, je vois avec peine la familiarité qui subsiste entre vous et un homme tout-à-fait indigne de vous, et qui, je le crains bien, causera votre perte. Quant à votre vieille et sott<sup>e</sup> tante, si cela ne devait pas vous faire tort, ainsi qu'à ma charmante Sophie Western (je répète, je vous assure, ses propres mots), je serais charmé de tout mon cœur qu'il se mît en possession de tout ce qui lui appartient. Je ne donne jamais de conseils aux vieilles femmes; car si elles ont dans la tête d'aller au diable, il n'est pas possible de les en empêcher, et elles n'en valent pas la peine. L'innocence, la jeunesse, la beauté, sont dignes d'un meilleur sort, et je voudrais les sauver de ses griffes. Permettez-moi de vous conseiller, ma chère enfant, de ne pas souffrir plus long-temps la familiarité de cet

avait sa cour, ses levers, ses flatteurs, ses bouffons, ses poètes à dédicace. La ville de Bath, reconnaissant qu'elle devait sa prospérité à son influence, encore plus qu'aux eaux thermales, lui érigea une statue entre celles de Pope et de Newton. (Éd.)

homme. Il me dit encore beaucoup d'autres choses que j'ai oubliées en ce moment, et auxquelles je confesse que je fis bien peu d'attention alors; car mon penchant contrariait tous ses discours. Je ne pouvais d'ailleurs me persuader que des femmes de qualité daignassent descendre jusqu'à se familiariser avec un homme tel que M. Nash me le dépeignait.

« Mais je crains bien, ma chère, de vous fatiguer par des détails si minutieux. Pour abréger, imaginez-moi mariée; imaginez-moi avec mon mari aux pieds de ma tante; imaginez celle-ci une femme plus folle que toutes celles de Bedlam, dans le plus violent accès de fureur, et votre esprit ne vous suggérera rien de plus que la vérité.

« Dès le lendemain ma tante quitta Bath, en partie pour éviter de voir M. Fitzpatrick ou moi, et non moins peut-être pour éviter de voir n'importe qui; car bien qu'on m'ait dit qu'elle avait formellement tout désavoué, je crois qu'elle fut alors un peu confuse d'avoir été ainsi déçue dans ses espérances. Depuis ce temps je lui ai écrit plusieurs lettres, mais je

n'ai jamais pu obtenir de réponse : ce qui, je dois l'avouer, est d'autant plus dur pour moi, qu'elle-même a été, quoique innocemment, la cause de tous mes malheurs. Car, sans le prétexte de lui faire sa cour, M. Fitzpatrick n'eût pas trouvé assez d'occasions pour parvenir à s'assurer de mon cœur, qui, dans toute autre circonstance, je m'en flatte encore, n'eût pas été une conquête facile pour un homme tel que lui. Je crois même que je n'aurais pas erré aussi grossièrement dans mon choix, si je m'en étais fiée à mon propre jugement. Mais je m'en rapportai entièrement à l'opinion des autres, et je crus, le plus sottement du monde, au mérite d'un homme que je voyais si bien reçu de toutes les femmes. Quelle est la raison, ma chère, pour laquelle, nous choisissons pour notre société les plus sots des hommes, nous qui avons autant de bon sens et d'intelligence que les plus sages de l'autre sexe ? Je ne ressens jamais une plus vive indignation que quand je réfléchis au nombre de femmes sensées qui ont été victimes des sots. » Ici elle fit une pause de quelques mo-

ments, mais Sophie ne répondant point, elle continua, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

---

## CHAPITRE IV.

Dans lequel l'histoire de mistress Fitzpatrick est continuée.

« Nous ne restâmes pas à Bath plus de quinze jours après notre mariage ; car il n'y avait aucun espoir de réconciliation avec ma tante ; et quant à ma fortune, je ne pus en toucher un farthing jusqu'à l'époque de ma majorité, pour laquelle il ne me manquait plus que deux ans : c'est pourquoi mon mari résolut de partir pour l'Irlande. Je fis les plus vives remontrances contre ce départ, et j'insistai sur une promesse qu'il m'avait faite avant notre mariage, que je ne ferais jamais ce voyage sans

mon consentement; or, s'il faut l'avouer, j'avais le projet de n'y jamais consentir : personne, je crois, ne blâmera ma résolution. Je n'en parlai pas cependant à mon mari, et me bornai à lui demander le délai d'un mois; mais il avait fixé le jour, et il tenait obstinément à ne pas le changer.

« Le soir qui précéda notre départ, comme nous disputions tous deux vivement sur ce sujet, il se leva précipitamment de sa chaise, et me quitta brusquement, en me disant qu'il allait aux salles de réunion. A peine était-il sorti, que je vis sur le parquet un papier qu'il avait, sans s'en apercevoir, laissé tomber en tirant son mouchoir de sa poche. Je ramassai ce papier : et voyant que c'était une lettre, je ne me fis aucun scrupule de l'ouvrir et de la lire. Je la lus en effet si souvent, que je peux vous la répéter presque mot pour mot. Voici donc cette lettre.

## A M. BRIAN FITZPATRICK.

MONSIEUR,

« La vôtre reçue, je suis surpris que vous me traitiez de cette manière, moi qui n'ai jamais vu la couleur de votre argent, excepté pour un habit de tiretaine, et votre mémoire monte à présent à plus de 150 liv. sterl. Considérez, monsieur, combien de fois vous vous êtes moqué de moi avec votre mariage toujours prochain avec cette dame-ci, avec cette dame-là ; mais je ne puis vivre de promesses ni d'espérances, et mon marchand de draps ne prendra pas de semblable monnaie en paiement. Vous me mandez que vous êtes sûr d'avoir ou la tante ou la nièce, et que vous auriez bien épousé préférablement la tante, dont le douaire est considérable, mais que vous préférez la nièce, à cause de son argent comptant. Je vous en prie, monsieur, prenez une fois l'avis d'un sot, et épousez la première que vous pourrez. Vous me pardonnerez de vous soumettre

mou avis, sachant que je désire sincèrement votre bonheur. Je tirerai sur vous par le prochain courrier une lettre de change à l'ordre de John Drugget et compagnie, à quatorze jours de date, et je ne doute pas que vous n'y fassiez honneur. Je suis,

Monsieur,

Votre humble serviteur, »

SAMUEL COSGRAVE.

« Voilà la lettre mot pour mot : vous devinez, ma chère amie, combien elle m'affecta. *Vous préférez la nièce à cause de son argent comptant!* Si chacun de ces mots eût été un poignard, je les aurais enfoncés dans son cœur avec plaisir. Mais je ne vous raconterai pas dans quels accès d'extravagance je tombai en cette occasion. La source de mes larmes était presque épuisée quand mou mari revint; mais mes yeux gonflés en offraient des traces remarquables. Il se jeta sur son fautenil avec beaucoup

d'humeur, et nous gardâmes long-temps le silence. A la fin il me dit d'un ton impérieux : J'espère, madame, que vos gens ont fait tous vos paquets, car la voiture sera prête à six heures du matin. Ma patience fut mise alors à bout par cette provocation, et je répondis : Non, monsieur, voici encore une lettre qui n'est pas empaquetée ; et la lui jetant sur la table, je me mis à l'accabler des reproches les plus amers.

« Je ne saurais dire s'il fut retenu par le sentiment de sa faute, par la honte ou par la prudence ; mais quoiqu'il soit le plus violent des hommes, il ne se mit pas en fureur en cette occasion ; il tâcha au contraire de m'apaiser par les moyens les plus doux ; il jura que la phrase de la lettre dont je me plaignais principalement, n'était pas de lui, et qu'il n'avait jamais rien écrit de semblable. Il avouait cependant qu'il avait fait mention de son mariage, et de la préférence qu'il m'avait donnée ; mais il nia avec une foule de serments, qu'il en eût jamais donné une raison pareille ; et il s'excusait d'en avoir même fait mention, sur

l'embarras où il se trouvait pour avoir de l'argent; embarras provenant, disait-il, de ce qu'il avait négligé trop long-temps les terres qu'il avait en Irlande : et ce motif, ajouta-t-il, qu'il n'avait pu prendre sur lui de me découvrir, était le seul qui l'avait fait insister si fortement sur notre voyage. Il employa alors les expressions les plus tendres, me fit les caresses les plus passionnées, et s'épuisa en protestations de l'amour le plus durable.

« Il y avait une circonstance qui, quoiqu'il ne la relevât pas, fut cependant d'un grand poids pour moi, et plaida en sa faveur : ce fut le mot *douaire* qui se trouvait dans la lettre du tailleur, d'autant plus que ma tante n'avait jamais été mariée; or, c'était ce que M. Fitzpatrick savait bien. M'imaginant donc que cet homme avait sans doute employé ce mot de lui-même, ou sur quelque ouï-dire, je me persuadai aisément qu'il s'était également permis l'odieuse phrase sans avoir une meilleure autorité. Quel pauvre raisonnement, ma chère! mais n'étais-je pas plutôt un avocat qu'un juge?... Pourquoi rappelé-je cette circonstan-

ce, ou pourquoi m'en prévaloir pour justifier mon pardon? Enfin, eût-il été vingt fois aussi coupable, la moitié de la tendresse qu'il me témoigna en ce moment aurait suffi pour que je lui pardonnasse. Je ne fis plus dès-lors aucune objection contre notre départ. Nous nous mîmes en route le lendemain matin, et huit à dix jours après nous arrivâmes au château de M. Fitzpatrick.

« Votre curiosité voudra bien me permettre de lui épargner les détails de notre voyage, car il me serait aussi désagréable de me les rappeler, qu'à vous de les entendre.

« Ce château donc est un ancien manoir seigneurial; et si j'étais dans un de ces moments de bonne humeur où vous m'avez vue si souvent, je pourrais vous en faire la description la plus grotesque. Il avait l'air d'avoir été jadis occupé par quelque gentilhomme campagnard; il était assez vaste, surtout en proportion des meubles, car il y en avait très-peu. Une vieille femme qui paraissait de l'âge du bâtiment, et qui ressemblait beaucoup à celle dont Chamont parle dans l'*Orpheline* d'Otway, nous

reçut à la porte. Avec un jargon qui ne ressemblait en rien à la voix humaine, et absolument inintelligible pour moi, elle complimenta son maître sur son heureuse arrivée. En un mot, toute cette scène fut si sombre et si mélancolique, que je me sentis accablée et prête à m'évanouir : mon mari s'en aperçut ; mais au lieu de me rassurer, il prit à tâche d'augmenter mes peines par deux ou trois observations malicieuses. Vous voyez, madame, me dit-il, qu'il y a de bonnes maisons ailleurs qu'en Angleterre ; mais vous préféreriez peut-être un sale appartement à Bath.

« Heureuse, ma chère, la femme qui, dans quelque état que ce soit, a un compagnon aimable et sensible pour la soutenir et la consoler ! mais il semble que je ne réfléchisse sur les situations heureuses de la vie que pour aggraver mon malheur. Mon mari, loin de s'occuper à égayer ma solitude, me convainquit trop tôt que j'étais condamnée à être malheureuse avec lui dans tous les temps et dans toutes les positions. En un mot, il était d'une arrogance insupportable, et d'un caractère tel que

vous n'en avez peut-être jamais rencontré dans le monde; car une femme ne peut en trouver d'exemple que dans un père, un frère ou un mari, et votre père n'est pas de ce caractère. Cet ennuyeux personnage m'avait naguère semblé l'opposé de tout cela. Bonté du ciel! comment est-il possible que les hommes puissent mentir ainsi constamment lorsqu'ils sont dans le monde, pour se faire un cruel plaisir de ne découvrir la triste vérité que dans leur intérieur! C'est là, ma chère, qu'ils se dédommagent de la contrainte pénible qu'ils s'imposent dans la société; car j'ai observé que plus mon mari avait été aimable et gai en compagnie, plus j'étais sûre de le voir triste et morose, lorsque nous nous retrouvions seuls. Comment pourrais-je vous dépeindre sa dureté? il ne répondait à mon amour que par la froideur et l'insensibilité; il n'écoutait qu'avec dédain mes petites plaisanteries, que ma Sophie et nos autres amies avaient la bonté de trouver si agréables. Dans les moments où j'étais le plus sérieuse, il chantait et sifflait; et toutes les fois que j'étais abattue et souffrante, il se mettait

en colère et me maltraitait : car quoiqu'il ne se plût jamais à me voir de la gaieté, et qu'il ne l'attribuât pas au bonheur qu'il me procurait, mon chagrin l'offensait toujours, et il ne manquait jamais de l'imputer à mon repentir d'avoir, disait-il, épousé un Irlandais.

« Vous concevez aisément, ma chère Graveairs ( mais pardon, si je m'oublie ainsi ), que quand une femme fait un mariage imprudent selon le monde, c'est-à-dire, quand elle n'est pas l'esclave stupide de l'intérêt, il faut nécessairement qu'elle ait quelque inclination pour son mari. Vous croirez facilement aussi que cette affection peut diminuer, et je peux vous assurer que le mépris finit par la détruire entièrement. Je commençai alors à sentir ce mépris pour M. Fitzpatrick, que je m'aperçus être, il faut que je tranche le mot, un sot, dans toute la force du terme. Vous vous étonnerez peut-être que je n'eusse pas fait cette découverte long-temps auparavant; mais je ne sais où les femmes vont chercher cette foule de raisonnements dont elles se servent pour excuser la sottise de ceux qu'elles aiment;

outré que l'œil le plus pénétrant suffit à peine pour discerner un sot, à travers son masque d'élégance et de bon ton.

« On croira aisément que quand une fois je méprisai mon mari, comme je vous avoue que cela arriva bientôt, je dus me déplaire dans sa compagnie. Je conviens que j'avais le bonheur d'en être très-peu importunée; car notre maison était alors élégamment meublée, notre cellier rempli de vins; nous avions une foule de chiens et de chevaux; et comme Monsieur aimait à remplir libéralement envers ses voisins les devoirs de l'hospitalité, ses voisins venaient chez lui avec beaucoup de plaisir; la chasse et la table consumaient une si grande partie de son temps, que je n'avais pour ma part qu'une petite partie de sa société, c'est-à-dire, de sa mauvaise humeur.

« Heureuse encore si j'avais pu aussi facilement me soustraire à toute autre compagnie désagréable. Mais hélas! dans ma solitude, je ne pouvais en écarter une qui me tourmentait constamment, d'autant plus que je n'entrevois aucun espoir d'en être à jamais délivrée.

Cette compagnie était mes propres pensées qui m'importunaient, me déchiraient et me poursuivaient, comme des fantômes, la nuit et le jour. Dans cette situation, il m'arriva un événement dont toute l'horreur ne peut ni se peindre ni s'imaginer. Pensez, ma chère, figurez-vous, si vous le pouvez, tout ce qu'il m'a fallu souffrir. Je devins mère, et je devais ce titre à l'homme que je méprisais, que je haïssais, que je détestais. Je passai par toutes les angoisses, par toutes les douleurs d'un accouchement ( dix fois plus pénible dans une circonstance semblable que tout ce que l'on peut souffrir pour un homme qu'on aime ); et cela dans un désert, au milieu d'une scène continuelle de débauches, sans une amie, sans une compagne, sans aucune de ces distractions qui soulagent souvent et font quelquefois peut-être plus que compenser les souffrances de notre sexe dans un pareil moment. »

---

## CHAPITRE V.

Dans lequel la méprise de l'hôte jette Sophie dans la plus affreuse consternation.

MISTRESS Fitzpatrick continuait son récit, lorsqu'elle fut interrompue par l'arrivée du dîner, au grand chagrin de Sophie ; car les infortunes de son amie avaient excité tout son intérêt, et ne lui laissaient plus d'autre besoin que celui que mistress Fitzpatrick allait satisfaire en achevant son histoire.

L'hôte se tenait auprès de la table, une assiette sous le bras, avec un maintien aussi respectueux que si ces dames fussent arrivées dans un carrosse à six chevaux.

La dame mariée paraissait moins affectée de ses propres malheurs que ne l'était sa cousine ; car la première mangea de fort bon appétit, tandis que l'autre pouvait à peine

avalé un morceau. Sophie paraissait aussi plus triste et plus accablée que mistress Fitzpatrick, qui, s'en étant aperçue, engagea son amie de prendre courage, en lui disant : « Tout cela finira peut-être mieux que ni vous ni moi ne nous y attendons. »

L'hôte crut alors avoir trouvé une occasion favorable pour ouvrir la bouche, et n'eut garde de la laisser échapper. « Je suis fâché, madame, dit-il, que madame ne puisse manger ; car, sûrement, vous devez en avoir besoin après un si long jeûne. J'espère que madame n'a aucune inquiétude ; car, comme dit madame qui est là, tout peut finir mieux qu'on ne s'y attend. Un gentilhomme qui était ici tout à l'heure a apporté d'excellentes nouvelles ; et peut-être certaines personnes, qui en ont laissé d'autres derrière, pourront gagner Londres avant qu'on ait pu les atteindre ; et dans ce cas, je ne fais aucun doute qu'elles n'y trouvent des gens très-bien disposés à les recevoir. »

Tous ceux qui ont des motifs de crainte convertissent en de nouvelles craintes tout

ce qu'ils voient et tout ce qu'ils entendent. Sophie conclut donc aussitôt du discours précédent, qu'elle était connue et poursuivie par son père : frappée de terreur, elle ne put pendant quelques minutes articuler un seul mot. Elle n'eut pas plus tôt recouvré la parole, qu'elle pria l'hôte de renvoyer les domestiques qui étaient là, et s'adressant à lui : « Je vois, monsieur, lui dit-elle, que vous savez qui nous sommes ; mais j'ose espérer..... oui, je suis même convaincue, que si la pitié ou la bonté ne sont pas étrangères à votre cœur, vous ne nous trahirez pas. »

« Moi ! trahir mylady ! dit l'hôte, non (et il fit plus d'un serment pour l'attester), non ; je me ferais plutôt couper en dix mille morceaux. Je hais toute espèce de trahison, moi : je n'ai jamais trahi personne de ma vie, et sûrement je ne commencerai point par une aussi bonne dame que vous. Tout le monde me blâmerait, puisqu'il sera sitôt au pouvoir de madame de me récompenser. Ma femme peut l'affirmer pour moi, j'ai reconnu mylady du moment où elle est entrée dans la

maison, j'ai dit qui vous étiez avant de vous avoir enlevée de votre cheval, et j'emporterai au tombeau les contusions que j'ai gagnées à votre service. Mais qu'importe, lorsque j'ai eu le bonheur de sauver mylady? Il est sûr que ce matin il était venu dans l'idée de quelques gens de gagner une récompense, mais jamais une telle pensée ne m'est venue dans la tête. Je mourrais plutôt de faim que d'accepter aucune récompense pour trahir mylady. »

« Je vous promets, monsieur, dit Sophie, que s'il est jamais en mon pouvoir de vous récompenser, vous n'aurez pas à vous repentir de votre générosité. »

« Eh ! jour de Dieu ! en votre pouvoir ! répondit l'hôte, et qui doute que ce ne soit en votre pouvoir ? Le ciel puisse-t-il vous en inspirer également la volonté ! Je crains seulement que mylady n'oublie un aussi pauvre homme qu'un aubergiste : mais si mylady ne l'oubliait pas, je la supplie de se souvenir quelle récompense j'ai refusée ; refusée, c'est-à-dire, que j'aurais refusée ; et sûrement on

peut bien appeler cela refusée, car j'aurais pu l'avoir certainement, et sans doute vous auriez pu aller, vous, dans certaines maisons.... mais quant à moi, je ne voudrais pas, je crois, pour tout l'or du monde, que mylady fût injuste envers moi, au point d'imaginer que j'aie jamais pensé à la trahir, même avant d'avoir appris les bonnes nouvelles. »

« Quelles nouvelles, je vous prie ? » dit Sophie un peu vivement.

« Madame ne les a-t-elle pas apprises ? répondit l'hôte. Eh mais ! cela peut être ; car il n'y a que quelques minutes que j'en suis instruit moi-même : et quand je n'en aurais rien su, je veux être emporté par le diable à l'heure même si j'aurais trahi Votre Honneur ; non, si je l'avais fait, puissé-je !... »

Il ajouta ici quelques imprécations que Sophie interrompit à la fin, en lui demandant ce qu'il voulait dire par ses nouvelles. Il allait répondre, quand mistress Honour se précipitant dans la chambre, pâle, et respirant à peine, s'écria : « Madame, nous sommes toutes perdues, notre ruine est assurée, ils sont arrivés, ils

sont arrivés. » Ces mots glacèrent presque tout le sang de Sophie : mais mistress Fitzpatrick demanda à Honour quels étaient ceux qui étaient arrivés. « Les Français, répondit-elle : plusieurs centaines de milliers d'hommes de cette nation sont débarqués, et nous allons toutes être massacrées et violées. »

Tel un malheureux qui ayant dans quelque grande ville une chétive maison de la valeur de vingt shillings, si le tocsin d'alarme lui apprend la nouvelle d'un incendie, devient pâle et tremblant en songeant à la perte qui le menace, mais qui, dès qu'il est instruit que le feu ne consume que les superbes palais et que sa pauvre petite maison est en sûreté, revient aussitôt à lui-même et sourit à son bonheur : ou, telle est une tendre mère (car quelque chose nous déplaît dans la première comparaison) qui épouvantée en apprenant que son cher enfant est noyé, tombe sans mouvement ; mais qui bientôt apprend que son fils est retiré de l'eau sain et sauf, et que douze cents braves seulement ont été

au fond de l'eau sur le vaisseau la Victoire; la vie et les sens lui reviennent, la tendresse maternelle jouit de cette consolation soudaine, et laisse dormir au fond du cœur le sentiment de bienveillance générale qui, dans une autre occasion, lui aurait fait donner des larmes à la terrible catastrophe.

Telle Sophie, dont le cœur tendre était plus fait qu'aucun autre pour sentir vivement les calamités de sa patrie, se trouva en un moment si heureuse d'être délivrée de la crainte que son père ne fût sur ses pas, que l'arrivée des Français ne fit presque aucune impression sur elle. Elle gronda bien doucement sa femme de chambre pour l'effroi qu'elle lui avait causé, et dit : qu'elle était charmée qu'il ne fût rien arrivé de pis, d'autant plus qu'elle avait craint l'arrivée de quelque autre personne.

« Oui, oui, dit l'hôte en souriant, madame sait mieux que nous ce qui en est; elle n'ignore pas que les Français sont nos meilleurs amis, et ne viennent ici que pour notre bien. Ce sont eux qui doivent faire refleurir la vieille

Angleterre. Son Honneur pensait, j'en suis sûr, que le duc était arrivé, et cela suffisait pour lui causer de l'effroi. J'allais dire les nouvelles à madame : Sa Majesté, que le ciel la protège, a pris l'avance sur le duc, et marche en ce moment aussi vite qu'elle peut vers Londres, et dix mille Français sont débarqués pour la joindre sur la route. »

Sophie ne fut pas très-satisfaite de ces nouvelles, ni de l'homme qui les lui racontait; mais comme elle croyait encore qu'il savait qui elle était, car elle ne pouvait avoir aucun soupçon de la vérité, elle n'osa lui témoigner aucun mécontentement. L'hôte ayant ôté la nappe, se retira alors, non sans avoir répété plus d'une fois en sortant, qu'il espérait bien n'être pas oublié par la suite.

Sophie n'était pas du tout tranquille, en se supposant connue dans cette maison; et elle s'appliquait encore beaucoup de choses que l'hôte avait adressées à Jenny Cameron: elle ordonna, en conséquence, à sa suivante de tâcher de savoir de lui par quels moyens il était parvenu à la connaître, et qui lui avait

offert une récompense pour la trahir; elle ordonna aussi que les chevaux fussent prêts à quatre heures du matin, heure à laquelle mistress Fitzpatrick promit de l'accompagner; et calmant du mieux qu'elle put son émotion, elle pria sa cousine de continuer son histoire.

---

## CHAPITRE VI.

Dans lequel mistress Fitzpatrick termine son histoire.

PENDANT que mistress Honour, fidèle aux ordres de sa maîtresse, était allée commander un bowl de punch, et inviter l'hôte et l'hôtesse à en prendre leur part avec elle, mistress Fitzpatrick continua son récit en ces termes :

« La plupart des officiers qui étaient en garnison dans une ville de notre voisinage, étaient

de la connaissance de mon mari. De ce nombre était un lieutenant assez joli homme, qui avait épousé une femme d'un caractère et d'une conversation si agréables, qu'à peine notre connaissance fut-elle faite, c'est-à-dire peu de temps après mes couches, nous devînmes compagnes presque inséparables ; car j'eus également le bonheur de lui plaire.

« Le lieutenant, qui n'était ni ivrogne, ni chasseur, était fréquemment de nos parties. Il faut convenir qu'il n'était que très-peu avec mon mari, et qu'il ne le voyait qu'autant que la politesse l'exigeait d'un homme qui passait presque toute sa vie dans notre maison. Mon mari témoignait souvent beaucoup d'humeur parce que le lieutenant préférait ma compagnie à la sienne ; il me reprochait avec dépit et en jurant de lui enlever sa société, disant que je devrais être damnée pour avoir gâté un des plus jolis garçons du monde, et en avoir fait une vraie soupe au lait.

« Vous vous tromperiez bien, ma chère Sophie, si vous imaginiez que le courroux de mon mari provint de ce que je lui enlevais la

compagnie du lieutenant, car ce n'était pas un homme dont la société pût plaire à un sot ; et, quand cela eût été possible, mon mari avait d'autant moins le droit de m'attribuer cette perte, que le plaisir de ma société était, je n'en doute point, le seul motif qui attirât le lieutenant dans notre maison. Non, mon enfant, c'était l'envie la pire et la plus implacable de toutes, l'envie que cause la supériorité d'esprit. Le misérable ne pouvait souffrir que ma conversation fût préférée à la sienne par un homme dont il ne pouvait, sous aucun rapport, concevoir la moindre jalousie. O ma chère Sophie ! vous êtes une personne pleine de sens et d'esprit ; si jamais vous épousez, comme cela est bien probable, un homme qui ait moins de mérite que vous, éprouvez son caractère avant le mariage, et voyez s'il peut prendre sur lui de se soumettre à tant de supériorité. Promettez-moi, Sophie, de suivre cet avis, vous en reconnaîtrez l'importance par la suite. — Il est très-probable que je ne me marierai pas, répondit Sophie ; j'espère au moins que je n'épouserai

jamais un homme qui me paraîtrait manquer de bon sens ; mais si cela m'arrivait , je vous promets que je renoncerais plutôt au mien , que de m'exposer à d'aussi fâcheux résultats. — Renoncer à votre propre bon sens ! répliqua mistress Fitzpatrick , fi donc , mon enfant ! je ne vous jugerai pas si défavorablement. On pourrait m'amener à faire l'abandon de tout autre avantage , mais jamais de celui-ci. La nature n'aurait jamais accordé à la femme cette supériorité qu'elle a en tant d'occasions , si elle avait voulu que nous en fissions l'abandon à nos maris ; les hommes de sens eux-mêmes n'attendent point cela de nous , et le lieutenant dont je viens de vous parler en est un exemple remarquable ; car , bien qu'il eût une raison parfaite , il avouait toujours ( ce qui était très-vrai ) que sa femme en avait encore davantage , et c'était peut-être un des motifs de la haine que mon tyran avait pour elle.

« Avant de me laisser ainsi gouverner par une femme , disait-il , et surtout par une si laide chienne ( car ce n'était pas en effet une beauté

régulière , quoiqu'elle fût très-agréable ), j'enverrais toutes les femmes au diable : expression qui lui était très-familière. Je m'étonne , ajoutait-il , que vous soyez si charmée de sa société. Depuis que cette femme est venue chez nous , vous avez laissé là votre chère lecture , que vous prétendiez aimer au point de ne pouvoir trouver le temps de rendre des visites aux dames de ce pays.

« Je dois avouer , en effet , que je me suis rendue coupable de quelque grossièreté à leur égard ; mais les dames de ce pays ne valent guère mieux que les campagnardes du nôtre , et je crois n'avoir pas besoin d'autre excuse pour m'être refusée à toute intimité avec elles.

« Cette liaison dura cependant une année entière , c'est-à-dire pendant tout le temps que le lieutenant fut obligé de demeurer à sa garnison. Il est vrai que pour pouvoir m'y livrer , je m'étais résignée à me laisser traiter par mon mari de la manière dont je vous ai déjà parlé : c'était de ma part une taxe bien désagréable , mais volontaire ; je veux dire quand il était à

la maison, car il s'absentait fréquemment un mois de suite pour aller à Dublin, et il fit une fois un voyage de deux mois à Londres. Je regardais comme un bonheur qu'il n'exigeât jamais que je l'accompagnasse dans aucun de ses voyages : et même par le ton dont il parlait des hommes qui ne pouvaient voyager sans avoir, pour me servir de ses propres expressions, une femme attachée à leurs troussees, il me faisait suffisamment entendre que quand j'aurais désiré de l'accompagner, je n'aurais formé que des souhaits inutiles ; mais le ciel m'est témoin que de pareils souhaits étaient bien loin de ma pensée.

« Enfin mon amie fut éloignée de moi, et je retombai dans ma solitude, abandonnée à la compagnie importune de mes propres réflexions. Les livres seuls me fournissaient quelques consolations ; je lisais presque tout le jour. Combien croyez-vous que j'aie lu de volumes dans l'espace de trois mois ? — En vérité, cousine, je ne peux pas le deviner, répondit Sophie..... Une dizaine ? — Dites près de cinq cents, mon enfant, répliqua mistress Fitzpa-

trick ; j'ai lu l'*Histoire de France* de Daniel, les *Vies* de Plutarque, l'*Atlantide*, l'*Homère* de Pope, tout le théâtre de Dryden, *Chillingworth*, *la comtesse d'Aulnoy*, et l'*Entendement humain* de Locke.

« Pendant cet intervalle, j'écrivis à ma tante trois lettres très-soumises, et, j'osais le penser, très-touchantes ; mais comme je ne reçus de réponse à aucune, mon orgueil blessé m'interdit de m'adresser dorénavant à elle. » Ici elle s'arrêta, et regardant fixement Sophie : « Il me semble, ma chère, lui dit-elle, que je lis dans vos yeux le reproche d'avoir négligé de m'adresser à une autre qui m'aurait accordé un plus tendre retour. — Ah ! ma chère Henriette, répondit Sophie, votre histoire sert d'excuse à toute espèce de négligence, et je sens que je me suis rendue coupable de la même faute envers vous, sans en avoir eu une aussi bonne raison ; mais continuez, je vous prie, car je brûle et je tremble de savoir la fin de votre histoire. »

Mistress Fitzpatrick poursuivit donc en ces termes : « Mon mari fit alors un second

voyage en Angleterre, où il demeura plus de trois mois. Durant la plus grande partie de ce temps, je menai une vie que rien ne pouvait me rendre tolérable, si ce n'est le souvenir d'en avoir mené une pire encore; car la solitude absolue ne peut jamais convenir à une femme sociable telle que je le suis naturellement, que quand elle la délivre de la compagnie de ceux qu'elle hait. Ce qui vint ajouter encore à mon malheur, fut la perte de mon enfant: non que je prétende avoir en pour lui cette tendresse folle dont je crois que j'aurais été capable dans d'autres circonstances, mais j'avais résolu de remplir dans toutes les occasions les devoirs de la plus tendre mère; et ce soin m'avait empêchée de sentir le poids de ce qu'il y a de plus pesant sur la terre, quand personne ne nous aide à le supporter.

« J'avais passé deux mois et demi presque entièrement seule, n'ayant vu pendant tout ce temps que mes domestiques, et n'ayant reçu qu'un petit nombre de visites, quand une jeune dame, parente de mon mari, vint du fond de l'Irlande pour me voir. Elle avait déjà passé

une fois huit jours chez moi, et je l'avais alors invitée d'une manière pressante à y revenir ; car c'était une femme d'un esprit agréable et naturel, encore augmenté par une éducation parfaite. Je la reçus donc avec le plus grand plaisir.

« Peu de jours après son arrivée, me voyant bien triste, cette jeune femme, sans m'en demander la cause qu'elle connaissait en effet parfaitement bien, se mit à déplorer ma situation, et me dit que, quoique la discrétion m'eût empêchée de me plaindre aux parents de mon mari de sa conduite envers moi, ils s'en étaient tous très-bien aperçus et en ressentaient le plus vif chagrin, mais que nul n'y était plus sensible qu'elle : après quelques propos plus vagues sur ce sujet, que je ne pus, je l'avoue, m'empêcher d'appuyer, après beaucoup de détours et de précautions préalables, elle me communiqua comme un profond secret, qu'elle m'enseignait de garder avec le plus grand soin... que mon mari entretenait une maîtresse.

« Vous imaginez sans doute que je reçus

cette nouvelle avec la plus profonde insensibilité. . . . S'il en est ainsi, je vous réponds que votre imagination vous abuse. Le mépris n'avait pas tellement éteint ma colère contre mon mari, que ma haine ne reprit le dessus en cette occasion. Quelle peut être la raison de ceci? Sommes-nous donc égoïstes d'une manière si abominable que nous puissions être affligées de voir d'autres personnes en possession de ce que nous méprisons? ou plutôt ne sommes-nous pas encore plus vaines, et n'est-ce pas là l'outrage le plus sensible que l'on puisse faire à notre vanité? Qu'en pensez-vous, Sophie? »

« Je ne sais, répondit Sophie : je ne me suis jamais occupée de ces profondes méditations, mais je crois que la dame fit très-mal de vous révéler un pareil secret. »

« Et cependant, ma chère, cette conduite est bien naturelle, reprit mistress Fitzpatrick; et quand vous en aurez vu et lu autant que moi, vous serez convaincue de cette vérité. »

« Je suis fâchée de vous entendre dire que cette conduite est naturelle, répliqua Sophie,

car je n'ai besoin ni de lecture, ni d'expérience, pour me convaincre qu'elle prouve un mauvais cœur. Je dis plus, il est aussi malhonnête de dire à un mari les fautes de sa femme, et respectivement à une femme les fautes de son mari, que d'accuser en face chacun d'eux de celles qu'ils pourraient avoir commises personnellement. »

« Enfin, continua mistress Fitzpatrick, mon mari revint; et, si je ne me fais pas illusion, je le haïssais alors plus que jamais, mais je le méprisais un peu moins; car certainement rien n'affaiblit plus le mépris qu'un outrage fait à l'orgueil ou à la vanité.

« Il tint dès ce moment avec moi une conduite si différente de celle qu'il avait eue depuis quelque temps, et si semblable à celle de la première semaine de notre mariage, que si j'avais conservé dans le cœur une seule étincelle d'amour pour lui, ma première passion aurait pu se rallumer; mais, quoique la haine puisse succéder au mépris et même l'emporter sur lui, je ne crois pas que cet effort soit possible à l'amour. La vérité est que

l'amour est une passion trop active pour subsister long-temps sans le retour qu'il a droit d'attendre ; mais on ne peut pas plus avoir un cœur sensible sans aimer, que des yeux sans voir. Quand donc un mari cesse d'être l'objet de cette passion, il est certainement probable que quelque autre homme.... je veux dire, ma chère, si votre mari devient indifférent pour vous... si vous en venez une fois à le mépriser.... je veux dire.... c'est-à-dire.... si vous avez dans le cœur la passion de l'amour.... Dieu! je me suis tellement troublée... mais il est si facile, en s'occupant de ces idées abstraites, de perdre l'enchaînement des idées, comme dit M. Locke... En un mot, la vérité est... en un mot, je sais à peine ce que je veux dire. Mais, comme je disais, mon mari revint, et sa conduite, dans les premiers moments de son retour, me surprit extrêmement; mais il m'en apprit bientôt le motif, et je sus le prix que je devais y mettre. En un mot, il avait dépensé et perdu tout ce que je lui avais apporté d'argent comptant; et, comme il ne pouvait engager son propre bien

plus qu'il ne l'était déjà, il désirait se procurer de l'argent pour de nouvelles extravagances, en vendant une petite terre à moi, ce qu'il ne pouvait faire sans mon adhésion. Le seul et unique but de la tendresse excessive qu'il me témoignait alors, était donc d'obtenir de moi cette faveur.

« Mon refus à cette proposition fut péremptoire. Je lui dis, et je lui dis avec vérité, que si dans les commencements de notre mariage j'avais possédé tous les trésors des Indes, il aurait pu en disposer; que ma maxime constante avait été qu'une femme devait déposer toute sa fortune entre les mains de l'homme en faveur duquel elle avait disposé de son cœur; mais que, comme il avait été assez bon depuis long-temps pour me rendre l'un, j'étais également résolue à conserver le peu qui me restait de l'autre.

« Je ne vous peindrai pas la fureur où le jetèrent ces paroles, et la fermeté avec laquelle je les prononçai; je ne vous importunerai pas non plus du détail de la scène qui s'ensuivit entre nous. Vous pouvez bien imaginer que

l'histoire de la maîtresse n'y fut pas passée sous silence ; elle y figura avec tous les embellissements que la colère et le dédain purent y ajouter.

« M. Fitzpatrick en parut un peu étonné et plus confus qu'il ne l'avait encore été, quoiqu'en général, Dieu le sait, ses idées soient toujours assez confuses. Il ne chercha cependant pas à se disculper, mais il employa une méthode qui me confondit presque autant ; ce n'était rien moins qu'une récrimination : il affecta d'être jaloux..... Il peut, quoique je l'ignore, avoir un penchant naturel à la jalousie, il faut même que cela soit ainsi, ou je ne sais quel démon la lui aura mise en tête, car je défie tout le monde de jeter le moindre blâme sur ma conduite : je dis plus, les langues les plus médisantes n'ont jamais osé déflorer ma réputation ; grace au ciel, elle a toujours été aussi pure que ma vie ; et que la calomnie elle-même m'accuse, si elle l'ose. Non, ma chère Graveairs, quoique provoquée, quoique maltraitée, quoique outragée dans mon amour, j'ai toujours été dans la ferme réso-

lution de ne pas donner le plus léger prétexte à la médisance. Et cependant, ma chère, il y a des gens si méchants, il y a des langues si envenimées, que l'innocence même ne peut leur échapper ; le mot le plus vague, le regard le plus indifférent, la moindre familiarité, la liberté la plus innocente, sont mal interprétés, aggravés, changés en je ne sais quoi par certaines personnes. Mais je méprise, ma chère Graveairs, je méprise toutes ces calomnies ; ce genre de méchanceté ne m'a jamais donné, je vous assure, un seul moment de trouble ni d'inquiétude. Non, non, je vous proteste que je suis au-dessus de tout cela.... Mais où en étais-je ? laissez-moi m'en souvenir. Je vous disais que mon mari était jaloux... et de qui, je vous prie ?... De quel autre que du lieutenant dont je vous parlais tout à l'heure ? Il fut obligé de se reporter à un an et par-delà pour trouver un prétexte à cette passion que rien ne pouvait justifier, si toutefois il la sentit réellement et ne fut pas un impudent hypocrite, pour s'arroger le droit de me maltraiter.

« Mais je vous ai déjà fatiguée de trop de

détails, je vais maintenant me hâter de terminer mon histoire. En un mot, après beaucoup de scènes qui ne valent assurément pas la peine d'être répétées, et dans lesquelles ma cousine prit mon parti avec tant de courage, que M. Fitzpatrick finit par lui faire fermer sa porte, quand il vit que ni par prières ni par menaces il ne pouvait m'amener à ses fins, il prit avec moi les mesures les plus violentes. Vous en concluez peut-être qu'il me battit : mais quoiqu'il en ait été très-près, il ne se le permit pas. Il me renferma dans ma chambre, sans me permettre d'avoir plume, encre, papier ou livre. Une servante seulement venait tous les jours faire mon lit, et m'apportait à manger.

« Après une semaine de prison, il me fit une visite ; et prenant le ton d'un maître d'école, d'un tyran, il me demanda si je voulais céder. Je répondis très-courageusement que je mourrais plutôt. « Eh bien donc, vous mourez, et que le diable vous emporte, s'écria-t-il, car vous ne sortirez jamais vivante de cette chambre.

« J'y demeurai encore quinze jours , et, s'il faut dire la vérité, ma constance était presque à bout ; je commençais à penser à la soumission, quand un jour, en l'absence de mon mari qui n'était sorti que pour un moment, par le plus grand bonheur du monde, un accident arriva. Je... au moment où je commençais à m'abandonner au plus violent désespoir... tout devient excusable dans une circonstance pareille... en ce même moment je reçus... mais il faudrait une heure entière pour vous conter cela en détail... En un mot donc ( car je ne veux point vous fatiguer de détails ), l'or, le passe-partout de toutes les serrures, ouvrit ma porte et me rendit la liberté.

« Je me rendis en toute hâte à Dublin, où je m'embarquai pour l'Angleterre. J'allais sans m'arrêter, à Bath, pour me mettre sous la protection de ma tante, ou de votre père, ou de quelque autre de mes parents, qui voudrait bien me l'assurer. Mon mari m'a rejoint la nuit dernière à l'auberge où je couchais, et que vous avez quittée quelques minutes avant moi ; mais

j'ai eu le bonheur de lui échapper et de vous suivre.

« C'est ainsi, ma chère, que finit mon histoire ; elle est assurément fort tragique pour moi, mais peut-être devrais-je vous demander pardon de l'ennui qu'elle vous a causé. »

Sophie poussa un profond soupir, et répondit : « Henriette, en vérité, je vous plains de toute mon ame ; mais que pouviez-vous espérer ? Pourquoi, pourquoi épousiez-vous un Irlandais ? »

« Je vous proteste, répliqua sa cousine, que votre critique est injuste : il y a parmi les Irlandais des hommes qui ont autant de mérite et d'honneur que les Anglais ; et même, s'il faut dire la vérité, la grandeur d'ame est peut-être plus commune chez eux. J'ai eu aussi plusieurs preuves qu'il y a de bons maris ; et, si je ne me trompe, il n'y en a guère en Angleterre. Demandez-moi plutôt ce que je pouvais espérer en épousant un sot, et je vous répondrai une grande vérité, c'est que je ne savais pas qu'il en fût un. — Croyez-vous, dit So-

phie d'une voix faible et altérée, qu'un homme qui n'est pas un sot ne puisse faire en aucun cas un mauvais mari? — En aucun cas, répondit mistress Fitzpatrick, ce serait peut-être trop affirmer, mais je pense qu'aucun ne doit l'être plus probablement qu'un sot. Parmi tous ceux que je connais, les plus sots sont aussi les plus mauvais maris, et j'oserai mettre en fait qu'un homme d'esprit se conduit rarement très-mal envers une femme qui se conduit très-bien avec lui.»

---

## CHAPITRE VII.

Alarme effrayante dans l'auberge, et arrivée inattendue d'un ami de mistress Fitzpatrick.

ALORS Sophie, à la prière de sa cousine, raconta....., non ce qui suit, mais ce qui a précédé dans cette histoire. Le lecteur voudra

bien m'excuser, je suppose, de ne pas le lui répéter.

Je ne peux m'empêcher, cependant, de faire une remarque sur son récit; c'est que depuis le commencement jusqu'à la fin, elle ne fit pas plus mention de Jones que s'il n'y avait jamais eu de Jones au monde. C'est ce que je n'essaierai ni d'expliquer ni d'excuser; il faut convenir que si c'était là une sorte de mauvaise foi, elle paraît d'autant plus inexcusable, que sa cousine semblait s'être confiée à elle sans réserve et avec sincérité: mais enfin cela fut ainsi.

Au moment même où Sophie était à la fin de son histoire, on entendit dans la chambre un bruit assez semblable à celui d'une meute de chiens qu'on vient de lâcher de leur chenil, ou à celui des chats quand ils font leur sabbat, ou aux cris perçants des chouettes, ou plus semblable encore (car quelle voix d'animal peut ressembler à la voix humaine?) à ces sons qui sortent de la bouche, et souvent du nez de ces belles nymphes de rivière, autrefois appelées naïades, et vulgairement nommées poissardes; en effet lorsque, au lieu

des anciennes libations de lait, de miel et d'huile, la nourrissante distillation du genièvre, ou peut-être de la drèche, a coulé en grande abondance pour satisfaire la dévotion matinale de leurs ferventes adoratrices, si quelque langue audacieuse prenait la licence sacrilège de profaner, c'est-à-dire de déprécier l'huître grasse et délicate de Milton, la plie ferme et fraîche, le carrelet aussi vivant que s'il était encore dans l'eau, la crevette aussi grosse qu'une salicoque, la belle morue qui vivait encore quelques heures auparavant, ou tout autre de ces trésors divins que ces divinités des eaux, qui pêchent dans la mer et dans les rivières, ont confiés aux soins des nymphes....., les naïades courroucées élèvent leurs voix immortelles, et le malheureux profane est frappé de surdité pour prix de ses blasphèmes.

Tel fut le bruit qui sortit avec éclat d'une des salles d'en-bas; et bientôt ce tonnerre, qui depuis long-temps grondait dans le lointain, s'approcha progressivement, jusqu'à ce qu'ayant monté l'escalier, il entra enfin dans l'appartement où étaient les deux dames. En un mot,

pour laisser là toute métaphore et toute figure, mistress Honour, après avoir criailé au bas de l'escalier, arriva tout en fureur dans la chambre de sa maîtresse, en s'écriant : « Madame l'aurait-elle pensé? Auriez-vous imaginé que cet impudent, le maître de cette auberge, a eu l'impudence de me dire, et même de me soutenir en face, que madame était cette iufame... (qu'on appelle, je crois, Jenny Cameron), qui court le pays avec le Prétendant. Le menteur, l'effronté, n'a-t-il pas eu même l'audace de me dire que madame elle-même le lui avait avoué? Mais j'ai frotté le scélérat d'importance, et lui ai laissé les marques de mes ongles sur son impudente face. Ma maîtresse, lui ai-je dit, drôle que vous êtes, ma maîtresse n'est point un plat de prétendant; c'est une jeune dame aussi distinguée, d'aussi bonne famille et d'aussi grande fortune qu'il y en ait dans le Somersetshire. N'avez-vous jamais entendu parler du riche Squire Western? Misérable! elle est la fille unique, la seule héritière de tous ses grands biens. Ma maîtresse appelée une vilaine Écossaise par un tel misérable!..... Ah! sans doute,

j'aurais voulu lui avoir fait sauter la cervelle avec le bowl à punch. »

La plus grande inquiétude de Sophie en cette occasion fut causée par mistress Honour elle-même, qui avait, dans sa rage, découvert qui elle était. Cependant, comme la méprise de l'hôte expliquait suffisamment quelques passages de son discours que Sophie avait d'abord mal interprétés, elle devint un peu plus tranquille sous ce rapport, et ne put même s'empêcher de sourire. Honour entra de nouveau en fureur, et s'écria : « Certes, madame, je ne pensais pas que madame eût pu trouver là de quoi rire. Être ainsi appelée par un vil coquin de cette espèce ! Madame est sans doute fâchée contre moi de ce que j'ai pris son parti ; je n'en vois pas d'autre raison, sinon qu'un service pèse, dit-on, à la reconnaissance. Mais, j'en conviens, je n'ai jamais pu souffrir qu'on appelât ainsi devant moi ma maîtresse, et je ne le souffrirai jamais. Je suis sûre que madame est aussi vertueuse qu'aucune autre dame d'Angleterre, et j'arracherai les yeux du premier vilain, quel qu'il soit, qui aura l'au-

dace de prétendre le contraire. Personne n'a jamais pu dire le moindre mal de la conduite d'aucune des dames que j'ai servies. »

*Hinc illæ lacrimæ.* Dans le fait, Honour avait autant d'attachement pour sa maîtresse... que la plupart des domestiques en ont généralement. Mais, d'ailleurs, son orgueil l'obligeait à soutenir l'honneur de la dame qu'elle servait, car elle pensait que le sien y était entièrement associé. Elle s'imaginait que son importance augmentait en proportion de celle de sa maîtresse, et que l'une ne pouvait être diminuée sans que l'autre en souffrit également.

A ce sujet, lecteur, il faut que je m'arrête un moment pour te conter une histoire. La fameuse Nell Gwynn (1) sortant un jour d'une maison où elle venait de faire une courte visite, vit une grande foule assemblée, et son laquais tout couvert de sang et de boue. Sa maîtresse lui ayant demandé la raison pour laquelle il était en cet état, il lui répondit :

(1) Eléonore Gwynn, maîtresse de Charles II.

(Éd.)

« C'est que je me suis battu, madame, avec un impudent coquin qui appelait madame une catin.— Sot que vous êtes, répliqua mistress Gwynn, en ce cas vous vous battrez tous les jours de votre vie; car, imbécile, tout le monde le sait.— Tout le monde le sait-il? s'écria le laquais en murmurant, et après avoir fermé la portière de la voiture; eh bien! quoi qu'il en soit, on ne m'appellera pas un laquais de catin. »

La colère de mistress Honour peut donc paraître assez naturelle, même quand elle n'aurait pas eu d'autre motif. Mais, dans le fait, il en existait un autre, pour lequel nous prions le lecteur de se rappeler une circonstance dont nous avons fait mention dans la précédente comparaison. Certaines liqueurs jetées sur nos passions ou sur le feu, produisent des effets précisément contraires à ceux de l'eau, puisqu'elles servent à enflammer plutôt qu'à éteindre. Dans ce nombre, on peut compter la liqueur forte que l'on appelle punch. Ce n'était donc pas sans raison que le savant docteur Cheyne avait coutume de dire que boire du

punch était verser du feu liquide dans son gosier.

Or, mistress Honour avait malheureusement versé tant de ce feu liquide dans son gosier, que la fumée commença à en monter à son péri-crâne, et obscurcit les yeux de la raison, qu'on suppose faire là sa résidence, tandis que le feu, en passant de l'estomac au cœur, y enflamma la noble passion de l'orgueil; en sorte que nous cesserons de nous étonner de l'extrême fureur de la femme de chambre, quoique nous soyons obligés de confesser qu'à la première vue, la cause semble moindre que l'effet.

Sophie et sa cousine firent tout leur possible pour éteindre ces flammes qui avaient menacé d'incendier toute la maison; elles y parvinrent enfin, ou, pour continuer la métaphore précédente, le feu, après avoir consumé toutes les matières combustibles que la langue peut fournir, c'est-à-dire tous les termes les plus injurieux, s'éteignit de lui-même.

Mais quoique la tranquillité fût rétablie au premier, il n'en était pas ainsi au rez-de-

chaussée, où l'hôtesse ressentant vivement le tort fait à la beauté de son mari par les ongles de mistress Honour, appelait à grands cris la vengeance et la justice. Quant au pauvre homme, qui avait le plus souffert dans le combat, il était parfaitement tranquille. Peut-être le sang qu'il avait perdu avait-il calmé sa colère, car son ennemie ne lui avait pas seulement appliqué les ongles sur les joues, mais lui avait encoré donné un coup de poing sur le nez, qui en faisait couler des larmes de sang en grande abondance. Nous pourrions ajouter à cela les réflexions qu'il faisait sur sa méprise. Dans le fait, rien n'imposait si absolument silence à son ressentiment, que la manière dont il découvrit alors son erreur; car la conduite de mistress Honour n'avait fait que le confirmer davantage dans son opinion; mais une personne de grande apparence, qui avait une suite nombreuse, venait de l'assurer que l'une des dames était une femme de qualité et son amie intime.

L'hôte, obéissant aux ordres de cette per

sonne, monta aussitôt, et instruisit nos belles voyageuses qu'un grand seigneur qui était en bas désirait leur faire l'honneur de les visiter. Sophie devint pâle et tremblante à ce message, quoique le lecteur, malgré la bévue de l'hôte, puisse penser qu'il était trop civil pour être de son père; mais la crainte commet tous les jours la même faute que nos juges de paix, et a du penchant à juger avec trop de précipitation sur les plus légères circonstances, sans entendre les témoins des deux parties.

Pour répondre donc à la curiosité du lecteur plutôt qu'à ses craintes, nous ne perdrons pas un moment pour l'instruire qu'un pair d'Irlande était arrivé la veille très-tard à l'auberge pour se rendre à Londres. Ce noble seigneur s'étant levé de table en sursaut au bruit dont nous venons de parler, avait vu la femme de chambre de mistress Fitzpatrick, et avait bientôt appris d'elle que sa maîtresse, avec qui il était lié très-particulièrement, était dans la maison. Il n'en fut pas plus tôt instruit, qu'il s'adressa lui-même à l'hôte, l'apaisa, et

l'envoya à la chambre de ces dames, avec des compliments beaucoup plus civils que ceux qui leur furent rendus.

On pourra s'étonner peut-être que la femme de chambre de mistress Fitzpatrick n'eût pas été la messagère employée en cette occasion ; mais, nous sommes fâché de le dire, elle n'était pas pour le moment en état de rendre ce service, ni aucun autre. Le rum, car c'est ainsi que l'hôte aimait mieux appeler sa distillation de malt, avait lâchement profité de l'avantage que lui donnait la fatigue du voyage sur cette pauvre fille, et avait donné le plus terrible assaut à ses nobles facultés, dans un moment où elles étaient tout-à-fait hors d'état de résister.

Nous ne peindrons pas en détail cette scène tragique, mais nous nous sommes cru obligé, par cette intégrité historique que nous professons, de rapporter, le plus brièvement possible, un fait que nous nous serions autrement fait un plaisir de taire ; car une foule d'écrivains, faute de cette intégrité ou de cette exactitude, pour ne rien dire de pis, laissant au

lecteur la peine de démêler ces petites circonstances dans le sein des ténèbres, le jettent ainsi dans la plus grande perplexité.

Sophie fut bientôt guérie de son effroi par l'entrée du noble pair, qui n'était pas seulement une connaissance intime de mistress Fitzpatrick, mais encore un ami très-particulier de cette dame : s'il faut dire la vérité, c'était à son secours qu'elle devait les moyens d'avoir échappé à son mari; car ce seigneur avait toute la galanterie de ces illustres paladius, dont l'histoire héroïque fait mention, et qui ont délivré de prison plus d'une beauté célèbre; il était aussi acharné contre l'autorité tyrannique trop souvent exercée par les maris et les pères sur de jeunes et charmantes personnes de l'autre sexe, que jamais chevalier errant le fut contre le pouvoir barbare des enchanteurs. Pour moi, j'ai souvent soupçonné que ces mêmes enchanteurs dont fourmillent tous les romans, n'étaient réellement autres que les maris d'alors, et que le mariage lui-même était peut-être le château enchanté dans lequel on disait que ces beautés étaient renfermées.

Ce seigneur avait une terre dans le voisinage de Fitzpatrick, et s'était lié depuis quelque temps avec la dame. Il n'eut donc pas plus tôt été instruit de son emprisonnement, qu'il s'occupa vivement de lui procurer la liberté; projet qu'il exécuta, non en donnant l'assaut au château, suivant l'exemple des héros anciens, mais en corrompant le gouverneur, conformément à la nouvelle tactique, où la ruse est réputée préférable à la valeur, et l'or considéré comme plus irrésistible que le plomb ou l'acier.

La dame n'ayant pas jugé cette circonstance assez importante pour en faire part à son amie, nous avons préféré la taire nous-même, pour ne pas interrompre son récit par un fait peu essentiel, et laissant le lecteur supposer un moment qu'elle avait trouvé, ou fabriqué, ou s'était procuré par quelques moyens extraordinaires ou même surnaturels, l'argent dont elle s'était servie pour corrompre son geôlier.

Le pair, après une courte conversation, ne put s'empêcher de témoigner quelque surprise de rencontrer la dame en cet endroit, et ne

put lui taire qu'il avait tout lieu de la croire actuellement à Bath. Mistress Fitzpatrick lui répondit avec beaucoup de franchise, que l'exécution de son projet avait été arrêtée par l'arrivée d'une personne qu'il n'était pas nécessaire de nommer. « En un mot, ajouta-t-elle, j'ai été atteinte dans la route par mon mari; car, pourquoi affecterai-je de cacher ce que le monde sait trop à présent? j'ai eu le bonheur de lui échapper de la manière la plus surprenante, et je vais maintenant à Londres avec cette jeune dame, qui est une de mes proches parentes, et qui vient d'échapper à un tyran aussi cruel que le mien. »

Concluant de ces derniers mots que ce tyran était encore un mari, sa seigneurie prononça un discours rempli de compliments pour les deux dames, et d'invectives contre son propre sexe. Il se permit aussi, il faut le dire, quelques allusions détournées contre l'institution du mariage elle-même, et l'injuste pouvoir qu'elle donne à l'homme sur la portion la plus sensible et la plus parfaite de l'espèce humaine. Il termina son discours par l'offre de sa pro-

tection et de son carrosse à six chevaux, qui fut aussitôt accepté par mistress Fitzpatrick, et enfin, à sa vive sollicitation, par Sophie.

Tout étant ainsi convenu, le lord se retira, les dames se mirent au lit, et là mistress Fitzpatrick n'entretint sa cousine que des brillants éloges que méritait le caractère du noble pair. Elle s'étendit surtout plus particulièrement sur le grand amour qu'il avait pour sa femme, disant entre autres choses, qu'elle le croyait peut-être le seul mari de son rang qui fût réellement fidèle. « Je vous assure, ma chère Sophie, ajouta-t-elle, que c'est une vertu très-rare parmi les gens de qualité. Ne vous y attendez pas quand vous vous marierez, car, croyez-moi, si vous y comptez, vous serez certainement trompée. »

A ces mots, Sophie poussa un léger soupir qui contribua peut-être à lui procurer un songe peu agréable ; mais comme elle n'a jamais révélé ce songe à personne, le lecteur ne peut pas s'attendre à le trouver ici.

---

## CHAPITRE VIII.

Le matin introduit en style choisi. Voiture publique. Politesse des femmes de chambre. Caractère héroïque de Sophie. Sa générosité. La reconnaissance qui en est la suite. Départ de la compagnie, et son arrivée à Londres. Quelques remarques à l'usage des voyageurs.

Ceux des membres de la société qui sont nés pour procurer aux autres les jouissances de la vie, commencent à allumer leurs chandelles, afin de reprendre leurs travaux journaliers; le vigoureux valet de charrue assiste en ce moment au lever de son camarade de labour, le bœuf; l'artisan industriel, l'ouvrier diligent quittent leur dur matelas, et l'accorte chambrière commence à remettre en ordre les meubles de la salle à manger que les bruyants convives de la veille avaient renversés, tandis que

les auteurs de ce désordre se retournent et s'agitent dans leurs lits, ne goûtant qu'un léger sommeil sans cesse interrompu, comme si le duvet même était trop dur pour qu'ils pussent jouir du repos.

Pour me servir d'une phrase plus simple, l'horloge n'eut pas plus tôt frappé sept heures, que les dames furent prêtes à se mettre en route; suivant leur désir, le lord irlandais les attendait avec son équipage.

Il s'éleva alors une petite difficulté; c'était de savoir comment le lord lui-même ferait la route. Quoique dans les voitures publiques où les voyageurs sont tout simplement considérés comme autant de paquets, l'ingénieur cocher ait le talent d'en faire tenir une demi-douzaine parfaitement à l'aise, bien qu'il n'y ait réellement place que pour quatre; quoiqu'il ait calculé que la grasse aubergiste ou l'alderman bien nourri ne doivent pas tenir plus de place que la mince miss ou le frêle petit garçon, cependant, dans ces sortes de voitures, que par distinction on appelle carrosses de maîtres, cette méthode d'empaqueter les gens

n'est jamais mise en usage, quoiqu'elles soient souvent beaucoup plus larges que les autres.

Mylord espéra terminer sur-le-champ cette difficulté, en faisant la proposition extrêmement galante de monter à cheval; mais mistress Fitzpatrick n'y voulut pas absolument consentir. Il fut donc arrêté que les deux Abigail se relaièrent chacune à leur tour sur l'un des chevaux de mylord, qui fut en conséquence équipé avec une selle de femme.

Tout étant réglé à l'auberge, les dames renvoyèrent leurs premiers guides, et Sophie fit un présent à l'hôte, pour le dédommager de la contusion qu'il avait reçue dans la chute qu'elle lui avait fait faire en descendant de cheval, et de ce qu'il avait souffert de la fureur et des ongles de sa femme de chambre. Ce fut dans ce moment que Sophie s'aperçut pour la première fois d'une perte qui lui causa quelque chagrin; c'était celle d'un billet de banque de cent livres sterling, que son père lui avait donné à leur dernière entrevue, et qui, sauf une somme bien légère, était le seul trésor qu'elle possédât pour le moment.

Elle chercha partout, remua et secoua tous les meubles, mais inutilement, le billet ne put se retrouver; elle se persuada enfin qu'il était tombé de sa poche, dans la chute qu'elle avait eu le malheur de faire en passant par le sentier obscur dont nous avons parlé. Ce fait paraissait d'autant plus probable, qu'elle se souvint alors du dérangement qu'elle avait aperçu dans ses poches, et de l'extrême difficulté avec laquelle elle en avait tiré son mouchoir pour rendre service à mistress Fitzpatrick, au moment même qui avait précédé sa chute.

Des infortunes de ce genre, quelques inconveniens qui en puissent résulter, ne peuvent abattre un esprit qui est doué de quelque force, si l'avarice ne s'en mêle. Sophie, quoique cet accident ne pût venir plus mal à propos, surmonta sur-le-champ son chagrin, et avec sa sérénité, et même son enjouement accoutumé, rejoignit la compagnie. Mylord conduisit les dames à sa voiture, ainsi que mistress Honour, qui, après bien des façons, et un plus grand nombre encore de *chère madame*, céda enfin aux civiles importunités de sa ca-

marade Abigail, et voulut bien accepter l'honneur de faire le premier relai dans la voiture, où, à dire vrai, elle aurait consenti par la suite à demeurer pendant tout le voyage, si sa maîtresse, après plusieurs avis infructueux, ne l'eût enfin obligée de monter à cheval à son tour.

La voiture se trouvant alors remplie, partit accompagnée par un grand nombre de domestiques, et par deux capitaines de retour de leur garnison, qui avaient accompagné jusquelà mylord dans sa voiture, et qui l'auraient quittée pour un motif beaucoup moins important que celui d'être utile à deux dames. En ceci ils se conduisirent uniquement comme des hommes bien nés; mais dans toutes les occasions ils étaient prêts à remplir les fonctions de laquais, ou même de plus viles fonctions encore, pour avoir l'honneur de la compagnie de mylord, et la jouissance de sa table.

L'hôte était si charmé du présent qu'il avait reçu de Sophie, qu'il se réjouissait plutôt qu'il ne se plaignait de sa contusion et de ses égratignures. Le lecteur sera peut-être curieux de savoir la quotité de ce présent, mais nous

ne pouvons satisfaire sa curiosité. Quel qu'il fût, il suffit à l'hôte pour l'indemniser complètement : mais il était au désespoir de n'avoir pas su plus tôt le peu de cas que Sophie faisait de son argent ; car certes, disait-il, on aurait pu doubler chaque article de dépense, et elle n'aurait pas chicané sur le mémoire.

Sa femme était loin de tirer les mêmes conclusions, et d'être aussi satisfaite. Peut-être ressentait-elle l'injure faite à son mari, plus vivement que lui-même. « En vérité, mon cher, lui dit-elle, cette dame sait mieux que vous ne l'imaginez le parti qu'on peut tirer de son argent ; elle a fort bien pu penser que nous n'aurions pas laissé là cette affaire sans quelque satisfaction, et un bon procès lui aurait coûté plus cher que cette misérable bagatelle qu'elle vous a donnée, et que je m'étonne que vous ayez pu accepter. — Vous êtes cruellement habile, répliqua son mari : il lui en aurait coûté davantage, j'en conviens, croyez-vous que je ne le sais pas aussi bien que vous ? mais combien en serait-il entré dans notre poche ? pas la moitié de ce que j'ai reçu peut-être. Cer-

tainement si mon fils Tom l'avocat vivait encore , je me serais fait un plaisir de mettre une jolie affaire de cette nature entre ses mains ; il en aurait tiré un bon parti : mais je n'ai plus d'avocat dans la famille, et pourquoi plaiderions-nous ? Pour faire du bien à des gens qui nous sont étrangers ? — Non, sans doute, reprit-elle, vous devez en savoir plus que moi. — Je le crois, dit l'hôte; j'imagine que je flaire aussi bien qu'un autre les occasions où il y a de l'argent à gagner. Tout le monde, permettez-moi de vous le dire, n'aurait pas eu l'éloquence nécessaire pour se faire donner cette somme. Notez cela, je vous prie; tout le monde ne serait pas parvenu comme moi à tirer de la dame autant d'argent, notez cela. » La femme applaudit alors à la sagacité de son mari, de concert avec lui; et ainsi finit le court dialogue qu'ils eurent ensemble à ce sujet.

Nous allons donc prendre congé de ces bonnes gens, et suivre mylord ainsi que ses belles compagnes; ils furent si bien servis sur la route, qu'ils firent quatre-vingt-dix milles en deux jours, et parvinrent le lende-

main au soir à Londres, sans aucun événement digne de l'importance de notre histoire. Notre plume courra donc sur le papier aussi vite que nos voyageurs sur la route, et nous arriverons à Londres aussitôt qu'eux. Un sage écrivain doit imiter en cela le voyageur, qui voulant véritablement s'instruire, proportionne son séjour aux beautés, aux agréments et aux curiosités de chaque lieu. A Eshur, à Stowe, à Wilton, à Eastbury et au parc de Prior, l'imagination ravie ne trouve pas les jours assez longs pour contempler la nature embellie par l'art. Dans quelques-uns de ces lieux, c'est l'art qui excite notre admiration; dans d'autres, la nature le dispute à l'art: mais dans le dernier, c'est la nature qui triomphe; elle s'y montre dans sa plus riche parure, tandis que l'art n'est que son serviteur humble et modeste. Ainsi, tantôt la nature matérielle étale les trésors les plus précieux dont elle orne ce monde, tantôt la nature humaine vous offre un objet qui ne peut être égalé que dans l'autre.

Le même goût, la même imagination qui se

complaisent à la contemplation de ces beaux lieux, peuvent encore être amusés par des paysages d'un mérite inférieur. Les bois, les rivières, les prairies de Devon et de Dorset attirent les regards et ralentissent la marche de l'ingénieux voyageur; mais bientôt il regagne le temps perdu, en traversant au galop les tristes bruyères de Bagsbot, et cette agréable plaine qui s'étend à l'ouest de Stockbridge, où à peine si un seul arbre se présente à la vue, dans l'espace de seize milles, à moins que, par pitié pour notre ennui, le ciel ne daigne permettre aux nuages de se dessiner en formes variées.

Ce n'est point ainsi que voyagent le commerçant qui rêve à l'argent, le juge subtil, le grave docteur, le marchand de bestiaux en habit de laine, et tous les nombreux enfants de l'opulence et de la sottise: ils se laissent cahoter sur leurs chevaux d'un pas constamment égal, à travers les prés fleuris ou les bruyères incultes; ceux-ci mesurant quatre milles et demi par heure avec la plus grande exactitude, les yeux de la bête et ceux de son maître di-

rigés en avant, et occupés à contempler les mêmes objets de la même manière. C'est avec une égale admiration que ces bons voyageurs voient les plus nobles chefs-d'œuvre de l'architecture et ces lourds bâtiments dont quelque personnage ignoré a embelli nos villes à riches manufactures, et où des masses de briques amoncelées sont autant de monuments qui attestent que des sommes d'argent y ont été autrefois amoncelées.

Mais, mon cher lecteur, comme nous avons hâte de suivre notre héroïne, nous laisserons à ta sagacité le soin de faire l'application de tout ceci aux écrivains de la Béotie (1), et à ceux qui ne leur ressemblent pas : tu t'en tireras très-facilement sans notre secours. Nous consentons à te prêter notre assistance dans les endroits difficiles, n'attendant pas de toi, comme quelques autres auteurs, que tu aies recours à la magie pour découvrir notre pensée ; mais nous n'encouragerons pas ta

(1) La *Béotie* pour la sottise : *Bæto aere natos.*

(Ép.)

paresse toutes les fois que ton attention seule pourra suffire à nous comprendre : car tu te trompes fort, si tu t'imagines qu'en commençant ce grand ouvrage nous ayons eu l'intention de ne rien laisser à faire à ta sagacité, ou que, sans exercer quelquefois ce rare talent, tu puisses suivre le cours de cette histoire avec quelque plaisir ou quelque profit personnel.

---

## CHAPITRE IX.

Contenant une ou deux observations indirectes sur la vertu, et quelques autres sur le soupçon.

Nos voyageurs descendirent à Londres dans l'hôtel de Sa Seigneurie, où, pendant que les dames se reposaient des fatigues du voyage, des domestiques furent envoyés par mylord pour leur chercher des appartements ; car my-

lady n'étant pas alors en ville, mistress Fitzpatrick refusa d'accepter un lit chez le noble pair.

Quelques lecteurs condamneront peut-être cette circonspection de vertu comme trop scrupuleuse ; mais nous devons accorder quelque indulgence à sa situation, qui, nous sommes forcé de l'avouer, était délicate ; et, quand on réfléchit à la malice des langues médisantes, on doit convenir que si elle commit une faute, cette faute était dans l'excès même de la vertu, et telle que toute femme dans la même situation fera bien de l'imiter. Les plus brillantes apparences, lorsqu'elles ne sont que des apparences, pourront peut-être paraître moins recommandables que la vertu sans elles ; mais cependant tout le monde m'accordera, je crois, qu'excepté dans quelque cas particulier, une femme doit tenir autant à l'une qu'aux autres.

Un logement s'étant trouvé tout prêt, Sophie accompagna sa cousine pour cette nuit ; mais elle était résolue de s'informer dès le lendemain matin, en se levant, où logeait la dame sous la protection de laquelle, comme nous l'avons

dit précédemment, elle avait eu le projet de se mettre, lorsqu'elle quitta la maison de son père. Son empressement à ce sujet s'était encore accru à la suite de quelques observations qu'elle avait faites dans la voiture pendant son voyage.

Comme nous ne voudrions en aucune manière dégrader le caractère de Sophie, en la peignant sous les traits odieux d'une personne soupçonneuse, nous sommes presque effrayés de l'obligation où nous nous trouvons de découvrir à nos lecteurs ses soupçons relativement à mistress Fitzpatrick; mais comme ils sont de la nature de ceux qui entrent très-facilement dans l'esprit des hommes les plus malveillants, nous ne croyons pas devoir en dire davantage, avant d'avoir dit un mot ou deux à nos lecteurs touchant le soupçon en général.

Il m'a toujours semblé qu'il y en avait de deux espèces distinctes : je fais dériver la première du cœur, la promptitude de son discernement paraissant indiquer quelque impulsion intérieure; et ce qui me le confirme, c'est qu'elle crée souvent son propre objet, voit ce

qui n'est pas, et, dans ce qui est, toujours plus qu'il n'y a réellement. C'est cette pénétration également profonde et rapide, à laquelle la plus légère apparence de mal ne peut échapper, non-seulement dans les actions, mais encore dans les paroles et les regards des hommes. Comme elle sort du fond du cœur de l'observateur, elle s'introduit sans résistance dans le cœur de celui qu'elle observe, elle y épie le mal lorsqu'il n'y est pas encore développé : faculté admirable, si elle était infaillible ; mais comme il n'y a sur la terre qu'un seul mortel qui prétende être infaillible, l'incertitude d'un discernement aussi subtil a amené mille malheurs affreux, et les plus cruelles persécutions pour l'innocence et pour la vertu. Je ne peux donc m'empêcher de regarder cette excessive perspicacité comme un mal pernicieux lui-même, et d'autant plus que, pour les raisons que je viens d'énoncer, j'ai tout lieu de craindre qu'elle ne soit l'attribut d'un mauvais cœur. Je pourrais ajouter encore une autre raison : c'est que je ne me suis jamais aperçu que les bons cœurs possédassent cette faculté ; en con-

séquence, j'acquitte absolument Sophie de cette première espèce de soupçon.

La seconde espèce me paraît dériver de la tête; elle n'est autre chose, en effet, que la faculté de voir ce qui est sous nos yeux, et d'en tirer des conséquences : double faculté que possède nécessairement quiconque a des yeux et du bon sens; elle est aussi ennemie du crime que l'autre l'est de l'innocence; et je ne peux l'envisager sous un jour défavorable, quoiqu'elle puisse se tromper quelquefois, car l'infailibilité n'est pas donnée à la nature humaine. Par exemple, si un mari surprenait sa femme sur les genoux ou dans les bras de quelques-uns de ces beaux jeunes gens qui professent l'art du cocuage, je ne crois pas que je le blâmasse beaucoup de conclure quelque chose de plus d'après les familiarités dont il aurait été le témoin; familiarités qu'on traite sans doute avec trop d'indulgence, en les appelant des libertés innocentes. Le lecteur n'aura pas de peine à se rappeler un grand nombre d'exemples de ce genre. Je n'en ajouterai qu'un, que quelques personnes pourront juger contraire à

la morale chrétienne, et que je ne puis m'empêcher de croire facile à justifier : c'est le soupçon qu'un homme est capable de faire ce qu'il a déjà fait. S'il faut dire la vérité, je crois que Sophie était coupable de cette espèce de soupçon, et d'après cela elle avait en effet conçu l'opinion que sa cousine n'était pas réellement plus sage qu'il ne fallait.

Voici le fait, à ce qu'il me semble : mistress Fitzpatrick avait sagement observé que la vertu d'une jeune femme dans le monde est dans la même situation qu'un pauvre lièvre, qui, toutes les fois qu'il se hasarde dans les champs, est sûr de rencontrer des ennemis. Elle ne se fut donc pas plus tôt déterminée à saisir la première occasion de se dérober à son mari, qu'elle prit le parti de se mettre sous la protection d'un autre : et qui pouvait-elle choisir aussi convenablement pour son protecteur, qu'un homme de qualité, fort riche, rempli d'honneur, et qui, indépendamment de cet instinct de courage qui porte les hommes à la chevalerie errante, c'est-à-dire à se déclarer les champions de la beauté malheureuse, avait souvent professé le plus vif

attachement pour eile, et lui en avait déjà donné toutes les preuves qui étaient en son pouvoir?

Mais comme la loi a omis de créer cet emploi de vice-mari, ou gardien d'une femme; et comme la malveillance est toujours disposée à donner une dénomination plus désagréable à celui qui se charge de remplir cette fonction volontairement, il fut convenu que mylord rendrait toutes sortes de bons offices à la dame, mais en secret et sans se charger publiquement du rôle de son protecteur: il fut arrêté en outre que, pour banir tout soupçon, elle se transporterait à la ville de Bath, et que mylord irait d'abord à Londres, d'où il repartirait pour aller la rejoindre par ordonnance du médecin.

Sophie fut bientôt instruite de tout cet arrangement: non que mistress Fitzpatrick le lui eût dit ou le lui eût fait connaître par sa conduite, mais par mylord, infiniment moins habile que la bonne dame à garder un secret; et peut-être le secret exact que mistress Fitzpatrick avait gardé sur ce sujet dans son récit, ne servit-il pas peu à fortifier les soupçons

qui venaient de s'élever dans l'esprit de sa cousine.

Sophie trouva très-aisément l'adresse de la dame qu'elle cherchait; car il n'y avait pas dans toute la ville un porteur de chaise à qui sa maison ne fût bien connue. Ayant reçu, en réponse à son premier message, la plus pressante invitation, elle se hâta de l'accepter. Il faut avouer que mistress Fitzpatrick ne poussa pas plus loin que la civilité ne l'exigeait, les instances qu'elle fit à sa cousine pour la retenir : soit qu'elle se doutât du soupçon dont nous venons de parler, et qu'elle lui en sût mauvais gré, soit par tout autre motif, il est certain qu'elle désirait autant que Sophie leur commune séparation.

Notre héroïne, au moment où elle vint prendre congé de sa cousine, ne put s'empêcher de lui donner un petit conseil : elle la conjura, au nom de ciel, de prendre garde à elle, et de considérer dans quelle situation délicate elle était; espérant, ajouta-t-elle, qu'on pourrait trouver quelque moyen de la réconcilier avec son mari. « Vous devez vous rap-

peler, ma chère, lui dit-elle, la maxime que ma tante Western nous a si souvent répétée : que toutes les fois que l'union conjugale est troublée, et la guerre déclarée entre le mari et la femme, celle-ci gagne toujours à faire la paix, quelques conditions qui lui soient imposées; ce sont les propres mots de ma tante, et vous savez qu'elle a beaucoup d'expérience du monde. » Mistress Fitzpatrick lui répondit avec un sourire un peu méprisant : « Ne craignez rien, mon enfant, et prenez garde à vous-même, car vous êtes plus jeune que moi; j'irai vous voir dans quelques jours : mais, ma chère Sophie, permettez - moi de vous donner un petit conseil : gardez votre rôle de *Graveairs* pour la campagne; croyez-moi, cousine, vous auriez mauvaise grace à le jouer en cette ville. »

Ainsi se séparèrent les deux cousines, et Sophie se rendit sur-le-champ chez lady Bellaston, qui lui fit l'accueil le plus tendre et le plus poli. Cette dame avait pris beaucoup d'inclination pour elle lorsqu'elle l'avait vue chez sa tante Western. Elle éprouva réelle-

ment la joie la plus vive à la revoir, et ne fut pas plus tôt instruite des raisons qui l'avaient engagée à quitter son père et à s'enfuir à Londres, qu'elle applaudit à son bon sens et à son courage. Après avoir beaucoup remercié Sophie de la bonne opinion qu'elle avait conçue d'elle, et dont elle lui donnait des preuves en choisissant sa maison pour asyle, elle lui promit toute sa protection pour la circonstance.

Maintenant que nous avons remis Sophie en mains sûres, je suppose que le lecteur nous permettra de l'y laisser quelque temps, pour jeter un regard sur nos autres personnages, notamment sur le pauvre Jones, que nous avons laissé assez long-temps faire pénitence de ses fautes passées; et ces fautes, comme cela est dans la nature du vice, étaient déjà elles-mêmes une suffisante punition pour lui.

---

# LIVRE DOUZIÈME,

CONTENANT LE MÊME ESPACE DE TEMPS QUE  
LE PRÉCÉDENT.

---

## CHAPITRE PREMIER.

Dans lequel, quoique M. Western ne trouve pas sa fille, il trouve quelque chose qui met fin à sa poursuite.

NOTRE histoire nous ramène à l'auberge d'Upton, d'où nous suivrons d'abord les pas du Squire Western, dont le voyage sera assez court pour nous laisser tout le loisir de nous occuper de notre héros.

Le lecteur voudra bien se rappeler que ledit Squire Western quitta l'auberge dans un transport de fureur pour se mettre à la pour-

suite de sa fille. Le valet d'écurie l'ayant informé qu'elle avait traversé la Savern, il passa aussi cette rivière avec sa suite et mit son cheval au galop, jurant la plus terrible vengeance contre la pauvre Sophie, s'il pouvait l'atteindre.

Il arriva bientôt à quatre chemins en forme de croix ; il s'y arrêta un moment pour y tenir un petit conseil de guerre, après lequel il laissa au hasard le soin de le diriger dans sa poursuite, et prit la route de Worcester.

Il avait fait deux milles environ sur cette route, quand il se mit à se lamenter très-amèrement, en s'écriant à plusieurs reprises : « Quelle pitié ! certainement jamais chien ne fut plus malheureux que moi ; » et puis il lâcha une bordée de jurements et d'imprécations.

Le curé Supple, qui l'accompagnait, essaya de le consoler en cette occasion. « Ne vous chagrinez pas, lui dit-il, comme ceux qui n'ont plus d'espérance. Quoique nous n'ayons pas encore pu rejoindre notre jeune dame, nous devons déjà regarder comme un bonheur d'avoir réussi à suivre ses traces jusqu'ici. Pro-

blement, monsieur, bientôt fatiguée elle s'arrêtera dans quelque auberge; et d'après toutes les présomptions morales, vous serez très-incessamment *compos voti* (1). »

« Peste soit de la drôlesse, reprit le Squire, je suis à regretter la perte d'une si belle matinée pour la chasse. Il est cruel de perdre un des jours les plus beaux de la saison, suivant toute apparence, et surtout après une aussi longue gelée. »

Soit que la Fortune, qui montre de temps en temps quelque compassion pour les malheureux qu'elle persécute de mille manières plus bizarres les unes que les autres, eût pris pitié de M. Western; soit qu'ayant résolu de ne pas le laisser rejoindre sa fille, elle eût le projet de l'en dédommager de quelque autre manière, à peine eut-il prononcé ces paroles, qu'une meute de chiens ouvrit ses gosiers mélodieux à peu de distance. Le cheval du Squire et son cavalier dressèrent aussitôt tous deux les oreilles, et M. Western s'écria : « Elle est

(1) Satisfait.

(ÉD.)

partie ! elle est partie ! Dieu me damne si elle n'est pas partie ; » et ce disant , il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval , qui n'en avait pas besoin , ayant à cet égard , il faut le dire , la même inclination que son maître . Alors tous ceux qui suivaient M. Western , traversant un champ de blé , se mirent à galoper droit aux chiens , en faisant un concert de *holla ! holla , tayaut , tayaut* , tandis que le pauvre curé formait l'arrière-garde , d'un air dolent .

La fable nous apprend que la belle Grimalkin , métamorphosée par Vénus de chatte en jolie femme , à la prière d'un tendre amant , n'aperçut pas plus tôt une souris , que se rappelant ses anciens goûts , et conservant sa première nature , elle sauta du lit de son mari pour poursuivre le petit animal .

Que devons-nous entendre par cette fable ? Que la jolie mariée fût mécontente des caresses de son tendre époux ? Non ; car , bien qu'on ait remarqué que les chats sont sujets à l'ingratitude , il est de certaines occasions où les chattes et les femmes se montrent caressantes .

La vérité est, comme l'ingénieux sir Roger l'Estrange l'observe dans ses profondes réflexions, que, si vous chassez la nature par la porte, elle reviendra par la fenêtre, et qu'une chatte, quoique devenue femme, continuera à prendre des souris. Nous ne devons donc pas accuser le Squire de manquer d'amour pour sa fille, car il en avait réellement beaucoup, mais considérer qu'il était gentilhomme et chasseur; et nous pouvons ensuite lui appliquer la fable ci-dessus, et les judicieuses réflexions auxquelles elle a donné lieu.

Les chiens couraient ventre à terre, comme on dit, et le Squire les poursuivait en franchissant haies et fossés, avec ses vociférations, son ardeur et sa gaieté accoutumées. L'idée de Sophie ne vint pas même une seule fois se mêler au plaisir qu'il goûtait à cette chasse, l'une des plus belles, disait-il, qu'il eût jamais vues, et qui eût mérité, ajouta-t-il en jurant, qu'on fît cinquante milles pour en jouir. Le Squire ayant oublié sa fille, nous n'aurons pas de peine à croire que les domestiques oublièrent leur maîtresse; et le curé, après avoir ex-

primé tout son étonnement à part en latin, finit comme tous les autres par oublier la jeune dame, et tout en trottant à quelque distance de la compagnie, se mit à méditer sur un point de doctrine dont il devait entretenir ses paroissiens le dimanche suivant.

Le Squire à qui les chiens appartenaient, fut charmé de l'arrivée du Squire et chasseur son confrère; car chacun aime son genre de talent, et personne n'était plus versé que M. Western dans la science de poursuivre un animal dans la plaine, et ne possédait à un plus haut degré l'art d'encourager les chiens par ses voix et d'animer la chasse par ses *holla* et ses *tayaut!*

Les chasseurs, dans la chaleur de l'action, sont beaucoup trop préoccupés pour songer le moins du monde à être polis, et même à remplir les devoirs de l'humanité les uns envers les autres. Car s'il arrive à l'un d'eux de tomber dans un fossé ou dans une rivière, les autres passent sans y prendre garde, et l'abandonnent communément à sa fatale destinée. Il ne faut donc pas s'étonner si les deux Squi-

res, quoique galopant souvent côte à côte, ne se dirent pas un seul mot. Cependant le maître de la chasse admirait avec quel jugement l'étranger redressait les chiens quand ils étaient en fante, et en concevait une très-haute opinion de son mérite : le nombre de ceux qui le suivaient ne lui inspirait pas un respect moins profond pour sa qualité. Aussitôt donc que la chasse fut finie par la mort du petit animal qui en avait été l'objet, les deux Squires vinrent à la rencontre l'un de l'autre, se saluèrent et se complimentèrent à la manière des Squires.

Leur conversation fut assez piquante, et telle que nous la rapporterons peut-être dans un appendix ou dans quelque autre ouvrage; mais comme elle ne concerne aucunement cette histoire, nous ne pouvons lui donner place ici. Elle se termina par une seconde chasse; et celle-ci par une invitation à dîner. Le dîner fini, on se mit à boire avec courage, et le Squire Western s'endormit profondément.

Notre Squire ne se trouva pas ce soir-là de

force à tenir tête à son hôte ou au curé Supple. Il avait pour s'excuser, sans déroger à son honneur, la fatigue violente qu'avait éprouvée son esprit, aussi bien que son corps. Dès la troisième bouteille, il était ivre en effet, et tellement auéanti, que quoiqu'on ne le portât au lit que long-temps après, le curé le considéra dès-lors comme absent; et qu'après avoir instruit leur hôte de tout ce qui concernait Sophie, il profita de la circonstance pour l'engager à le seconder, lorsqu'il presserait le lendemain matin M. Western de retourner chez lui, ce qui lui fut promis.

Le lendemain matin, en effet, M. Western ne fut pas plus tôt réveillé, qu'il demanda un verre de sa boisson accoutumée et ses chevaux pour recommencer sa poursuite. M. Supple se mit aussitôt à l'en dissuader, et leur hôte le seconda si utilement qu'ils l'emportèrent enfin, et que M. Western consentit à retourner chez lui; il céda surtout à cet argument: c'est qu'il ne savait quel chemin prendre, et qu'il pouvait tout aussi bien, et plus probablement encore, s'éloigner de sa fille que s'en rappro-

cher. Il prit alors congé de son confrère le chasseur, et après avoir témoigné une grande joie de ce que la gelée était finie (autre motif non moins puissant que les autres pour lui faire hâter son retour), il se remit en route, ou plutôt il reprit celle du Somersetshire, non sans avoir d'abord dépêché une partie de sa suite à la recherche de Sophie, à laquelle il adressa, par la même occasion, les plus violentes imprécations.

---

## CHAPITRE II.

Jones quitte l'auberge d'Upton : ce qui se passe en route entre Partridge et lui.

ENFIN nous voici revenu à notre héros, et, à dire vrai, nous avons été obligé de nous en séparer si long-temps, que beaucoup de nos lecteurs en auront conclu que nous avions

le projet de l'abandonner pour toujours; car dans l'état où nous l'avons laissé, les gens prudents cessent assez communément de demander des nouvelles de leurs amis, de peur d'avoir le chagrin d'apprendre qu'ils se sont pendus.

Mais dans le fait, si nous n'avons pas toutes les vertus, je dirai hardiment que nous n'avons pas non plus tous les vices d'un caractère prudent; et quoiqu'il ne soit pas facile de concevoir une situation plus misérable que celle où se trouve en ce moment le pauvre Jones, nous allons revenir à lui et lui tenir aussi fidèle compagnie que si la fortune l'avait placé dans la position la plus brillante.

Or donc, M. Jones et son compagnon Partridge quittèrent l'auberge peu de minutes après le départ du Squire Western, et suivirent la même route à pied, le valet d'écurie leur ayant dit qu'il n'y avait pas moyen de se procurer, pour le moment, des chevaux à Upton. Ils marchaient tous deux, le cœur également oppressé : car quoique leur chagrin

provînt de causes fort différentes, tous deux étaient réellement malheureux ; et si Jones soupirait amèrement, Partridge grognait tristement à chaque pas.

Quand ils arrivèrent au chemin en patte-d'oie, où le Squire s'était arrêté pour tenir conseil, Jones s'arrêta aussi, et se tournant vers Partridge, lui demanda son opinion sur la route qu'il fallait suivre. « Ah ! monsieur, répondit Partridge, je souhaiterais que Votre Honneur voulût suivre mon conseil. — Pourquoi ne le suivrais-je pas ? reprit Jones. Que n'importe maintenant où je vais et ce que je deviendrai ? — Mon avis donc, dit Partridge, est que vous fassiez sur-le-champ volte-face, et que vous vous en retourniez à la maison. Car quiconque a une maison comme celle de Votre Honneur, où il peut s'en retourner, doit-il ainsi courir les champs comme un vagabond ? Je vous demande pardon, *sed vox ea sola reperta est* (1). »

(1) Je n'ai trouvé que cela à dire.

( L. O. )

« Hélas ! s'écria Jones, je n'ai plus de maison où je puisse retourner. Mais quand mon ami, mon père voudrait me recevoir, pourrais-je revoir le pays que Sophie a quitté ? Cruelle Sophie ! Cruelle ? non ; je ne dois blâmer que moi seul : non, c'est toi que je dois blâmer. Malédiction sur toi, imbécile. Tu m'as perdu, et je veux t'arracher l'ame. » A ces mots, il saisit avec fureur le pauvre Partridge au collet, et le secoua plus rudement qu'aucun accès de fièvre ou de peur n'avait encore fait auparavant.

Partridge tomba à genoux, tremblant, et cria miséricorde, en jurant qu'il n'avait pas eu de mauvaise intention. Jones, après l'avoir regardé un moment d'un œil farouche, le lâcha et tourna sa rage contre lui-même, avec un tel excès, que si elle fût tombée sur son compagnon, elle eût certainement mis fin à son existence ; ce que la crainte seule de cet accident avait presque déjà fait.

Nous prendrions volontiers la peine de décrire en détail toutes les folies que fit Jones en cette occasion, si nous étions bien assurés

que le lecteur voulût aussi prendre la peine de les lire. S'il faut tout dire, c'est par cette seule raison que nous nous sommes fait la très-grande violence de mettre des bornes à l'extrême fécondité de notre génie, et que nous avons retranché de notre ouvrage une foule d'excellentes descriptions qui s'y seraient trouvées sans cela. Et ce soupçon, il faut avoir l'honnêteté d'en convenir, provient, ce qui arrive assez généralement, de la corruption de notre cœur : car il nous est arrivé à nous-même de nous trouver dans l'affreuse nécessité de sauter un grand nombre de pages, en parcourant nos historiens volumineux.

Il nous suffira donc de dire que Jones, après avoir joué le rôle d'un fou pendant quelques moments, revint peu à peu à lui-même, et qu'ensuite se tournant vers Partridge, il lui demanda franchement pardon de la violence avec laquelle il l'avait traité dans sa colère : mais il finit par le prier de ne lui plus reparler de son retour ; car il était résolu de ne jamais revoir le lieu où il était né.

Partridge pardonna sans peine, et promit

de tout son cœur d'obéir à l'injonction qui venait de lui être faite. Jones alors s'écria vivement : « Puisqu'il m'est absolument impossible de suivre plus loin les traces de mon ange, je veux suivre celles de la gloire. Allons, mon brave garçon, partons sur-le-champ pour l'armée. C'est une cause glorieuse, pour laquelle je sacrifierais volontairement ma vie, même quand j'estimerais qu'elle valût la peine d'être conservée. » En disant ces mots, il prit sur-le-champ la route contraire à celle que le Squire avait suivie; et par un pur hasard, il se trouva dans celle que Sophie avait prise.

Nos voyageurs marchèrent un mille entier sans se dire un seul mot, quoique Jones murmurât je ne sais quoi entre ses dents. Quant à Partridge, il gardait le plus profond silence; car il n'était peut-être pas parfaitement revenu de son premier effroi. D'ailleurs il craignait de provoquer son ami à un second accès de fureur, d'autant plus qu'il commençait à former une idée qui ne causera pas peut-être beaucoup d'étonnement au lecteur. En

un mot, il commençait à croire que Jones avait perdu la raison.

Enfin, Jones, fatigué de son monologue, s'adressa à son compagnon et lui reprocha sa taciturnité. Le pauvre homme s'en excusa très-honnêtement sur sa crainte de l'offenser. Jones ayant de son mieux dissipé cette crainte, Partridge redonna l'essor à sa langue, qui peut-être n'eut pas moins de plaisir à recouvrer sa liberté qu'un jeune poulain à qui l'on ôte la bride du col et qu'on lâche dans un pâturage.

Comme il était interdit à Partridge de traiter le sujet qui l'intéressait le plus, il revint à celui qui tenait immédiatement après le premier rang dans son esprit, je veux dire à l'homme de la montagne. « Certainement, monsieur, dit-il, il n'a jamais existé d'homme qui s'habille et vive d'une manière si étrange et si différente des autres hommes. D'ailleurs sa nourriture, comme dit la vieille femme, est presque entièrement d'herbages, et c'est plutôt celle d'un cheval que d'un chrétien. De plus, l'aubergiste d'Upton prétend que

tous les voisins ont de lui des idées très-effrayantes. Je suis fortement tenté de croire que ce doit être quelque esprit qui peut-être nous aura été envoyé pour nous donner un avertissement utile. Et qui sait si tout ce qu'il nous a raconté du combat où il a été, du malheur qu'il a eu d'y être fait prisonnier, du grand danger qu'il a couru d'être pendu, n'était pas une sorte d'avertissement pour nous, dans la circonstance où nous nous trouvons ? Ajoutez à cela que je n'ai rêvé que de combats toute la nuit dernière, et qu'il me semblait que le sang coulait de mon nez comme le vin d'un tonneau en perce. En vérité, monsieur, *infandum, regina, jubes renovare dolorem.* »

« Ton histoire, Partridge, répondit Jones, est presque aussi mal appliquée que ton latin. Rien ne doit arriver plus vraisemblablement que la mort à ceux qui vont au combat. Peut-être y succomberons-nous tous deux . . . . et qu'importe ? — Qu'importe ? reprit Partridge : comment donc ! quand je serai mort, tout sera fini pour moi. Que m'importe la cause pour

laquelle on se bat, ou de quel côté restera la victoire, si je suis tué? Je n'en tirerai aucun avantage. Toutes les sonneries de cloches, tous les feux de joie ne sont plus rien pour celui qui est à six pieds sous terre. Ce sera donc la fin du pauvre Partridge? — Et la fin du pauvre Partridge, s'écria Jones, ne doit-elle pas arriver un jour ou l'autre? Puisque vous aimez le latin, je vais vous dire quelques beaux vers d'Horace qui inspireraient du courage au plus poltron :

*« Dulce et decorum est pro patria mori.  
Mors et fugacem persequitur virum :  
Nec parcat imbellis juventæ  
Poplitibus, timidoque tergo. »*

« Je vous prie de m'en faire la construction, dit Partridge, car Horace est un auteur difficile, et je ne puis comprendre ses vers de la manière dont vous les récitez. »

« Je vais t'en dire une mauvaise imitation, ou plutôt une paraphrase de ma façon, dit Jones, car je ne suis qu'un poète médiocre.

« Qu'il est beau de mourir pour sa chère patrie!  
Celui qui fuit ne peut échapper au trépas ;  
Vainement vous tremblez précipitant vos pas ,  
La peur ne peut long-temps protéger votre vie. »

« Cela est très-certain , dit Partridge , oui , sans doute, *mors omnibus communis* : mais il y a une grande différence entre mourir dans son lit après un grand nombre d'années , comme de bons chrétiens , au milieu de tous nos amis qui pleurent autour de nous , ou d'être tué d'un coup de fusil aujourd'hui ou demain , comme un chien enragé , ou peut-être haché en vingt morceaux à coups de sabre , et cela avant de nous être repentis de tous nos péchés. O Dieu ! ayez pitié de nous. Il faut convenir que les soldats sont une méchante race d'hommes. Je n'ai jamais aimé avoir affaire à eux : j'ai toujours eu de la peine à les regarder comme des chrétiens : on n'entend parmi eux que des jurements et des imprécations. Je désire que Votre Honneur se repente de son projet de les joindre avant qu'il soit trop tard. La

mauvaise compagne corrompt les bonnes mœurs : voilà ma principale raison. Or, quant à ce que nous disions tout à l'heure, je n'ai pas plus peur qu'un autre, non. Je sais que tout homme doit mourir ; mais un homme peut vivre un grand nombre d'années. Moi, par exemple, je suis d'un moyen âge : qui m'empêchera de vivre encore long-temps ? J'ai lu qu'il y avait des gens qui avaient vécu cent ans, et quelques-uns bien au-delà d'un siècle ; mais quand je n'irais qu'à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix, le ciel en soit loué, ce serait encore avoir fait un beau chemin. Je n'ai pas plus peur de mourir qu'un autre ; mais sûrement, tenter la mort, avant que notre heure soit venue, me paraît bien coupable et bien présomptueux. Encore s'il en devait résulter quelque bien ; mais quelle que soit la cause pour laquelle on se bat, quel grand bien peuvent y faire deux personnes ? Pour moi, je n'y entends rien du tout ; je n'ai pas tiré un coup de fusil dix fois en ma vie ; encore, il n'était pas chargé à balle. Quant à l'épée, je n'ai jamais appris à faire

des armes, et je ne saurais m'en servir. Et puis il y a des canons sur le chemin desquels on peut bien dire qu'on ne peut aller se jeter sans l'audace la plus impardonnable. Il n'y a qu'un fou . . . Je vous demande pardon ; sur mon ame, je n'avais pas le projet de vous offenser : n'allez pas vous mettre une seconde fois en colère, je vous en conjure. »

« Ne crains rien, Partridge, dit Jones, je suis maintenant si bien convaincu de ta poltronnerie, que tu ne peux plus m'offenser en aucune façon. — Votre Honneur, répondit-il, peut m'appeler poltron ou tout ce qu'il lui plaira ; si un homme est un lâche pour aimer à dormir dans sa peau tout entière, *non immunes ab illis malis sumus* (1) ; je je n'ai jamais lu dans la grammaire, qu'un homme ne puisse être un homme de bien sans combattre : *vir bonus est quis ? qui consulta patrum, qui leges juraque servat* (2). Mais pas un

(1) Nous ne sommes pas exempts de ce malheur.

(ÉD.)

(2) Quel est l'homme vertueux ? Celui qui suit les

mot de combats ; et je suis sûr que l'Écriture est tellement contraire à cette manie, qu'un homme ne me persuadera jamais qu'il reste bon chrétien, en versant le sang des chrétiens. »

---

## CHAPITRE III.

### Aventure d'un mendiant.

PARTRIDGE prononçait les derniers mots de cette sage et pieuse doctrine, qui termine le chapitre précédent, lorsque les deux voyageurs arrivèrent à un autre chemin en croix, où ils trouvèrent un pauvre boiteux couvert de haillons, qui leur demanda l'aumône. Partridge le repoussa avec beaucoup de dureté,

conseils de ses pères, qui observe les lois et les usages.

(Ép.)

en lui disant que chaque paroisse devait avoir soin de ses pauvres. Jones alors rit aux éclats, et demanda à Partridge s'il n'avait pas honte de n'avoir aucune charité dans le cœur, quand il avait tant de charité à la bouche. « Votre religion, lui dit-il, vous sert seulement à excuser vos fautes, mais ne vous excite aucunement à la vertu. Un homme qui est réellement chrétien peut-il s'abstenir de soulager un de ses frères dans une situation aussi misérable! » Et en même temps mettant la main à sa poche, il donna un shilling au pauvre diable.

« Mon maître, dit le mendiant après l'avoir remercié, j'ai dans ma poche une chose curieuse, que j'ai trouvée à deux milles d'ici : s'il plaisait à Votre Honneur de l'acheter. Je ne me hasarderais pas de la faire voir à tout le monde; mais comme vous êtes un gentilhomme si bon et si charitable pour les pauvres, vous ne soupçonneriez pas un homme d'être un voleur, par cela seul qu'il est pauvre. » Il tira alors de sa poche un petit por-

tefeuille à filets d'or, et le remit entre les mains de Jones.

Jones l'ouvrit aussitôt : et devinez, lecteur, ce qu'il éprouva, en voyant à la première page les mots *Sophie Western*, écrits de sa belle main. Il n'eût pas plus tôt lu ce nom, qu'il le pressa contre ses lèvres, et ne put s'empêcher, devant témoins, de se livrer aux transports les plus extravagants ; mais peut-être ces transports mêmes lui firent-ils oublier qu'il n'était pas seul.

Tandis que Jones baisait le portefeuille comme un gourmand caresse de ses lèvres la croûte dorée d'un gâteau, ou comme s'il eût été soit un *dévorateur* de livres, soit un auteur qui n'a rien à dévorer que son propre ouvrage, il tomba des feuillets un morceau de papier, que Partridge ramassa et remit à Jones, qui aperçut aussitôt que c'était un billet de banque. C'était le même que Western avait donné à sa fille le soir qui précéda son départ. Il était de cent livres sterling, et il n'y a pas un juif qui n'eût cru faire une

bonne affaire en l'achetant à cinq shillings de perte.

Les yeux de Partridge pétillèrent de joie en apprenant cette nouvelle, que Jones proclama sur-le-champ à haute voix. Il en fut ainsi, quoique avec quelque différence, de ceux du pauvre qui avait trouvé le portefeuille, et qui, par principe d'honnêteté, j'espère, n'avait pas cru devoir l'ouvrir. Mais ce ne serait pas nous-même agir honnêtement avec le lecteur, si nous omettions de l'instruire d'un fait, qui peut être ici de quelque importance : c'est que cet homme ne savait pas lire.

Jones, qui n'avait ressenti d'abord qu'une joie pure à l'ouverture du portefeuille, éprouva quelque chagrin à cette nouvelle découverte. Son imagination lui suggéra aussitôt que celle à qui appartenait le billet pourrait peut-être en avoir besoin, avant qu'il eût pu la rejoindre pour le lui remettre. Il informa alors celui qui l'avait trouvé qu'il connaissait la dame à qui le portefeuille appartenait, et qu'il allait faire tous ses efforts pour la retrouver le plus tôt possible et le lui rendre.

Ce portefeuille était un présent de mistress Western à sa nièce. Il avait coûté vingt-cinq shillings, ayant été acheté chez un fameux tabletier. Mais la valeur réelle de l'argent doré contenu dans son agrafe, était d'environ dix-huit pences; et ledit tabletier, quoi que ledit portefeuille fût aussi bon que lorsqu'il sortit pour la première fois de sa boutique, n'en aurait pas donné pour lors un penny de plus. Une personne prudente aurait pu en conséquence profiter adroitement de l'ignorance du pauvre, et ne lui aurait pas offert plus d'un shilling, ou peut-être six pences; quelques-uns même peut-être ne lui auraient laissé que son droit de trouvaille, droit que quelques huissiers instruits doutent qu'il eût pu faire valoir, dans la position où il était.

Mais Jones, dont le caractère était d'outrépasser la générosité, et que sans injustice on aurait pu soupçonner d'extravagance, donna sans hésiter une guinée en échange du portefeuille. Le pauvre homme, qui depuis bien long-temps ne s'était trouvé le maître

d'un aussi riche trésor, fit mille remerciements à Jones, et les muscles de son visage laissèrent apercevoir une joie presque aussi vive que celle que Jones venait de ressentir en lisant le nom de Sophie Western.

Ce malheureux consentit très-volontiers à accompagner nos voyageurs à l'endroit où il avait trouvé le portefeuille. Ils y allèrent donc ensemble sur-le-champ, mais pas aussi vite que Jones l'eût désiré; car son guide avait encore le malheur d'être boiteux, et ne pouvait pas faire plus d'un mille par heure. Or, comme malgré l'assurance qu'il en avait donnée, l'endroit en question était à plus de trois milles de distance, nous n'avons pas besoin de dire au lecteur combien de temps ils mirent à faire le chemin.

Jones ouvrit le portefeuille cent fois pendant la route, le baisa tout autant de fois, se parla beaucoup à lui-même, et parla fort peu à ses compagnons. Le guide en témoigna quelque étonnement à Partridge, qui secoua plus d'une fois la tête, en lui disant : « Le pauvre

jeune homme! *orandum est ut sit mens sana in corpore sano* (1). »

Enfin ils arrivèrent au même lieu où Sophie avait malheureusement laissé tomber le portefeuille, et où l'homme l'avait heureusement trouvé. Jones alors se disposa à prendre congé de son guide et à doubler le pas; mais celui-ci, dans l'esprit duquel la vivacité de la surprise et de la joie qu'il avait ressentie d'abord en recevant la guinée, était pour lors bien amortie, et qui avait eu assez de temps pour revenir à lui, prit un air mécontent, et dit, en se grattant la tête, qu'il espérait que Son Honneur lui donnerait quelque chose de plus. « Votre Honneur, ajouta-t-il, voudra bien prendre en considération que si je n'avais pas été un honnête homme, j'aurais fort bien pu garder le tout. (Et en effet, le lecteur doit avouer que rien n'était plus vrai.) Si le papier que vous te-

(1) Prions Dieu qu'il ait un esprit sain dans un corps sain. (ÉD.)

nez vaut cent livres, il est sûr que celui qui l'a trouvé mérite plus d'une guinée. D'ailleurs, supposez que jamais Votre Honneur ne revoie la dame, et ne puisse conséquemment le lui rendre... Et quoique Votre Honneur ait bien l'air et le langage d'un gentilhomme, je n'ai que sa parole; et certainement, si la propriétaire légitime ne peut pas se retrouver, le portefeuille appartient tout entier à celui qui l'a rencontré le premier. J'espère que Votre Honneur voudra bien considérer tout cela : je ne suis qu'un pauvre homme, c'est pourquoi je ne désire pas avoir tout, mais il est bien raisonnable que j'en aie ma part. Votre Honneur a l'air d'un honnête homme, et voudra bien, j'espère, avoir égard à mon honnêteté; car j'aurais pu garder jusqu'au dernier farthing, sans que jamais on en eût rien su. — Je te promets sur mon honneur, répondit Jones, que j'en connais la propriétaire légitime, et que je le lui rendrai. — Quant à cela, reprit le pauvre, Votre Honneur peut faire tout ce qu'il lui plaira; et s'il veut me donner seulement ma part, c'est-à-dire la

moitié de l'argent, Votre Honneur peut garder le reste, si cela lui fait plaisir.» Il conclut en jurant avec serment qu'il n'en prononcerait jamais une parole à aucun homme vivant.

« Écoutez, mon ami, lui dit Jones, la propriétaire légitime aura tout ce qu'elle a perdu. Quant à une gratification plus considérable, je ne puis réellement vous la donner à présent: mais dites-moi votre nom et votre adresse, et il est probable que vous aurez par la suite de nouveaux motifs de vous réjouir de l'aventure de ce matin. »

« Je ne sais, dit le pauvre, ce que vous entendez par aventure; il me semble que c'est moi qui mets à l'aventure si vous remettrez ou non à la dame l'argent qui lui appartient. Mais j'espère que Votre Honneur fera attention..... —Allons, allons, dit Partridge, dites votre nom et votre adresse à Son Honneur; je vous garantis que vous ne vous repentirez pas d'avoir remis cet argent entre ses mains. » Le pauvre ne voyant plus d'espérance de recouvrer la possession du portefeuille, consentit enfin à

donner son nom et le lieu de sa demeure, que Jones écrivit sur un morceau de papier avec le crayon de Sophie. Puis, plaçant le papier à la même page où elle avait écrit son nom, il s'écria : « Maintenant, mon ami, vous êtes l'homme le plus heureux qui existe, j'ai joint votre nom à celui d'un ange. — Je ne connais rien aux anges, répondit le pauvre, mais je voudrais que vous me donnassiez un peu plus d'argent, ou que vous me rendissiez le portefeuille. » Partridge alors se fâcha tout de bon, il donna au pauvre impotent les noms les plus vils et les plus injurieux; il se disposait même sérieusement à le battre, mais Jones s'y opposa, et après avoir dit au pauvre qu'il trouverait certainement quelque occasion de lui rendre service, il s'éloigna aussi rapidement qu'il lui fut possible. Partridge, à qui l'idée des cent livres sterling avait prêté de nouvelles forces, suivit son maître. Cependant le pauvre boiteux, qui était obligé de rester derrière, se mit à les maudire tous deux, ainsi que ses père et mère; « car, disait-il, s'ils m'avaient envoyé à l'école de charité pour apprendre à lire, à

écrire et à compter, j'aurais su aussi bien qu'un autre la valeur de ces sortes de choses-là. »

---

## CHAPITRE IV.

Contenant les autres aventures de M. Jones et de son compagnon.

Nos voyageurs marchaient si vite, que le temps et l'haleine leur manquaient pour faire la conversation. Jones pensait à Sophie, et Partridge au billet de banque, qui, quoiqu'il lui fit quelque plaisir, le faisait en même temps murmurer contre la fortune, qui, dans tous ses voyages, ne lui avait pas fourni une occasion semblable de montrer son honnêteté. Ils avaient fait plus de trois milles, quand Partridge, hors d'état de suivre Jones plus long-temps, invoqua sa pitié et le pria de ra-

lentir un peu son pas. Il y consentit d'autant plus volontiers, que depuis quelque temps il avait perdu toute trace de voiture et de chevaux, que le dégel lui avait permis de suivre pendant quelques milles, et qu'il se trouvait alors dans une grande plaine communale où aboutissaient plusieurs routes.

Il s'arrêta donc pour décider laquelle il prendrait, quand tout-à coup ils entendirent le son d'un tambour qui ne paraissait pas fort éloigné. Ce bruit rappela aussitôt toutes les craintes de Partridge, qui s'écria : « Bon Dieu ! ayez pitié de nous. Les voilà certainement qui viennent. — Qui donc ? » dit Jones ; car des idées plus douces avaient depuis long-temps chassé la crainte de son esprit ; et notamment depuis son aventure avec le pauvre boiteux, il était uniquement occupé du soin de rejoindre Sophie. « Qui ? » s'écria Partridge, les rebelles. Mais pourquoi les appellerais-je rebelles ? ils peuvent être de fort honnêtes gens. Je ne sais rien qui puisse me faire croire le contraire. Que le diable ait l'ame de ceux qui en parlent mal, ma foi ! Je proteste que s'ils

n'ont rien à me dire, je n'ai de mon côté rien à leur dire, que des choses très-honnêtes. Pour l'amour de Dieu, monsieur, ne les offensez pas, s'ils viennent, et peut-être ils ne nous feront aucun mal. Mais ne serait-il pas plus sage de nous cacher dans quelques-uns de ces buissons là-bas, jusqu'à ce qu'ils soient passés ? Que peuvent deux hommes désarmés contre cinquante mille peut-être ? Certainement il n'y a qu'un fou.... J'espère que Votre Honneur ne s'en offense pas, mais certainement nul homme qui a *mens sana in corpore sano*.... » Jones interrompit ce torrent d'éloquence inspirée par la peur, en disant que le tambour lui faisait juger qu'ils étaient près de quelque ville. Il marcha alors droit au lieu d'où venait le bruit, engageant Partridge à prendre courage, lui promettant de ne lui faire courir aucun danger, et ajoutant qu'il était impossible que les rebelles fussent aussi près.

Cette dernière assurance soulagea un peu Partridge, et quoiqu'il eût pris plus volontiers le chemin contraire, il suivit son guide, son cœur battant la mesure, mais non comme

celui d'un héros, et accompagnant le bruit du tambour, qui ne cessa pas jusqu'à ce qu'ils eussent traversé la *commune* pour entrer dans un sentier étroit.

Alors Partridge, qui marchait le même pas que Jones, découvrit quelque chose de peint qui flottait dans l'air, à fort peu de distance devant lui. Croyant y distinguer les couleurs des drapeaux ennemis, il se mit à crier : « Oh ! Seigneur ! monsieur, les voici : voilà la Couronne et le Cercueil. Oh ! Seigneur ! je n'ai jamais rien vu de si terrible ; nous sommes déjà à la portée du fusil. »

Jones n'eut pas plus tôt levé les yeux, qu'il aperçut clairement ce qui faisait la méprise de Partridge. « Partridge, lui dit-il, je vous crois capable de combattre l'armée tout entière à vous tout seul. Car, aux couleurs du drapeau, je devine maintenant ce que c'est que le tambour que nous venons d'entendre et qui bat sans doute pour appeler des curieux à quelque spectacle de marionnettes. »

« Un spectacle de marionnettes ! répondit alors Partridge avec vivacité, n'est-ce réel-

lement que cela ? De tous les plaisirs du monde , ce sont les marionnettes que j'aime le mieux. Oh ! monsieur, vous êtes si bon , arrêtons-nous pour les voir. D'ailleurs je suis presque mort de faim , car il est nuit tout à l'heure , et je n'ai pas mangé un morceau depuis trois heures du matin. »

Tout en parlant ainsi, ils arrivèrent à une auberge, ou plutôt à un cabaret dans lequel Jones consentit à s'arrêter, d'autant plus qu'il n'avait aucune certitude d'être dans la route qu'il désirait suivre. Ils entrèrent aussitôt tous les deux dans la cuisine, où Jones s'informa s'il n'était pas passé des dames dans la matinée. Partridge examina avec non moins de soin l'état des provisions, et, il faut en convenir, le résultat de ses recherches fut plus heureux : car Jones ne put apprendre de nouvelles de Sophie, tandis que Partridge, à sa grande satisfaction, trouva de bonnes raisons pour espérer jouir dans peu de l'agréable vue d'un excellent plat d'œufs au lard.

Dans les tempéraments sains et robustes, l'amour a un effet tout différent de celui qu'il

produit sur les corps chétifs. Dans ces derniers il détruit généralement l'appétit qui tend à la conservation de l'individu. Mais dans les premiers, quoique souvent il fasse oublier et négliger, pendant long-temps, de prendre de la nourriture, essayez de placer devant un amant bien affamé une bonne culotte de bœuf fumante, et vous verrez qu'il manquera très-rarement de jouer son rôle à merveille. C'est ce qui arriva dans le cas dont il s'agit. Car quoique Jones eût peut-être besoin que quelqu'un l'y fit penser, quoiqu'il eût pu, s'il eût été seul, voyager encore plus loin avec l'estomac vide, on ne lui eut pas plus tôt servi les œufs au lard, qu'il tomba dessus d'aussi bon cœur et avec autant de voracité que Partridge lui-même.

Avant que nos voyageurs eussent fini leur dîner, la nuit survint; et comme la pleine lune était passée, il faisait extrêmement noir. Partridge n'eut donc pas de peine à obtenir de Jones qu'il resterait pour voir les marionnettes qui allaient commencer à l'instant, et auxquelles ils furent invités avec beaucoup d'empresse-

ment par le directeur du spectacle, qui assura que ses figures étaient les plus belles que le monde eût jamais produites, et qu'elles avaient paru avec le succès le plus flatteur devant toute la noblesse d'Angleterre, dans toutes les villes où il avait passé.

Le spectacle eut lieu selon toutes les règles et avec toute la décence possible. La pièce était appelée *la Partie sérieuse du Mari poussé à bout* (1); et c'était en effet un spectacle très-grave et très-sérieux, sans esprit, sans gaieté, sans plaisanterie, sans rien de *bas*, et, pour n'être que juste, sans rien de ce qui peut provoquer le rire. Tout l'auditoire fut content. Une grave matrone dit au directeur qu'elle amènerait le lendemain soir ses deux filles, puisque son spectacle n'avait rien d'indécent : un clerc de procureur et un commis de l'excise déclarèrent tous deux que les rôles de lord et lady Townley étaient très-bien rendus et parfaitement dans la nature. Partridge fut aussi de cette opinion.

(1) Fielding fait allusion à la pièce composée sous ce titre par Vaubrough et Cibber. (Ép.)

Le directeur fut si glorieux de ces éloges , qu'il ne put s'empêcher d'en ajouter encore quelques-uns de sa façon. Il dit que dans le siècle présent rien ne s'était autant perfectionné que le spectacle des marionnettes, qui, par l'expulsion de Polichinelle , de sa femme Jeanne , et autres absurdités semblables, était enfin devenu un spectacle raisonnable. « Je me souviens, dit-il, que lorsque j'ai commencé le métier , il y avait dans les marionnettes une foule de choses triviales pour faire rire les gens, mais rien pour améliorer la morale des jeunes gens , ce qui certainement doit être le but principal des marionnettes. Car pourquoi ce spectacle ne réussirait-il pas aussi bien que tout autre à donner des leçons sages et instructives ? Mes figures sont grandes comme nature , et représentent toutes les actions de la vie. Aussi je ne doute en aucune manière qu'on ne tire de mon petit drame autant de profit pour les mœurs que des comédies des grands théâtres. »

« Je n'ai pas le projet, répondit Jones, de

rabaisser le mérite de votre profession ; mais avec tout cela, j'aurais été charmé de revoir mon vieil ami, M. Polichinelle ; et, en l'expulsant, ainsi que Jeanne sa joyeuse femme, je trouve que, loin d'avoir perfectionné vos marionnettes, vous les avez absolument gâtées. »

L'homme des fils d'archal conçut à ces mots un souverain mépris pour Jones ; il lui répliqua de l'air le plus dédaigneux : « Très-probablement, monsieur, c'est là votre opinion ; mais j'ai la satisfaction de savoir que les meilleurs juges en diffèrent entièrement, et il est impossible de plaire à tout le monde. Je conviens, à la vérité, qu'il y a deux ou trois ans, étant à Bath, quelques personnes de qualité me pressèrent instamment de remettre Polichinelle sur la scène. Je crois même que j'ai perdu quelque argent à n'y pas consentir ; mais que les autres fassent ce qu'ils voudront, un peu de métal ne me corrompra pas au point de me faire dégrader ma profession, et je ne consentirai jamais volontairement à

souiller un théâtre aussi décent et aussi régulier que le mien , en y introduisant des scènes d'un genre aussi bas. »

« Vous avez raison , mon ami , s'écria le clerc de procureur, vous avez grandement raison ; évitez toujours ce qui est bas. J'ai plusieurs de mes amis à Londres qui ont résolu d'épurer le théâtre de tout ce qui est bas. — Et rien n'est plus convenable , s'écria à son tour le commis de l'excise , en ôtant sa pipe de sa bouche. Je me rappelle , ajouta-t-il , car je demeurais alors chez mylord , que j'étais à la galerie des laquais , le jour que l'on donna pour la première fois cette comédie du *Mari poussé à bout*. Il y avait je ne sais combien de sottises du genre le plus bas , au sujet d'un gentilhomme campagnard venu à la ville pour s'y faire élire au parlement. On fit paraître une partie de ses valets , et je me rappelle son cocher entre autres ; mais nos messieurs de la galerie où j'étais ne purent souffrir quelque chose d'aussi bas , et ils sifflèrent. J'ai remarqué , mon ami , que vous avez supprimé tout cela , et vous méritez qu'on vous en félicite. »

« Fort bien, messieurs, dit Jones, je ne pourrais jamais soutenir mon opinion contre tout le monde. Il est sûr que si la plus nombreuse partie de l'auditoire n'aime pas Polichinelle, le savant directeur du spectacle peut avoir très-bien fait de lui donner son congé. »

Le directeur des marionnettes commençait alors un second discours où il dit beaucoup de choses sur la grande force de l'exemple, et il cherchait à prouver avec quelle facilité les inférieurs seraient détournés du vice, si on leur faisait constamment observer combien il est odieux dans leurs supérieurs, quand il fut malheureusement interrompu par un incident que nous aurions peut-être omis dans un autre temps, mais que nous ne pouvons nous dispenser de raconter en ce moment : ce ne sera cependant pas dans ce chapitre.

---

## CHAPITRE V.

D'où l'on peut inférer que les meilleures choses sont sujettes à être mal comprises et mal interprétées.

UN tumulte violent se fit alors entendre à la porte, où la maîtresse de l'auberge maltraitait de son mieux sa servante, tant avec le poing qu'avec la langue. Elle n'avait pas trouvé cette fille à son ouvrage, mais bien, après l'avoir cherchée quelque temps, sur le théâtre des marionnettes, où elle était avec le Joyeux-André (1), et dans une situation qu'il ne serait pas très-convenable de décrire.

Quoique Grace (tel était son nom) eût perdu toute modestie, elle n'eut pas assez d'impudence pour nier sa faute, ayant été prise sur le

(1) *Merry-Andrew* : le paillasse, le bouffon. (ÉD.)

fait ; elle se borna donc à essayer de la pallier. « Pourquoi me battez-vous ainsi, madame ? dit - elle ; si ce que je fais ne vous convient point, vous pouvez me mettre dehors. Si je suis une catin ( car l'autre lui' avait libéralement donné ce titre ), mes supérieures le sont aussi bien que moi. Qu'était donc cette belle dame qui vient de paraître tout à l'heure dans les marionnettes ? je suppose que ce n'est pas pour rien qu'elle a couché dehors et sans son mari. »

L'hôtesse entra alors en fureur, et n'épargna pas les injures à son mari et aux maîtres des marionnettes. « Vous voyez, mon mari, dit-elle, la conséquence de recevoir ces gens-là dans votre maison. Si l'on en boit un peu plus, cela compense à peine tout le désordre qu'ils causent ; et puis voir faire de sa maison une maison de débauche par toute cette vermine-là ! En un mot, j'exige qu'ils partent demain matin, car je ne veux plus tolérer de semblables choses. Voilà le vrai moyen d'apprendre à nos gens à être paresseux et impertinents ; car on ne peut rien apprendre de mieux à tous ces spectacles.

frivoles. Je me souviens du temps où les marionnettes représentaient des sujets de l'Écriture sainte, comme *le Vœu téméraire de Jephté*, et autres scènes honnêtes où les méchants étaient emportés par le diable ; il y avait quelque sens dans ces sortes de représentations : mais, comme notre curé le disait dimanche dernier, personne ne croit plus au diable à présent. Et vous nous amenez ici une troupe de marionnettes vêtues comme de grands seigneurs et de grandes dames ! Tout cela ne sert qu'à tourner la tête à nos pauvres filles des champs ; et quand leurs têtes sont une fois tournées sens dessus dessous, il ne faut pas s'étonner s'il en arrive autant du reste. »

Virgile nous dit, je crois, que quand la populace est en tumulte, et que toutes les espèces d'armes sont lancées de part et d'autre, si un homme grave et puissant se présente, le tumulte s'apaise aussitôt, et la populace, qui, lorsqu'elle est ainsi réunie en corps, peut fort bien être comparée à un âne, dresse ses longues oreilles pour écouter le discours de l'homme sage.

Au contraire, quand un cercle d'hommes graves et de philosophes est occupé à discuter ; quand la sagesse elle-même peut en quelque sorte être considérée comme présente au milieu d'eux, et fournissant tour-à-tour des arguments à chaque orateur ; s'il s'élève un tumulte parmi la populace, ou si une femme en colère, qui fait à elle seule autant de bruit qu'une populace tout entière, se présente tout-à-coup au milieu desdits philosophes, leurs disputes cessent à l'instant, la sagesse renonce à remplir plus long-temps son ministère auguste, et l'attention de chacun se fixe sur cette femme en colère.

Ainsi le tumulte dont nous avons parlé plus haut, et l'arrivée de l'hôtesse, imposèrent silence au directeur des marionnettes, et mirent fin sur-le-champ à cette harangue grave et sublime, dont nous avons déjà donné au lecteur un échantillon suffisant. Rien ne pouvait en effet arriver plus mal à propos que cet accident : la Fortune n'aurait pu imaginer un stratagème plus malin pour confondre le pauvre homme, au moment où il discourait d'une manière si

trionphante sur la morale qu'on pouvait tirer de son spectacle. Sa bouche se trouva alors fermée aussi complètement que le serait celle d'un charlatan, si au beau milieu d'une savante déclamation sur la grande vertu de ses pilules et de ses poudres, on apportait tout d'un coup et déposait devant son auditoire le cadavre d'un de ses martyrs, comme un témoignage de son habileté.

Cependant, au lieu de répondre à l'hôtesse, l'homme aux marionnettes courut à son Joyeux-André pour le battre ; et la lune commençant alors à répandre sa lumière argentée, comme disent les poètes, quoiqu'en ce moment elle fût plutôt couleur de cuivre, Jones demanda le compte de sa dépense, et ordonna à Partridge, que l'hôtesse venait de réveiller d'un profond sommeil, de se préparer à se remettre en route. Mais Partridge, qui venait tout nouvellement de l'emporter sur deux points, comme le lecteur l'a déjà vu, s'était enhardi à faire une troisième tentative, qui était d'engager Jones à prendre un logement pour la nuit dans la maison où il était alors. Il débuta

par une surprise affectée de l'intention que M. Jones lui témoignait de quitter ce lieu, et après une foule d'arguments excellents, il insista sur ce que ce prompt départ ne pouvait avoir aucun but ; car à moins que Jones ne sût quel chemin Sophie avait pris, chaque pas qu'il ferait pouvait l'éloigner d'elle. « Vous voyez bien , monsieur, lui disait-il, par le rapport de tous les gens de la maison, qu'elle n'a pas passé par ici. Ne vaudrait-il pas mieux y rester jusqu'à demain matin, surtout lorsque nous pouvons espérer de rencontrer quelqu'un d'ici-là qui pourra nous en donner des nouvelles ?

Ce dernier argument produisit quelque effet sur Jones, et tandis qu'il le pesait, le maître de l'auberge vint mettre dans le même côté de la balance tout ce qu'il avait de rhétorique. « Sûrement, monsieur, lui dit-il, votre domestique vous donne le meilleur conseil possible ; car, qui pourrait dans cette saison entreprendre de voyager la nuit ? » Là-dessus il prôna de son mieux et dans le style ordinaire toutes les commodités qu'on trouvait dans sa maison ; l'hôtesse y joignit des explications... Mais pour ne pas

arrêter le lecteur sur ce qui est commun à tous les maîtres d'auberge, mâles et femelles, il suffit de lui dire que Jones consentit enfin à rester, et à prendre quelques heures de repos, dont il faut convenir qu'il avait grand besoin, ayant à peine fermé l'œil depuis qu'il avait quitté l'auberge où il avait eu le malheur d'avoir la tête cassée.

Aussitôt que Jones eut pris la résolution de ne pas aller plus loin cette nuit, il se retira pour se coucher avec ses deux compagnons de lit, le portefeuille et le manchon ; mais Partridge, qui s'était rafraîchi de temps en temps par quelques petits sommes, était plus disposé à manger qu'à dormir, et plus encore à boire qu'à toute autre chose.

L'orage que Grace avait fait naître étant alors tout-à-fait passé, et l'hôtesse réconciliée avec l'homme aux marionnettes, qui de son côté lui pardonna les réflexions indécentes, qu'elle s'était permises dans sa colère, sur la morale de ses pièces ; une apparence de paix et de tranquillité régna dans la cuisine, où étaient assis en rond autour du feu, l'hôte,

l'hôtesse, le directeur de marionnettes, le clerc de procureur, le commis de l'excise et l'ingénieur M. Partridge. C'est en cette compagnie qu'eut lieu l'agréable conversation qu'on trouvera dans le chapitre suivant.

---

## CHAPITRE VI.

Contenant une ou deux remarques de notre cru, et beaucoup d'autres de la part de l'honnête compagnie asssemblée dans la cuisine.

QUOIQUE l'orgueil de Partridge ne lui permit pas de s'avouer domestique, il avait, en maintes occasions, la condescendance d'imiter les manières de cette classe d'hommes. Par exemple, il se plaisait à exagérer la fortune de son compagnon, comme il appelait Jones. Telle est la coutume la plus ordinaire de tous les domestiques, lorsqu'ils se trouvent avec des

étrangers, aucun d'eux ne voulant passer pour être au service d'un homme qui n'a rien; car plus la situation du maître est élevée, plus il semble au domestique que la sienne doit l'être. La vérité de cette observation est suffisamment confirmée par la conduite de tous les laquais des gens de qualité.

Mais quoique les titres et la fortune communiquent une sorte d'éclat à tout ce qui les entoure, quoique les laquais des gens de qualité et des riches croient avoir des droits à une partie de ce respect que l'on a pour la qualité et les richesses de leurs maîtres, il est démontré qu'il n'en est pas ainsi à l'égard de l'esprit et de la vertu. Ces avantages sont exclusivement personnels, et absorbent tout le respect qu'on leur accorde. A dire vrai, ce respect est si peu considérable, qu'il n'est pas susceptible de partage. Or, comme l'esprit et la vertu ne réfléchissent aucun honneur sur le domestique, il n'est nullement déshonoré par la plus déplorable absence de l'un et de l'autre dans son maître. Il faut convenir qu'il en est autrement à l'égard du manque de ce qu'on appelle vertu

dans une maîtresse; nous en avons vu la conséquence au sujet de mistress Gwynn: car, dans ce déshonneur, il y a une sorte de contagion qui, comme celle de la pauvreté, se communique à tout ce qui l'approche.

D'après tous ces motifs, nous ne devons pas nous étonner que les domestiques (je parle des domestiques hommes seulement) prennent un si grand intérêt à la réputation de richesse de leurs maîtres, et si peu ou même point du tout à leur bonne ou mauvaise renommée sous d'autres rapports. Il est donc naturel que, quoiqu'ils fussent honteux d'être les laquais d'un homme sans fortune, ils ne le soient pas de servir un mauvais sujet ou un sot, et ne se fassent aucun scrupule de publier partout où ils se trouvent, et souvent qu'ils plaisantent avec esprit et gaieté des vices et des folies de leurs maîtres. Dans le fait, un laquais est souvent un bel-esprit et un fat, aux dépens du maître dont il porte la livrée.

Partridge, après avoir beaucoup exagéré l'immense fortune dont M. Jones devait hériter, communiqua très-franchement à la com-

pagnie une crainte qu'il avait commencé à concevoir la veille, et à laquelle, comme nous l'avons alors fait entendre, la conduite de Jones avait donné assez de fondement. En un mot, il s'était confirmé dans l'opinion que son maître avait perdu l'esprit, et c'était cette opinion dont il faisait part tout franchement à ceux qui faisaient cercle autour de la cheminée.

L'homme aux marionnettes entra volontiers dans cette idée : « J'avoue, dit-il, que ce gentilhomme m'a extrêmement surpris, quand je l'ai entendu parler des marionnettes d'une manière si absurde. On a vraiment peine à concevoir qu'un homme dans son bon sens puisse se méprendre à ce point. Ce que vous dites maintenant explique parfaitement comment il a des idées aussi monstrueuses. Le pauvre jeune homme ! j'en suis fâché pour lui de tout mon cœur. En effet, il a quelque chose de singulièrement égaré dans les yeux ; je n'en avais rien dit, mais je m'en étais bien aperçu auparavant. »

L'hôte approuva cette conclusion, et réclama, en faveur de sa sagacité, le mérite de l'a-

voir aussi remarqué. « Et certainement, ajoutait-il, cela doit être ainsi ; car il n'y a qu'un fou qui ait pu penser à quitter une aussi bonne maison que la miennne, pour aller courir les champs à cette heure de la nuit. »

L'employé de l'excise ôtant sa pipe de sa bouche, dit qu'il avait bien pensé que le gentilhomme avait quelque chose d'égaré dans les yeux et dans le langage. Puis, s'adressant à Partridge : « S'il est réellement fou, dit-il, on ne devrait pas le laisser courir ainsi les champs, car il serait possible qu'il fût la cause de quelque malheur. C'est une pitié qu'on ne s'assure pas de lui, et qu'on ne le renvoie pas à ses parents. »

Quelques idées de cette nature s'étaient aussi emparées de l'esprit de Partridge. Comme il était persuadé que Jones s'était enfui de chez M. Allworthy, il se flattait de recevoir les plus grandes récompenses, s'il pouvait trouver quelque moyen de l'y ramener ; mais la crainte qu'il avait de Jones, dont il connaissait l'emportement et la force, pour avoir éprouvé l'un et l'autre en plusieurs circonstances, lui avait fait

envisager ce projet comme inexécutable. Mais il n'eut pas plus tôt entendu l'opinion de l'employé de l'excise, qu'il saisit cette occasion de déclarer qu'elle était en tout la sienne, et témoigna le vif désir qu'on pût venir à bout de ce dessein.

« En venir à bout ! dit l'employé de l'excise ; il n'y a rien de plus aisé. »

« Ah ! monsieur, répondit Partridge, vous ne savez pas quel diable d'homme c'est ; il pourrait me prendre d'une seule main et me jeter par la fenêtre ; et il le ferait infailliblement, s'il pouvait seulement soupçonner.... »

« Bah ! dit l'employé, je crois que je le vaudrais bien ; d'ailleurs, nous sommes cinq ici. — Je ne sais ce que vous voulez dire par vos cinq, s'écria l'hôtesse ; mon mari n'a rien à faire là, et l'on ne fera violence à personne dans ma maison. Le jeune homme est un aussi joli jeune homme que j'en aie jamais vu de ma vie, et je ne le crois pas plus fou que le plus sage d'entre nous. Que venez-vous nous dire qu'il a les yeux égarés ? il a les plus beaux yeux que j'aie jamais vus, et le plus joli regard ;

d'ailleurs c'est un jeune homme très-modeste et très-honnête. Je vous assure que je l'ai plaint de tout mon cœur, depuis que monsieur qui est là dans le coin nous a dit qu'il était malheureux dans ses amours. Certainement, cela suffit pour donner à un homme, surtout à un aussi joli jeune-homme que celui-ci, un regard un peu différent de celui qu'il a coutume d'avoir. Quelle dame aime-t-il donc? que diable cette dame peut-elle espérer de mieux qu'un aussi bel homme avec une grande fortune? Je suppose que c'est une de vos dames de qualité, une de vos dames de la ville que nous avons vu représenter hier soir par les marionnettes, et qui ne savent jamais ce qu'elles veulent. »

Le clerc de procureur déclara aussi qu'il ne voulait être pour rien dans l'affaire avant qu'on eût consulté un homme de loi. « Supposez, dit-il, qu'on intente action contre nous pour un emprisonnement illégal, comment pourrions-nous nous défendre? Qui sait si les preuves de folie paraîtront suffisantes aux jurés? Mais je ne parle ici que pour mon compte; car il ne

convient pas à un homme de loi de se mêler de ces sortes d'affaires, à moins que ce ne soit en sa qualité d'homme de loi. Les jurés nous sont toujours infiniment moins favorables qu'aux autres. Je n'ai cependant pas l'intention de vous décourager, M. Thomson, s'adressant à l'employé, ni Monsieur, ni personne de la compagnie. »

L'employé secoua la tête à ce discours, et l'homme aux marionnettes dit qu'il était quelquefois difficile aux jurés de prononcer sur la folie. « Car je me rappelle, ajouta-t-il, que je fus une fois présent à un procès en matière de folie, où vingt témoins jurèrent que l'homme était aussi fou qu'un lièvre de mars, et vingt autres qu'il était aussi sensé qu'aucun autre homme en Angleterre. Aussi la plupart disaient que ce n'était qu'un tour de ses parents pour dépouiller le pauvre homme de ses biens. »

« Cela est très-vraisemblable, dit l'hôtesse; j'ai connu moi-même un pauvre homme que sa famille retint toute sa vie dans une maison de fous, tandis qu'elle jouissait de tout son

bien. Mais il ne porta pas bonheur à la famille ; car, quoique la loi le lui eût donné, après tout, c'était contre le droit d'un autre. »

« Bah ! s'écria le clerc de procureur avec mépris ; eh qui donc a d'autres droits que ceux que la loi lui donne ? Si la loi me donnait la plus belle terre de la province, je ne m'embarrasserais pas beaucoup de savoir à qui elle appartiendrait de droit. »

« Si cela est ainsi, dit Partridge, *felix quem faciunt aliena pericula cautum* (1). »

L'hôte, qui avait été obligé de sortir, pour répondre à un homme à cheval qui venait d'arriver, rentra alors dans la cuisine, et s'écria avec un air d'effroi : « Savez-vous ce qui arrive ? Les rebelles ont devancé le duc et sont presque aux portes de Londres. Cela est certainement vrai, car un homme à cheval vient de me le dire tout à l'heure. »

« J'en suis charmé de tout mon cœur, s'é-

(1) Heureux celui que les pertes du prochain rendent sage !

cria Partridge; alors on ne se battra pas dans ce pays-ci. »

« J'en suis aussi charmé, dit le clerc de procureur, mais pour une meilleure raison; car je voudrais que le bon droit l'emportât toujours. »

« Oui, mais, répondit l'hôte, j'ai entendu dire que quelques personnes assuraient que cet homme n'avait aucun droit. »

« Je vais vous prouver le contraire sur-le-champ, s'écria le clerc de procureur. Si mon père meurt saisi d'un droit, me croyez-vous saisi de ce droit? je vous le demande; ce droit ne descend-il pas à son fils? et y a-t-il quelque différence entre un droit et un autre? »

« Mais comment? a-t-il le droit de nous faire papistes? » dit l'hôte.

« Ne craignez pas cela, s'écria Partridge. Quant au droit, Monsieur qui est là l'a prouvé clair comme le jour : et quant à la religion, il n'en est pas du tout question. Les papistes eux-mêmes ne s'attendent à rien de semblable : un prêtre papiste, que je connais très-bien, et qui est un très-honnête homme, m'a donné sa pa

role d'honneur qu'ils n'y pensaient en aucune façon. »

« Et un autre prêtre de ma connaissance, dit l'hôtesse, m'a dit la même chose. Mais mon mari a toujours tellement peur des papistes ! Je connais beaucoup de papistes qui sont de très-honnêtes geus et qui dépensent leur argent fort libéralement : ma maxime à moi a toujours été, que l'argent d'un homme est tout aussi bon que celui d'un autre. »

« Cela est très-vrai, madame, dit l'homme aux marionnettes, je ne m'embarrasse guère de la religion que nous devons avoir, pourvu que les presbytériens n'aient pas le dessus, car ce sont les ennemis des marionnettes. »

« Ainsi donc vous sacrifieriez votre religion à votre intérêt, s'écria l'employé de l'excise, et vous désirez voir revenir le papisme, n'est-il pas vrai ? »

« Non, en vérité, répondit l'autre, je hais le papisme autant que qui que ce soit ; mais cependant c'est une consolation fort douce pour quelqu'un de pouvoir vivre sous son empire, ce que je ne pourrais faire sous celui des pres-

bytériens. Ce qu'un homme estime avant tout, c'est son gagne-pain sans doute, on ne peut nier cela; et je suis sûr, si vous vouliez dire la vérité, que vous craignez plus de perdre votre place que toute autre chose. Mais ne craignez rien, mon ami, il y aura une taxe de l'excise sous un autre gouvernement aussi bien que sous celui-ci. »

« Très-certainement, répliqua l'employé, je serais un très-méchant homme, si je n'honorais pas le roi dont je mange le pain. Car que m'importe à moi qu'il y ait une excise sous un autre gouvernement, puisque mes protecteurs seraient sûrement chassés, et que je ne pourrais m'attendre à rien de mieux qu'à les suivre? Non, non, mon ami, je ne renoncerai jamais à ma religion dans l'espérance de garder ma place sous un autre gouvernement; car je ne serais certainement pas mieux, et très-probablement je serais pis encore. »

« Eh bien, voilà ce que je dis, s'écria l'hôte; on a beau dire, qui sait ce qui peut arriver? Comment donc? ne serais-je pas un sot de prêter mon argent à je ne sais qui, parce qu'il

pourrait arriver qu'il me le rendit un jour ? Je suis certain qu'il est en sûreté dans mon coffre, et je suis résolu de l'y garder. »

Le clerc de procureur avait conçu une haute opinion de la sagacité de Partridge. Soit que cette confiance provînt de la grande connaissance que le premier avait des hommes et des choses, soit qu'elle provînt de la sympathie qui existait entre leurs deux esprits, car ils étaient tous deux jacobites par principes, ils se serrèrent la main cordialement, et vidèrent plusieurs verres de bière pour boire des santés que nous croyons à propos de laisser dans l'oubli.

Les mêmes santés furent ensuite portées par tous ceux qui étaient présents, et par l'hôte lui-même, quoiqu'à regret : mais il ne put soutenir les menaces du clerc de procureur, qui jura qu'il ne remettrait jamais le pied dans sa maison, s'il refusait de boire les rasades qui eurent lieu en cette occasion, et qui mirent bientôt fin à la conversation. Nous terminerons donc ici le chapitre.

---

## CHAPITRE VII.

Où la Fortune semble avoir été de meilleure humeur pour Jones que nous ne l'avons vue jusqu'ici.

COMME il n'y a pas de potion plus salutaire que la fatigue pour provoquer au sommeil, il n'y en a guère non plus qui procure un sommeil plus profond : on peut bien dire que Jones en avait pris une forte dose qui opéra efficacement sur lui. Il avait déjà dormi neuf heures, et aurait peut-être dormi plus longtemps, s'il n'avait été réveillé par un bruit violent à la porte de sa chambre, où l'on frappait avec force en criant au meurtre. Jones sauta aussitôt de son lit, et trouva le directeur de marionnettes qui s'acharnait, sans miséricorde et sans modération, sur les épaules et sur les côtes de son pauvre Joyeux-André.

Jones s'interposa pour la partie souffrante, et colla l'insolent vainqueur contre la muraille. Car l'homme aux marionnettes n'était pas plus en état de se défendre contre Jones, que le pauvre bouffon au costume bariolé ne l'avait été de résister à son maître.

Mais quoique le Joyeux-André fût petit et assez faible, il ne laissait pas d'être colère. Il ne se vit donc pas plus tôt délivré de son ennemi, qu'il se mit à l'attaquer avec la seule arme dont il se servit aussi bien que lui; il lui lâcha d'abord une bordée de grosses injures générales, et en vint ensuite à quelques accusations plus particulières. « Damné soit votre sang, coquin! dit-il: non seulement c'est moi qui vous ai soutenu jusqu'ici, car c'est à moi que vous devez tout l'argent que vous gagnez, mais je vous ai encore sauvé de la potence. Vous souvenez-vous de la dame que vous vouliez dépouiller de son riche habit, pas plus tard qu'hier, dans un sentier ici derrière? Pouvez-vous nier que vous auriez voulu la tenir seule dans un bois pour la dépouiller, pour dépouiller l'une des plus belles femmes qu'on

ait jamais vues au monde? Et tout à l'heure vous êtes tombé sur moi et vous m'avez presque assassiné, quoique je n'eusse fait aucun mal à une fille d'aussi bonne volonté que moi, et seulement parce qu'elle m'aime mieux que vous. »

Jones n'eut pas plus tôt entendu ces mots, qu'il quitta le maître en lui défendant avec menaces de maltraiter davantage le Joyeux-André : puis emmenant avec lui le pauvre malheureux dans son appartement, il sut bientôt des nouvelles de sa Sophie, que cet homme avait vue passer la veille, tandis qu'il accompagnait son maître avec son tambour. Il obtint aisément de lui qu'il viendrait lui montrer exactement l'endroit; et après avoir appelé Partridge, il se hâta de se mettre en route.

Il était huit heures avant que tout fût prêt pour son départ, car Partridge ne se pressait pas, le compte n'était pas encore réglé, et quand tout fut arrangé à cet égard, Jones ne voulut pas quitter l'auberge, avant d'avoir ré-

concilié parfaitement le directeur des marionnettes et son bouffon.

Quand ce dernier débat fut heureusement terminé, il partit enfin et fut conduit par l'honnête Joyeux-André à l'endroit où Sophie avait passé; et après avoir libéralement récompensé son conducteur, il poursuivit sa route avec plus d'ardeur que jamais, délicieusement occupé de la manière extraordinaire dont il avait appris des nouvelles de Sophie. Partridge n'en fut pas plus tôt instruit, que, d'un ton sérieux, il se mit à prophétiser et à promettre à Jones qu'il réussirait certainement dans son entreprise. « Car, dit-il, deux évènements de cette nature, tendant à vous diriger sur les pas de votre maîtresse, n'auraient jamais eu lieu, si la Providence n'avait pas enfin le dessein de vous réunir. » Ce fut la première fois que Jones prêta quelque attention aux superstitions de son compagnon.

Ils n'avaient pas fait plus de deux milles, quand ils furent surpris par une violente averse; et comme ils se trouvaient en même temps en

face d'un cabaret, Partridge obtint, par les instances les plus vives, que Jones y entrât pour laisser passer la pluie. La faim est une ennemie, si l'on peut l'appeler ainsi, qui tient plus du tempérament anglais què du français; car, quoique vous remportiez souvent la victoire sur elle, elle revient toujours à la charge dès qu'elle en trouve l'occasion. C'est ce qui lui arriva avec Partridge, qui ne fut pas plus tôt entré à la cuisine, qu'il se mit à faire les mêmes questions qu'il avait faites la veille au soir. La réponse qu'il y reçut fut un excellent filet de bœuf froid qui parut sur la table, et sur lequel, non seulement Partridge, mais Jones lui-même firent un très-bon déjeuner, quoique ce dernier commençât à redevenir inquiet, en voyant que les gens de la maison ne pouvaient lui donner des nouvelles plus récentes de Sophie.

Le repas fini, Jones se préparait à partir malgré la violence de la pluie qui continuait toujours; mais Partridge demanda avec instance un autre pot de bière, et enfin, fixant les yeux sur un jeune garçon établi auprès du feu de

la cuisine où il venait d'entrer , et qui le regardait en ce moment avec la même attention , il se retourna soudain vers Jones , et s'écria : « Monsieur, donnez-moi votre main, un pot ne suffira pas à présent pour faire le tour. Voici encore des nouvelles de madame Sophie qui nous arrivent. Ce garçon qui est là près du feu est le même qui a couru à cheval devant elle. Je reconnais mon emplâtre sur son visage. — Que le ciel vous comble de bénédictions, monsieur, s'écria le garçon, assurément c'est votre emplâtre. J'aurai toujours des raisons de me souvenir de votre bonté, car cet emplâtre m'a presque entièrement guéri. »

A ces mots, Jones se leva précipitamment, et après avoir ordonné au garçon de le suivre, passa de la cuisine dans un appartement séparé : car il était si délicat, lorsqu'il s'agissait de Sophie, qu'il n'aurait jamais volontairement prononcé son nom en présence de plusieurs personnes; et quoiqu'il eût, d'abondance de cœur, comme on dit, porté un toast à Sophie, au milieu d'officiers dont il croyait impossible qu'elle fût connue, le lecteur peut se

souvenir combien on eut de peine à obtenir de lui qu'il prononçât son nom de famille.

Il paraîtra donc cruel, peut-être même absurde, aux yeux d'un grand nombre de sages lecteurs, que Jones dût principalement son infortune actuelle à un prétendu manque de délicatesse, vertu qu'il possédait au suprême degré : car, dans le fait, Sophie était beaucoup plus offensée de son indiscretion prétendue à son égard, que d'aucune des familiarités que, dans la circonstance où il s'était trouvé, il avait pu se permettre avec une autre femme. A dire vrai, je crois qu'Honneur ne l'aurait jamais fait consentir à quitter Upton sans voir son cher Jones, si elle n'avait été armée de ces preuves de légèreté dans sa conduite, qui prouvent si peu de respect et sont si incompatibles avec le moindre sentiment d'amour et de tendresse dans un cœur noble et délicat.

Mais enfin les choses étaient ainsi, et c'est ainsi que je dois les rapporter : s'il est quelques lecteurs qui se trouvent choqués de ce qu'elles ne paraissent pas naturelles, je n'y sau-

rais que faire. Je dois leur rappeler que je n'écris pas un système, mais une histoire; et je ne suis point obligé de concilier les faits avec les notions reçues de la vérité et de la nature. Mais quand cela même serait aisé, peut-être serait-il plus prudent à moi de ne pas l'entreprendre. Le fait présent, par exemple, tel que je viens de le rapporter sans aucun commentaire, peut au premier abord offenser quelques lecteurs; mais après mûre réflexion, il doit plaire généralement : car les sages et les gens de bien peuvent regarder ce qui est arrivé à Jones, à l'auberge d'Upton, comme une juste punition et une conséquence immédiate de sa coupable conduite en amour, conduite dont cette punition était la conséquence immédiate; et les sots ainsi que les méchants pourront se complaire dans leurs vices, en se flattant au fond de leurs cœurs que les hommes doivent leurs réputations au hasard plutôt qu'à la vertu. Les réflexions que nous serions tenté de faire ici à cet égard contrediraient peut-être également ces deux conclusions, et prouveraient que ces incidents ne servent qu'à confirmer la vé-

rité de cette doctrine grande, utile et si rarement suivie, que le but de tout cet ouvrage est d'inculquer dans les esprits, et dont nous nous garderons bien de remplir nos pages de trop fréquentes répétitions, pour ne pas imiter ces orateurs vulgaires qui allongent leurs sermons en répétant leur texte à la fin de chaque paragraphe.

Nous nous contenterons de laisser entrevoir que, quoique Sophie se fût malheureusement trompée dans son opinion sur Jones, elle avait des raisons suffisantes pour fonder cette opinion, puisque toute jeune personne se serait abusée comme elle. Je dis plus, si elle eût alors suivi son amant et fût entrée dans cette auberge au moment qu'il la quitta, elle aurait trouvé l'hôte aussi bien instruit de son nom et de ce qu'elle était que la servante de l'auberge d'Upton avait paru l'être. Car, tandis que Jones questionnait tout bas le petit garçon dans un cabinet retiré, Partridge qui n'était pas à beaucoup près si délicat, interrogeait tout haut dans la cuisine l'autre guide qui avait accompagné mistress Fitzpatrick. Par ces moyens, l'hôte, qui dans

ces sortes d'occasions avait toujours l'oreille au guet, fut parfaitement instruit de la chute de cheval que Sophie avait faite, de la méprise concernant Jenny Cameron, de toutes les conséquences du punch, en un mot de presque tout ce qui s'était passé à l'auberge d'où nous avons fait partir nos dames dans un carrosse à six chevaux, la dernière fois que nous avons pris congé d'elles.

---

## CHAPITRE VIII.

Ne contenant guère que quelques observations singulières.

JONES était resté absent pendant une longue demi-heure, quand il rentra précipitamment dans la cuisine pour demander à l'hôte qu'il lui fit savoir à l'instant ce qu'il avait à payer. Quant à Partridge, le chagrin qu'il éprouva

d'être obligé de quitter le bon coin de la cheminée et un verre d'excellente liqueur, fut un peu compensé par l'assurance de ne pas voyager davantage à pied; car Jones, avec les *arguments dorés*, avait obtenu du postillon qu'il l'accompagnerait jusqu'à l'auberge où il avait conduit Sophie. Mais il n'y avait consenti qu'à la condition que l'autre postillon l'attendrait à l'auberge où ils se trouvaient, parce que, l'hôte d'Upton étant l'intime ami de l'hôte de Gloucester, il pourrait d'un jour à l'autre revenir aux oreilles de ce dernier que ses chevaux avaient fait double course, et que par suite on pourrait lui redemander l'argent de la seconde, qu'il avait sagement le projet de mettre dans sa poche.

Nous avons été obligés de rapporter cette circonstance, toute légère qu'elle peut paraître, parce qu'elle retarda long-temps le départ de M. Jones; car l'honnêteté du second postillon était plus grande, vu le prix qu'il y mettait, et elle aurait eu effet coûté fort cher à Jones, si Partridge, qui, comme nous l'avons dit, était un garçon subtil, ne lui avait pas adroitement

donné une demi-couronne à dépenser dans cette même auberge, pour l'aider à attendre son compagnon. L'hôte n'eut pas plus tôt flairé cette demi-couronne, qu'il s'épanouit et débita avec force un discours si persuasif, que le postillon fut bientôt vaincu, et consentit à prendre une demi-couronne de plus pour attendre. Nous ne pouvons nous empêcher d'observer ici que, puisqu'il y a tant de politique dans la classe la plus inférieure du peuple, les grands ont souvent trop haute opinion d'eux-mêmes et de leur dissimulation, talent dans lequel ils sont fréquemment surpassés par les derniers des hommes.

Les chevaux étant amenés, Jones sauta sur la selle de femme sur laquelle sa chère Sophie avait voyagé. Je dois avouer que le postillon eut la politesse de lui offrir la sienne, mais il préféra l'autre, probablement parce qu'elle était plus douce. Partridge cependant, quoique tout aussi efféminé que Jones, ne put supporter la pensée de dégrader sa qualité d'homme; il accepta en conséquence l'offre du postillon: et Jones monta sur la selle de

Sophie, le postillon sur celle de mistress Honour, et Partridge juché sur le troisième cheval, se mirent en route et arrivèrent en quatre heures à l'auberge où le lecteur a déjà passé tant de temps. Partridge fut très-gai pendant tout le chemin, qui rappelait souvent à Jones tous les présages de succès qui depuis peu lui avaient été si favorables, et que le lecteur le moins superstitieux doit convenir avoir été singulièrement heureux. D'ailleurs Partridge était plus charmé de ce qui faisait l'objet de la poursuite actuelle de son compagnon, qu'il ne l'avait été de le voir marcher à la gloire. D'après ces mêmes présages, qui promettaient le succès à notre pédagogue, il commençait à se faire une idée nette de l'amour de Jones et de Sophie, auquel il n'avait fait jusque-là que très-peu d'attention, ayant dans l'origine fort mal jugé les raisons de la fuite de Jones : quant à ce qui s'était passé à Upton, il avait été beaucoup trop effrayé avant et après son départ de ce lieu, pour en rien conclure, sinon que le pauvre Jones était tout-à-fait fou ; d'autant plus qu'il se foudait aussi

sur sa conduite en quittant Gloucester, qui, selon lui, s'accordait avec tout ce qu'on lui avait dit précédemment. Quoi qu'il en soit, il était alors assez satisfait de son expédition actuelle, et commençait à concevoir une opinion plus favorable du bon sens de son ami.

Trois heures venaient de sonner quand ils arrivèrent, et Jones demanda sur-le-champ des chevaux de poste; mais malheureusement on ne put se procurer un seul cheval dans le canton. Le lecteur ne s'en étonnera pas, s'il veut réfléchir au trouble qui régnait alors dans tout le royaume, et notamment dans cette province, où des exprès passaient et repassaient à toutes les heures du jour et de la nuit.

Jones fit tout ce qu'il put pour engager son premier guide à l'escorter jusqu'à Coventry, mais il le trouva inexorable. Tandis qu'il argumentait avec lui dans la cour de l'auberge, une personne vint à lui, et le saluant par son nom, lui demanda des nouvelles de toute la famille du Somerset-shire. Jones jetant les yeux sur cette personne, la reconnut aussitôt pour être M. Dowling, l'homme de loi avec

lequel il avait diné à Gloucester, et lui rendit son salut avec beaucoup de politesse.

Dowling pressa très-vivement M. Jones de ne pas aller plus loin ce soir-là, et appuya ses instances d'une foule d'arguments sans réplique : d'abord il était presque nuit ; ensuite les chemins étaient très-mauvais ; et, sous tous les rapports, il lui conviendrait beaucoup mieux de ne partir qu'à la pointe du jour. A ces arguments il en ajouta beaucoup d'autres non moins victorieux, dont une partie était déjà probablement entrée dans l'esprit de Jones. Mais comme ils avaient été alors sans effet, ils n'eurent pas plus de succès dans la bouche de M. Dowling, et Jones persista dans son dessein, dût-il même être obligé de faire la route à pied.

Quand l'homme de loi vit qu'il ne pouvait faire consentir Jones à rester, il s'occupa avec non moins de chaleur à persuader au guide de l'accompagner. Il mit en avant une foule de bons motifs pour l'engager à entreprendre ce petit voyage, et termina son discours en lui di-

sant : « Croyez - vous que Monsieur ne vous récompensera pas très-bien de votre peine? »

Deux contre un sont un avantage partout, comme au ballon. Mais celui que cette réunion de forces procure quand il s'agit de persuader et d'obtenir ce qu'on souhaite, ne peut être un problème pour un observateur curieux : il doit souvent avoir vu que quand un pere, un maître, une femme ou tout autre individu revêtu de quelque autorité, ont opiniâtrément persisté dans leur refus, malgré toutes les raisons qu'une seule personne a pu leur donner, ils ont cédé ensuite à la répétition des mêmes raisons données par une seconde et troisième personne qui avaient entrepris de plaider la même cause avec les mêmes arguments; et c'est peut-être de là que vient l'expression de *seconder* un argument ou une motion, ce qui est d'une grande conséquence dans toutes les assemblées où l'on discute en public. De là vient aussi probablement que dans nos cours de justice nous entendons souvent un habile homme (généralement un avo-

cat royal) répéter pendant une heure entière ce qu'a dit un autre habile homme qui vient de parler immédiatement avant lui.

Sans autre explication, nous continuerons, suivant notre usage, d'en donner un exemple dans la conduite du postillon dont nous venons de parler, qui se laissa persuader par M. Dowling, et promit de laisser monter encore une fois M. Jones sur la selle de femme. Mais il insista sur ce qu'on lui permit de faire d'abord donner un bon repas à ses pauvres chevaux, disant qu'ils avaient déjà fait beaucoup de chemin, et n'avaient pas été ménagés en route. Cette précaution du postillon était inutile, car Jones, malgré son empressement et son impatience, en aurait donné l'ordre lui-même. Notre héros n'était pas de l'opinion de ceux qui considèrent les animaux comme de pures machines, et quand ils enfoncent leurs éperons dans le ventre de leur cheval, s'imaginent que l'éperon et le cheval ne sont pas plus sensibles l'un que l'autre à la douleur.

Pendant que les animaux mangeaient leur avoine, ou plutôt étaient supposés la manger

( car tandis que le postillon prenait soin de lui-même à la cuisine, le garçon de l'auberge prenait grand soin que son avoine ne se consommât pas dans l'écurie ), M. Jones, cédant aux instances de M. Dowling, l'accompagna dans sa chambre, où ils s'assirent ensemble pour boire une bouteille de vin.

---

## CHAPITRE IX.

Où M. Jones et M. Dowling boivent une bouteille de vin ensemble.

M. DOWLING, en buvant un verre de vin, porta la santé du bon Squire Allworthy, en ajoutant : « S'il vous plaît, monsieur, nous boirons aussi à la santé du jeune Squire son neveu et son héritier. Allons, monsieur, à M. Blifil; c'est un jeune homme fort aimable,

et qui, j'oserais le jurer, jouera par la suite un rôle très-considérable dans sa province. J'ai déjà en vue pour lui un bourg pour les prochaines élections. »

« Monsieur, lui répondit Jones, je suis convaincu que vous n'avez pas l'intention de m'offenser, je ne vous en témoignerai donc aucun ressentiment : mais je vous proteste que vous avez eu le plus grand tort de confondre ces deux personnes ensemble ; car l'un est l'honneur de l'espèce humaine, et l'autre est un misérable qui déshonore le nom d'homme. »

Dowling frémit à ces mots, et dit qu'il avait toujours cru que ces deux gentilshommes avaient un caractère tout-à-fait irréprochable. « Quant au Squire Allworthy, ajouta-t-il, je n'ai jamais eu le bonheur de le voir, mais tout le monde parle de sa bonté : et quant au jeune gentilhomme, je conviens que je ne l'ai vu qu'une fois, lorsque je lui portai la nouvelle de la mort de sa mère ; et alors j'étais si pressé, si entraîné, si accablé par la multiplicité de mes affaires, que j'eus à peine le temps de causer avec lui ; mais il m'a paru si honnête, et s'est

conduit si honorablement avec moi, que je n'ai jamais de ma vie, je vous le proteste, été plus enchanté de personne. »

« Je ne m'étonne pas, répondit Jones, qu'il ait pu vous en imposer dans une aussi courte entrevue, car il a la malice du démon, et vous pourriez vivre avec lui pendant des années sans le connaître. J'ai été élevé avec lui dès l'enfance, et nous ne nous sommes presque jamais quittés; mais ce n'est que depuis peu que j'ai découvert en partie sa bassesse. Je conviens que je ne l'ai jamais beaucoup aimé; j'avais toujours cru qu'il lui manquait cette générosité de caractère qui est la source la plus sûre de tout ce qu'il y a de grand et de noble dans la nature humaine. Je voyais en lui depuis long-temps un égoïsme que je méprisais; mais c'est récemment, tout récemment que j'ai découvert qu'il était capable des desseins les plus bas et les plus noirs; j'ai reconnu qu'il avait pris avantage de la franchise de mon caractère, et, par une longue suite de détestables artifices, tramé le plus horrible complot pour m'entraîner à ma ruine, qu'il est enfin parvenu à effectuer. »

« Hélas! hélas! s'écria Dowling, je proteste en ce cas qu'il est bien fâcheux qu'un homme comme lui doive hériter de la grande fortune de votre oncle Allworthy. »

« Hélas! monsieur, dit Jones, vous me faites un honneur qui ne m'appartient pas. Il est vrai cependant que sa bonté me permit autrefois de l'appeler par un nom beaucoup plus tendre encore; mais comme ce n'était qu'un acte volontaire de sa bonté, je ne puis me plaindre d'aucune injustice quand il juge à propos de me priver de cet honneur, n'ayant pas plus mérité de le perdre que je n'avais d'abord mérité de l'obtenir. Je vous assure bien, monsieur, que je ne suis point parent de M. Allworthy; et si le monde, qui ne saurait apprécier sa vertu à sa juste valeur, pouvait penser que dans sa conduite avec moi il en a agi cruellement envers un de ses parents, il commettrait une injustice envers le meilleur des hommes; car je..... Mais je vous demande pardon, je ne veux pas vous fatiguer de détails relatifs à moi. Seulement, comme vous avez semblé me croire parent de M. Allworthy, j'ai cru de

mon devoir de vous éclairer sur un fait qui aurait pu lui attirer quelque blâme; car je vous proteste que j'aimerais mieux perdre la vie que d'y avoir donné occasion. »

« Vous parlez tout-à-fait, monsieur, comme un homme d'honneur, je vous assure, répondit Dowling; mais loin d'être fatigué de vous écouter, comme vos chevaux ne seront pas prêts avant une demi-heure, je vous proteste que vous me feriez un grand plaisir de m'apprendre comment vous passez pour parent de M. Allworthy, quand vous ne l'êtes pas. »

Jones, qui pour la complaisance (mais non pour la prudence), ressemblait un peu à son aimable Sophie, consentit aisément à satisfaire la curiosité de M. Dowling, en racontant l'histoire de sa naissance et de son éducation, ce qu'il fit comme Othello,

Depuis ses jeunes ans jusqu'à ce même jour.

Dowling, ainsi que Desdemona, écoutait avec une sérieuse attention :

Il jura que c'était étrange et plus qu'étrange,  
Que c'était affligeant et vraiment affligeant.

En effet, M. Dowling fut touché de ce récit; car il ne s'était pas dépouillé de tout sentiment d'humanité, dans son métier de procureur. Rien n'est plus injuste, il faut en convenir, que les préjugés que nous conservons contre telle ou telle profession, ou plutôt contre ceux qui l'exercent. L'habitude, il est vrai, diminue l'horreur des actions que la profession rend nécessaires; mais, dans toute autre circonstance, la nature agit également sur les hommes de toutes les professions, peut-être même plus fortement sur ceux qui, occupés tous les jours de leurs affaires, n'ont qu'un jour de fête, en quelque sorte, à lui donner de temps en temps. Je ne doute point qu'un boucher ne ressentît quelque douleur à voir tuer un beau cheval; et quoiqu'un chirurgien n'éprouve aucune émotion quand il fait l'amputation d'un membre, j'en ai connu un qui s'attristait à la vue d'un homme souffrant de la goutte. On sait que le

bourreau , après avoir pendu cent misérables , a tremblé la première fois qu'il a tranché une tête. Les maîtres dans l'art de répandre le sang humain , qui dans leur métier de guerrier massacrent des milliers , non-seulement de leurs confrères , mais encore de femmes et d'enfants , sans un seul remords , ceux-là même , en temps de paix , quand les tambours et les trompettes sont déposés dans les arsenaux , déposent aussi toute leur férocité , et deviennent des membres très-doux de la société civile. De même un procureur peut compatir à toutes les misères et à toutes les infortunes des créatures ses semblables , pourvu toutefois que son intérêt personnel ne s'y oppose pas.

Comme le lecteur le sait , Jones ignorait encore sous quelles noires couleurs on l'avait peint à M. Allworthy ; et , quant aux autres faits , il ne les présenta pas sous le jour le plus désavantageux ; car , quoiqu'il n'eût le projet de jeter aucun blâme sur son ancien ami et patron , il n'était pas non plus très-disposé à en laisser trop à sa charge. Dowling remarqua donc , et non sans raison , qu'il fallait que quelqu'un

lui eût rendu de très-mauvais offices. « Car certainement, dit-il, le Squire ne vous aurait jamais déshérité pour un petit nombre de fautes que tout jeune homme à votre place aurait pu commettre : je me sers d'une expression impropre quand je dis déshérité ; car il est clair que par la loi vous ne pouvez prétendre à être son héritier : cela est certain, il n'y a pas besoin d'aller consulter un avocat pour le savoir. Cependant, quand un gentilhomme vous avait ainsi en quelque sorte adopté comme son propre fils, vous auriez pu raisonnablement espérer une part très-considérable de sa fortune, sinon même sa fortune tout entière : je dis plus, quand vous auriez compté sur tout son bien, je ne vous en aurais pas blâmé ; car certainement tous les hommes sont disposés à gagner autant qu'ils peuvent, et ils ne sont point du tout blâmables pour cela. »

« En vérité, vous me faites tort, dit Jones ; je me serais contenté de très-peu. Je n'ai jamais eu en vue la fortune de M. Allworthy ; je crois même pouvoir dire que je n'ai jamais pensé une seule fois à ce qu'il pourrait ou vou-

drait me donner. Je déclare solennellement que s'il eût fait en ma faveur quelque tort à son neveu, je l'aurais réparé sur-le-champ. Je préfère ma propre estime à la fortune d'un autre. Quel pauvre orgueil que celui qui se fonde sur une maison magnifique, une suite nombreuse, une table splendide, et tous les autres avantages réels ou apparents de la fortune, comparé à ce contentement solide et vrai, à cette satisfaction complète, à ces transports de joie, à ce triomphe enivrant d'un homme de bien qui se plaît dans la contemplation d'une action généreuse, vertueuse, noble et bienfaisante! Je n'envie point M. Blifil sous le rapport de sa fortune à venir, et je ne l'envierai pas davantage quand il en sera devenu possesseur. Je ne voudrais pas être un fripon une seule demi-heure pour changer de situation avec lui. J'ai lieu de croire que M. Blifil m'a supposé les vues dont vous parlez; et je suppose que ces soupçons, qui provenaient de la bassesse de son cœur, ont été aussi la cause de la bassesse de sa conduite à mon égard. Mais, grace au ciel, je connais, je sens.... je

sens mon innocence, mon ami, et je n'en voudrais pas perdre le sentiment pour le monde entier; car, aussi long-temps que je pourrai me dire que je n'ai jamais fait ni même désiré aucun mal à personne,

« *Pone me, pigris ubi nulla campis  
Arbor æstivâ recreatur aurâ :  
Quod latus mundi nebulæ, malusque  
Jupiter urget :  
Pone sub curru nimium propinqui  
Solis, in terrâ domibus negatâ :  
Dulcè loquentem Lalagen amabo,  
Dulcè ridentem (1).»*

Il se versa alors un grand verre de vin, qu'il but à la santé de sa chère Lalagé; et, rem-

(1) L'auteur anglais donne la traduction du poète latin : nous nous contenterons d'en transcrire le sens en prose :

« Qu'on me place dans ces champs paresseux où jamais arbre n'est caressé du souffle de la bise d'été, où un air funeste et des brouillards règnent sans cesse; qu'on me place sous le char du soleil, dans ces lieux où n'existe aucune habitation: j'aimerai toujours Lalagé au doux langage, Lalagé au doux sourire. » ( Éd. )

plissant aussi jusqu'au bord celui de Dowling, il le pressa de lui faire raison. « Allons donc, de tout mon cœur, la santé de miss Lalagé, dit Dowling : je l'ai souvent entendu porter, je vous assure ; je ne l'ai jamais vue, mais on la dit extrêmement belle. »

Quoique dans tout ce qu'il venait d'entendre, ce ne fût pas seulement le latin que M. Dowling ne comprit pas parfaitement, il y avait cependant quelque chose qui fit une très-forte impression sur lui ; et quoiqu'il cherchât par des clignements d'yeux, des signes de tête, des sourires et d'autres grimaces, à cacher cette impression à Jones ( car nous sommes souvent aussi honteux de bien penser que de penser mal ), il est certain qu'il approuvait secrètement tout ce qu'il pouvait comprendre de ses sentiments, et qu'il ressentit une véritable compassion pour notre héros. Mais nous pourrions trouver quelque autre occasion de commenter ceci, surtout s'il nous arrive de rencontrer encore M. Dowling dans le cours de notre histoire. Quant à présent, nous sommes obligés de prendre congé de lui

un peu brusquement, à l'imitation de M. Jones, qui ne fut pas plus tôt informé par Partridge que ses chevaux étaient prêts, qu'il paya son écot, souhaita le bonsoir à son compagnon, monta à cheval, et se mit en route pour Coventry, quoique la nuit fût noire et qu'il tombât une forte pluie.

---

## CHAPITRE X.

Malheurs qui arrivent à Jones dans sa route pour Coventry; avec les sages remarques de Partridge.

IL n'est pas de route plus simple que celle que Jones et Partridge, et leur guide, avaient à suivre jusqu'à Coventry; et quoique aucun des trois n'y eût jamais passé, il eût été presque impossible de s'y perdre, sans les deux raisons que nous avons données à la fin du chapitre précédent.

Cependant le hasard ayant malheureusement réuni ces deux circonstances, nos voyageurs s'égarèrent dans un chemin beaucoup moins fréquenté, et après avoir fait six grands milles, au lieu d'arriver aux superbes clochers de Coventry, se trouvèrent dans un sentier très-boueux, qui n'annonçait pas l'approche des faubourgs d'une grande ville.

Jones dit alors qu'il fallait sûrement qu'ils eussent perdu leur route; mais le guide déclara positivement que cela était impossible: mot qui, dans la conversation ordinaire, est souvent employé pour signifier non-seulement ce qui est improbable, mais souvent ce qui est réellement très-vraisemblable, et quelquefois ce qui est certainement vrai; extension hyperbolique, semblable à celle que l'on donne si fréquemment aux mots *infini* et *éternel*, par le premier desquels il est d'usage d'exprimer une distance de dix-huit pouces, comme par le second une durée de cinq minutes. C'est ainsi qu'on affirme assez communément l'impossibilité de perdre ce qui est déjà perdu dans le moment où l'on parle. Tel était, dans le fait,

le cas présent ; car, malgré les assurances hardies que donnait le postillon, nos voyageurs n'étaient pas plus dans le chemin de Coventry, que l'avare fourbe, insatiable, cruel et hypocrite n'est dans le chemin du ciel.

Il n'est peut-être pas facile au lecteur qui ne s'est jamais trouvé dans des circonstances semblables, d'imaginer de quelle horreur l'obscurité, la pluie et le vent frappent ceux qui ont perdu leur chemin au milieu de la nuit, et qui par conséquent n'ont pas l'agréable perspective de se procurer un bon feu, des vêtements secs et autres choses nécessaires pour soutenir leur courage contre les injures du temps. Mais il suffira d'avoir une idée imparfaite de cette horrible position, pour justifier les étranges idées qui remplirent alors la tête de Partridge, et que nous sommes obligé de faire connaître en ce moment.

A mesure qu'ils avançaient, Jones soutenait plus positivement qu'ils étaient hors de leur chemin, et le postillon lui-même finit par en convenir, quoiqu'il affirmât en même temps qu'il était impossible qu'ils l'eussent perdu.

Mais Partridge était d'une opinion différente ; il avait bien prévu qu'il leur arriverait quelque malheur. « N'avez-vous pas remarqué, monsieur, dit-il à Jones, cette vieille femme qui était debout à la porte, tout justement comme vous montiez à cheval ? J'aurais désiré de tout mon cœur que vous lui eussiez donné quelque chose, car elle a dit que vous pourriez vous en repentir ; et au moment même la pluie a commencé, et le vent a toujours augmenté depuis. Quoi que certaines gens en disent, je suis persuadé qu'il est au pouvoir des sorcières de commander au vent, toutes les fois que cela leur fait plaisir. J'ai vu cela arriver très-souvent de mon temps, et cette vieille femme était certainement une sorcière, ou je n'en ai jamais vu de ma vie ; je l'ai pensé en moi-même tout de suite, et si j'avais eu quelques half-pences dans ma poche, je lui en aurais donné : car sûrement il est toujours bon d'être charitable envers ces sortes de gens, de peur de ce qui peut arriver ; et plus d'un laboureur a perdu tout son troupeau, pour avoir voulu épargner un half-penny. »

Jones, quoique désagréablement contrarié du retard que cette méprise allait occasionner dans son voyage, ne put s'empêcher de sourire de la superstition de son ami, qu'un accident confirma plus que jamais dans son opinion. Le pauvre Partridge tomba de cheval; cette chute cependant ne lui fit d'autre mal que de le couvrir de boue depuis les pieds jusqu'à la tête.

Partridge ne fut pas plus tôt relevé sur ses deux jambes, qu'il en appela à sa chute, comme à un témoignage concluant de tout ce qu'il avait avancé. Mais Jones voyant qu'il n'était pas blessé, répondit en souriant : « Cette sorcière de votre façon, mon cher Partridge, est la plus ingrate drôlesse du monde, et je vois que dans sa colère elle ne distingue pas ses amis de ses ennemis. Si la vieille femme avait été fâchée contre moi de ce que je n'ai pas fait attention à elle, je ne vois pas pourquoi elle vous aurait fait tomber de cheval, vous, après tout le respect que vous avez témoigné pour elle. »

« C'est une mauvaise plaisanterie, mon-

sieur, dit Partridge, de rire des gens qui ont le pouvoir de faire de pareilles choses, car ils sont souvent très-méchants. Je me rappelle un maréchal ferraut qui mit une de ces vieilles femmes en colère, en lui demandant quand arriverait le terme du pacte qu'elle avait fait avec le diable; et juste à trois mois de là, une de ses meilleures vaches fut noyée. La vieille ne se contenta pas de cela, et peu de temps après il perdit une barrique de sa meilleure bière, car la sorcière en retira le robinet, et laissa toute la bière couler à grands flots dans le cellier, le soir même qu'il avait mis la barrique en perce pour se régaler avec quelques-uns de ses voisins. En un mot, rien ne lui prospéra depuis; car elle persécuta le pauvre homme avec un tel acharnement, qu'il se livra à la boisson, que dans l'espace d'un an ou deux tout son bien fut saisi, et qu'il est maintenant, ainsi que toute sa famille, à la charge de la paroisse. »

Le guide, et peut-être aussi son cheval, étaient si attentifs à ce discours, que, soit faute de soin, soit malice de la part de la

sorcière, tous deux furent en un moment étendus dans la boue.

Partridge attribua cette chute à la même cause que la sienne. Il dit à M. Jones que ce serait certainement bientôt son tour, et le conjura instamment de retourner sur ses pas, pour tâcher de retrouver la vieille femme et de l'apaiser. « Nous aurons bientôt regagné l'auberge, ajouta-t-il ; car, quoiqu'il nous ait semblé que nous avançons, je suis très-certain que nous sommes à la même place où nous étions il y a une heure ; et je jurerais que s'il faisait jour, nous pourrions voir en ce moment l'auberge d'où nous sommes partis. »

Au lieu de répondre à ce sage conseil, Jones ne s'occupait que de l'accident arrivé au postillon, qui n'avait pas souffert d'autre mal que celui dont Partridge avait à se plaindre, et que ses habits supportèrent d'autant mieux, que depuis longues années ils étaient accoutumés à de pareils accidents. Il remonta soudain sur sa selle de femme, et à force de jurements et de coups qu'il ne mé-

nageait pas à son cheval, il parvint à convaincre Jones qu'il n'était arrivé de mal à personne.

---

## CHAPITRE XI.

Qui raconte que M. Jones continua son voyage, malgré le conseil de Partridge, et ce qui lui arriva.

ILS découvrirent alors une lumière à quelque distance, au grand plaisir de Jones et au grand effroi de Partridge, qui se croyant sérieusement ensorcelé, ne doutait pas que cette lumière ne fût un feu follet ou quelque chose de plus funeste encore.

Mais combien ces craintes augmentèrent, lorsque en approchant de cette lumière (ou de ces lumières, car on en apercevait plusieurs), ils entendirent un bruit confus de voix humaines, des chansons, des éclats de

rire , des cris , accompagnés d'un autre bruit étrange qui semblait provenir de quelques instruments , mais qu'il eût été difficile d'appeler de la musique ; à moins que , pour entrer un peu dans l'opinion de Partridge , on ne l'appelât de la musique de sabbat.

Il est impossible de concevoir un plus haut degré d'horreur que celui qui s'empara de Partridge en ce moment. La contagion même en avait gagné le postillon , qui avait écouté attentivement tous ses discours. Il se joignit donc à lui pour prier Jones de retourner sur ses pas , disant qu'il croyait fermement ce que Partridge venait de dire , que quoique les chevaux semblassent marcher , ils n'avaient pas fait un pas en avant depuis une demi-heure au moins.

Jones , tout vexé qu'il était , ne put s'empêcher de sourire de la peur de ces pauvres gens. « Soit que nous avancions vers les lumières , dit-il , soit que les lumières se soient avancées vers nous , car nous n'en sommes plus qu'à une très-petite distance ,

comment pouvez-vous avoir peur d'une troupe de gens qui ne paraissent occupés qu'à se divertir ? »

« Qu'à se divertir ! monsieur , s'écria Partridge : qui pourrait se divertir à cette heure de la nuit, dans un tel lieu et par un tel temps ? ce ne peut être que des esprits ou des sorciers , ou quelques démons , c'est certain. »

« Qu'ils soient ce qu'ils voudront, dit Jones, je suis déterminé à aller vers eux, et à leur demander le chemin de Coventry. Toutes les sorcières , Partridge , ne sont pas d'aussi méchantes vieilles que la dernière que nous avons eu le malheur de rencontrer. »

« O Seigneur Dieu ! monsieur, s'écria Partridge, on ne peut pas savoir de quelle humeur elles seront. Le mieux, sans doute , est d'être toujours poli avec elles. Mais quoi ! si nous allions trouver pis que des sorcières , des diables en personne ? Je vous prie , monsieur , soyez prudent , je vous en prie , monsieur , soyez-le. Si vous aviez lu comme moi tout ce qui

a été écrit de terrible sur cette matière, vous ne seriez pas si hardi. Dieu sait où nous avons déjà été et où nous allons ; car sûrement on n'a jamais vu sur la terre une pareille obscurité, et je doute qu'il puisse faire plus noir dans l'autre monde. »

Malgré tous ces avis de se tenir sur ses gardes, Jones avançait le plus vite qu'il pouvait, et le pauvre Partridge était obligé de suivre ; car quoiqu'il osât à peine avancer, il osait encore moins rester seul derrière.

Enfin ils arrivèrent au lieu d'où partaient tant de bruits divers et toutes ces lumières. Jones s'aperçut bientôt que ce n'était qu'une grange, où un grand nombre d'hommes et de femmes se divertissaient gaiement.

Jones ne parut pas plus tôt devant la grande porte de la grange qui était ouverte, qu'une voix masculine et fort rude, sortant de l'intérieur, demanda qui était là ? Jones répondit *ami*, d'une voix plus douce, et s'informa aussitôt du chemin qui conduisait à Coventry.

« Si vous êtes un ami, s'écria une autre

voix du fond de la grange, vous feriez mieux de descendre de cheval jusqu'à ce que l'orage soit passé (il devenait alors en effet de plus en plus violent) : vous serez très-bien reçu, vous et votre cheval, car il y a de la place pour lui au bout de la grange. »

« Vous êtes très-obligé, répondit Jones, j'accepterai vos offres pour quelques minutes, pendant que la pluie continuera ; mais j'ai encore avec moi deux personnes qui seront fort aises d'obtenir la même faveur. » Or cette faveur fut accordée de meilleur cœur qu'elle ne fut acceptée ; car Partridge eût mieux aimé se soumettre à la plus cruelle *inclémence* du temps, que de se fier à la *clémence* de ceux qu'il prenait pour des esprits ; et le pauvre postillon était alors tourmenté par les mêmes craintes : mais tous deux furent obligés de suivre l'exemple de Jones, l'un parce qu'il n'osait pas quitter son cheval, et l'autre parce qu'il ne craignait rien tant que de rester seul.

Si cette histoire avait été écrite dans un temps de superstition, j'aurais eu trop de

compassion du lecteur pour le laisser si long-temps en suspens, et dans la crainte de voir paraître Belzébut ou Satan en personne, avec tout le cortége infernal; mais comme cette doctrine est tombée de nos jours dans le plus grand discrédit, et n'a plus que peu ou point de sectateurs, je ne me suis pas donné beaucoup de peine pour produire de l'effet par des terreurs de cette nature. S'il faut dire la vérité, les directeurs de nos spectacles se sont depuis long-temps approprié tout l'appareil des régions infernales; ils paraissent même s'en être dégoûtés depuis peu, et l'avoir mis au rebut, comme ne pouvant servir qu'à émouvoir la galerie la plus haute du théâtre, place où bien peu de nos lecteurs vont probablement s'asseoir.

Quoique nous n'ayons aucun lieu de croire que nous ayons inspiré une grande terreur à cet égard, nous avons cependant quelques raisons d'appréhender qu'il ne s'élève ici dans l'ame de nos lecteurs une autre sorte de crainte que nous ne voudrions pas volontairement leur causer, je veux dire, celle que nous

n'ayons le projet de leur faire faire un voyage dans le pays de la féerie, et d'introduire dans notre histoire une espèce d'êtres à laquelle personne ne fut jamais assez faible pour croire, quoique beaucoup de gens aient été assez fous pour passer leur temps à écrire ou à lire leurs aventures.

Pour prévenir de semblables soupçons, si préjudiciables à la confiance que doit inspirer un historien qui fait profession de ne tirer ses matériaux que de la nature, nous ne tarderons donc pas à instruire le lecteur de ce qu'étaient ces gens dont l'apparition soudaine avait frappé Partridge d'une si grande terreur, presque fait mourir d'effroi le postillon, et un peu surpris M. Jones lui-même.

Les gens donc qui étaient assemblés dans cette grange n'étaient autres qu'une compagnie d'Égyptiens, ou, comme on les appelle vulgairement, de Bohémiens, occupés à célébrer le mariage d'un membre de leur troupe.

Il est impossible de concevoir une réunion de gens plus heureux que ceux-là paraissaient l'être. La gaieté la plus vive animait tous les

visages; l'ordre et la décence n'étaient pas bannis de leur bal, et peut-être y en a-t-il moins dans certaines réunions de province; car ces gens-ci sont soumis à un gouvernement régulier et à des lois qu'ils ont faites eux-mêmes, et obéissent tous à un magistrat suprême, qu'ils appellent leur roi.

On n'aurait pu trouver non plus une plus grande abondance que celle qui régnait dans cette grange. On n'y voyait ni délicatesse, ni élégance, et l'appétit des convives n'en avait pas besoin; mais il y avait une bonne provision de jambons, de poulets et de moutons, auxquels chacun des convives faisait lui-même une meilleure sauce que n'aurait pu le faire le meilleur et le plus cher de tous les cuisiniers français.

Virgile ne nous peint pas Énée plus étonné dans le temple de Junon,

*Dum stupet obtutuque hæret defixus in uno* (1),

(1) Lorsqu'il reste stupéfait et absorbé dans sa contemplation.

(ÉD.)

que notre héros l'était de tout ce qu'il voyait dans cette grange. Tandis qu'il regardait autour de lui avec étonnement, un personnage vénérable l'aborda , en lui faisant beaucoup de salutations amicales , et trop franches pour n'être que polies; c'était le roi des Égyptiens lui-même. Il était très-peu distingué de ses sujets par l'habillement, et Sa Majesté n'avait ni costume royal, ni attributs pour soutenir sa dignité; cependant, dit M. Jones, il y avait dans son air quelque chose qui annonçait l'autorité, et inspirait à ceux qui le voyaient une idée de crainte et de respect. Tout cela n'était peut-être que dans l'imagination de Jones; mais peut-être aussi de pareilles idées naissent-elles de l'aspect même de la puissance et en sont-elles inséparables.

Il y avait dans la physionomie ouverte et les manières polies de Jones, quelque chose qui, joint à beaucoup d'agrément dans toute sa personne, lui servait de recommandation, lorsqu'on le voyait pour la première fois. Cette impression favorable fut peut-être en-

core augmentée par le profond respect qu'il témoigna au roi des Égyptiens , dès qu'il fut instruit de sa dignité ; respect auquel Sa Majesté égyptienne fut d'autant plus sensible, qu'elle n'était accoutumée à recevoir un semblable hommage que de ses propres sujets.

Le roi fit aussitôt dresser une table pour Jones, et ordonna qu'on la couvrit de ce qu'il y avait de plus délicat parmi les provisions. Sa Majesté s'étant ensuite placée à la droite de notre héros , lui tint le discours suivant dans son jargon ( 1 ) :

« Moi ne douter pas, monsieur, que vous n'ayez souvent vu quelques-uns de mes sujets , qui forment ce que vous appelez des *parties détachées* ; mais vous ne vous imaginiez pas, j'en suis sûr, que nous fussions un corps aussi considérable que nous le sommes réellement ; et peut-être serez - vous encore plus étonné, quand vous apprendrez que les Égyptiens ont

( 1 ) C'est-à-dire en employant l'*infinitif* pour l'indicatif présent , et en prononçant à la française le *th* anglais.

une aussi bonne constitution et un aussi bon gouvernement qu'aucun peuple sur la terre.

« Moi avoir, comme je vous le dis, l'honneur d'être leur roi, et nul monarque ne peut se vanter d'avoir des sujets plus obéissants ni plus affectionnés. Moi ne pouvoir dire jusqu'à quel point moi mériter leur amitié, mais moi ne m'occuper jamais que de leur faire du bien. Moi ne dire pas cela pour me vanter; car, comment ne pas m'occuper du bonheur de ces pauvres gens, qui courent çà et là tout le jour, et ne manquent jamais de m'apporter la meilleure partie de ce qu'ils gagnent? Ils m'aiment et m'honorent donc, parce que moi les aimer et prendre soin d'eux: voilà tout, et moi ne connaître pas d'autre raison.

« Il y a mille ou deux mille ans environ, moi ne pouvoir le dire au juste, ne sachant ni lire ni écrire, qu'il y eut ce que vous appeliez une grande révolution parmi les Égyptiens; car il y avait dans ce temps-là des seigneurs, et ces seigneurs se disputaient toujours les uns les autres pour le rang. Mais le roi des Égyptiens abolit tous leurs privilèges, et

rendit tous ses sujets égaux ; c'est depuis ce temps qu'ils ont bien vécu ensemble, car ils ne pensent pas à être roi : et peuvent-ils être mieux que comme ils sont ? Moi vous assurer que c'est une chose très-embarrassante que d'être roi et de toujours rendre la justice. Moi avoir souvent désiré être un simple Égyptien, quand moi être forcé de punir mon meilleur ami ou mon parent : car, quoique nous ne condamnions jamais à mort, nos punitions sont très-sévères ; elles obligent les Égyptiens à avoir honte d'eux-mêmes, et c'est une punition bien terrible. Moi ne croire pas avoir connu un Égyptien ainsi puni qui se soit rendu coupable par la suite. »

Le roi continua son discours en témoignant sa surprise qu'il n'y eût pas dans les autres gouvernements une punition telle que la honte. Jones l'assura au contraire qu'il y avait un grand nombre de crimes pour lesquels la honte était infligée par les lois anglaises, et que dans le fait elle était la conséquence de toutes les punitions. « Cela être étrange, dit le roi, car moi connaître beaucoup les Anglais, et en avoir beaucoup entendu parler, quoique moi

ne vivre point parmi eux, et avoir souvent ouï dire que la honte était la cause ainsi que la conséquence de beaucoup de vos récompenses : vos récompenses et vos punitions sont donc la même chose ? »

Tandis que Sa Majesté conversait ainsi avec Jones, un tumulte s'éleva tout-à-coup dans la grange, et probablement à cette occasion-ci. La courtoisie de ces gens avait peu à peu dissipé toutes les craintes de Partridge, et il avait consenti non-seulement à manger abondamment de leurs provisions, mais encore à goûter de leurs liqueurs, ce qui le guérit bientôt entièrement de sa peur, et y substitua des sensations beaucoup plus agréables.

Une jeune Égyptienne, plus remarquable par son air agaçant que par sa beauté, avait attiré le pauvre diable dans un coin, sous prétexte de lui dire sa bonne aventure. Comme ils étaient seuls ensemble, soit que ce fût l'effet des liqueurs fortes, qui ne sont jamais plus promptes à enflammer les désirs qu'après une fatigue modérée, soit que la belle Égyptienne eût entièrement mis de côté la modestie et la

décence de son sexe, et eût tenté le jeune Partridge par des sollicitations trop positives, ils furent découverts dans une situation très-inconvenante par le mari de l'Égyptienne, qui, par jalousie probablement, n'avait cessé de tenir l'œil sur sa femme, et l'avait épiée jusque dans les bras de son galant.

A la grande confusion de Jones, Partridge fut conduit devant le roi, qui écouta l'accusation et la défense du coupable : faible défense, il faut en convenir ; car le pauvre garçon était confondu par l'évidence même, et avait très-peu de chose à dire pour sa justification. Sa Majesté s'adressant alors à Jones, lui dit : « Monsieur, vous avoir entendu ce qu'on vient de dire, quelle punition croyez-vous que votre domestique mérite ? »

Jones répondit qu'il était fâché de ce qui était arrivé, et que Partridge ferait au mari toutes les réparations qui étaient en son pouvoir. Il dit qu'il n'avait en ce moment que très-peu d'argent sur lui, et mettant la main dans sa poche, il offrit une guinée à la partie plaignante ; ce que le mari refusa, en disant

qu'il espérait que Son Honneur ne pouvait penser à lui en donner moins de cinq.

Cette somme, après quelques débats, fut réduite aux deux cinquièmes; et Jones, ayant stipulé le pardon absolu de Partridge et de l'épouse infidèle, allait payer les deux guinées, quand Sa Majesté, lui retenant la main, s'adressa au témoin, et lui demanda dans quel temps il avait découvert les criminels. A cela il répondit que le mari l'avait prié de surveiller les actions de sa femme depuis le moment où elle avait parlé à l'étranger, et qu'il ne l'avait pas perdue de vue jusqu'à ce que le délit eût été commis. Le roi demanda alors si le mari était resté avec lui tout le temps dans le lieu où il s'était caché? Le témoin ayant répondu affirmativement, Sa Majesté égyptienne s'adressa au mari dans les termes suivants: « Moi être fâché de voir qu'il existe un Égyptien, qui ait assez peu d'honneur pour vendre l'honneur de sa femme à prix d'argent. Si vous aviez de l'amour pour votre femme, vous auriez prévenu cela, et n'auriez pas tenté d'en faire une catin pour la prendre

sur le fait. Moi ordonner en conséquence, que l'argent ne vous soit pas remis; car vous méritez plutôt une punition qu'une récompense. Moi ordonner, en outre, qu'on vous appelle l'infame Égyptien; que vous portiez une paire de cornes sur le front pendant un mois; que votre femme soit appelée la catin, et montrée au doigt pendant tout ce temps; car vous êtes un infame Égyptien, et elle n'est pas moins une infame catin (1). »

Les Égyptiens procédèrent immédiatement à l'exécution de la sentence, et laissèrent Jones et Partridge seuls avec Sa Majesté.

Jones applaudit beaucoup à la justice de cette sentence. Le roi se tournant alors vers lui, dit: « Moi croire que vous être surpris; car moi supposer que vous avoir très-mauvaise opinion de mes sujets, et que vous les prendre tous pour des voleurs. »

(1) Ceux qui sont familiarisés avec les mœurs anglaises, et qui encore aujourd'hui suivent les annales judiciaires de la Grande-Bretagne, reconnaîtront ici une satire ingénieuse et frappante des maris anglais.

(ÉD.)

« Je dois l'avouer, Sire, dit Jones ; je n'en avais pas entendu parler aussi favorablement qu'ils semblent le mériter. »

« Moi vous dire, reprit le roi, la différence qui existe entre vous et nous : nous voler les Anglais, et les Anglais se voler les uns les autres. »

Jones continua à admirer très-sérieusement le bonheur d'un peuple qui vivait sous les lois d'un pareil magistrat.

En effet, leur bonheur semble avoir été si parfait, que nous devons craindre que quelque avocat du pouvoir arbitraire ne vienne à citer par la suite celui de ce peuple, comme un exemple des grands avantages de ce gouvernement sur tous les autres.

Nous consentons à accorder ici ce que peut-être on n'aurait pas attendu de nous, c'est que nulle forme limitée de gouvernement n'est capable de s'élever au même degré de perfection, ni de procurer à la société les mêmes avantages. Le genre humain n'a jamais été plus heureux que quand la plus grande partie du monde alors connu était sous la domi-

nation d'un seul maître, et cet état de bonheur dura sous le règne de cinq empereurs consécutifs (1). Ce fut le véritable temps de l'âge d'or, et le seul âge d'or qui ait existé depuis l'expulsion d'Éden jusqu'à ce jour, excepté dans l'imagination des poètes.

Dans le fait, je ne connais qu'une objection solide contre la monarchie absolue; le seul défaut de cet excellent gouvernement me paraît être la difficulté de trouver un homme en état de remplir la fonction de monarque absolu; car elle exige trois qualités indispensables et difficiles à trouver dans la race des princes, si l'on en croit l'histoire. La première est un degré suffisant de modération pour que le roi se contente de la puissance qu'il lui est possible d'avoir; la seconde, assez de sagesse pour sentir son bonheur; et la troisième, assez de bonté pour jouir du bonheur des autres, lorsqu'il est non-seulement compatible avec le

(1) Nerva, Trajan, Adrien et les deux Antonins.

(ÉD.)

sien, mais même lorsqu'il en est lui-même l'instrument.

J'en conclus qu'un monarque absolu doué de toutes ces qualités peut procurer le plus grand bonheur à la société; il faut aussi convenir que le pouvoir absolu remis entre les mains d'un prince à qui toutes ces qualités manquent, doit probablement y causer le plus grand malheur.

Enfin notre religion nous fournit également l'idée des bénédictions ou des malédictions que peut produire le pouvoir absolu. Les peintures du Paradis et de l'Enfer nous en placent devant les yeux des images fidèles. Quoique le prince de ce dernier empire ne puisse avoir d'autre puissance que celle qu'il tient originairement du souverain tout puissant qui règne dans le premier, il paraît clairement prouvé par l'Écriture que le pouvoir absolu est abandonné au diable dans son royaume infernal. C'est véritablement le seul pouvoir absolu qui, aux termes de l'Écriture, puisse être dérivé du ciel. Si donc les différentes tyrannies qui pèsent sur la terre peuvent justifier qu'elles

émanent d'une autorité divine, le droit de ceux qui les exercent dérive sans doute de la concession originaire faite au prince des ténèbres, et ces délégations subordonnées doivent en conséquence provenir immédiatement de celui dont elles portent si évidemment l'empreinte.

Enfin pour conclure, puisque les exemples de tous les siècles nous montrent que les hommes en général ne désirent le pouvoir que pour faire le mal, et que quand ils l'ont une fois obtenu, ils ne s'en servent pas pour un autre usage, ce serait manquer tout-à-fait de prudence que de hasarder un changement, en nous fondant sur deux ou trois exceptions contre mille exemples trop faits pour nous alarmer. Il sera beaucoup plus sage, en ce cas, de se soumettre à un petit nombre d'inconvénients, résultant de la sourde impassibilité des lois, que de vouloir y remédier en portant ses plaintes à l'oreille toujours ouverte d'un tyran passionné.

L'exemple des Égyptiens, quoiqu'ils puissent avoir été long-temps heureux sous cette forme

de gouvernement, ne peut être ici d'aucune autorité. N'oublions pas le point très-essentiel par lequel ils diffèrent de tous les autres peuples, et auquel ils doivent peut-être entièrement leur bonheur : c'est qu'ils n'ont point parmi eux de fausses idées de l'honneur, et qu'ils regardent la honte comme le pire de tous les châtimens.

---

## CHAPITRE XII.

Dialogue entre Jones et Partridge.

Nous ne doutons pas que les amis honnêtes de la liberté ne nous pardonnent cette longue digression à laquelle nous nous sommes laissé entraîner à la fin du chapitre précédent, de peur que notre histoire ne servît à l'affermissement de la doctrine la plus pernicieuse que l'in-

térèt sacerdotal ait jamais eu la méchanceté ou l'impudence de prêcher.

Quand l'orage fut passé, M. Jones prit congé de sa Majesté Égyptienne, après l'avoir beaucoup remerciée de son obligeante courtoisie, et se mit en route pour Coventry, où, la nuit étant encore noire, un Égyptien fut chargé de le conduire.

Jones, en perdant sa route, avait fait onze milles au lieu de six, et la plus grande partie dans des chemins affreux, où l'on n'aurait pu hâter le pas, aurait-on eu besoin d'aller chercher une sage-femme. Il n'arriva à Coventry qu'un peu avant midi, et il ne put en repartir qu'à deux heures passées, car il n'était pas facile de trouver alors des chevaux de poste; et le valet d'écurie et le postillon, moins impatients que lui, aimaient mieux imiter la disposition tranquille de Partridge, qui, ne s'étant pas nourri de sommeil, saisissait toutes les occasions d'y suppléer par toute autre espèce de nourriture; aussi n'était-il jamais plus heureux que d'arriver dans une auberge, et jamais plus fâché que lorsqu'il fallait repartir.

Jones voyageait en poste ; nous le suivrons donc de la même manière, d'après notre usage et les règles de Longin. De Coventry , il arriva à Daventry , de Daventry à Stratford , de Stratford à Dunstable le lendemain , un peu après midi, et quelques heures seulement après le départ de Sophie. Quoique obligé d'y rester plus long-temps qu'il n'aurait voulu , pendant qu'un maréchal ferrait , avec beaucoup de réflexion , le cheval de poste qu'il devait monter , il ne doutait pas qu'il ne rejoignit Sophie avant qu'elle ne fût repartie de Saint-Albans , où il pensait , et avec beaucoup de raison , que mylord devait s'arrêter pour dîner.

S'il ne s'était pas trompé dans sa conjecture , il y aurait très-probablement rencontré son ange ; mais malheureusement , mylord avait ordonné qu'on lui préparât à dîner chez lui à Londres ; et pour pouvoir y arriver à temps , il avait demandé qu'on lui envoyât un relais à Saint-Albans ; de sorte que Jones en y arrivant apprit que le carrosse à six chevaux en était parti depuis deux heures.

Quand même les chevaux de poste eussent

été prêts sur-le-champ, ce qui ne pouvait être, il paraissait tellement impossible d'atteindre le carrosse avant qu'il fût arrivé à Londres, que Partridge crut alors avoir une occasion favorable de rappeler à son ami une chose qu'il semblait avoir absolument oubliée. Le lecteur la devinera sans doute, quand nous l'aurons instruit que Jones n'avait mangé qu'un œuf poché, depuis son départ du cabaret où il avait rencontré pour la première fois le guide qui avait mené Sophie; car avec les Égyptiens il n'avait nourri que son esprit.

L'aubergiste fut de l'avis de M. Partridge. Aussitôt qu'il eut entendu ce dernier inviter son ami à rester pour dîner, il mit son mot dans la conversation, et rétractant la promesse qu'il avait faite de fournir des chevaux sur-le-champ, assura M. Jones qu'il ne perdrait pas de tems en commandant son dîner, qui, lui dit-il, pourrait être servi bien long-temps avant qu'on eût ramené les chevaux des champs et qu'ils eussent mangé l'avoine.

Jones y consentit enfin, déterminé surtout par le dernier argument de l'aubergiste. Aussitôt une épaule de mouton fut mise au feu. Tandis qu'elle cuisait, Partridge, admis dans le même appartement que son ami, ou autrement son maître, se mit à le haranguer de la manière suivante :

« Certainement, monsieur, si jamais homme mérita une jeune dame, vous méritez la jeune madame Western. Quelle abondante provision d'amour ne faut-il pas avoir en effet, pour pouvoir s'en nourrir, comme vous le faites, sans prendre aucune autre nourriture ! Je suis sûr que j'ai mangé trente fois autant que Votre Honneur dans ces dernières vingt-quatre heures, et cependant je meurs presque de faim, car rien ne donne autant d'appétit que de voyager, surtout par un temps aussi froid. Et cependant je ne puis dire comment il se fait que Votre Honneur semble jouir d'une santé parfaite : jamais vous ne m'avez paru ni mieux portant ni plus frais de votre vie. Il faut absolument que ce soit d'amour que vous viviez. »

« Et c'est aussi, Partridge, un mets très-nourrissant, répondit Jones. Mais la fortune ne m'en a-t-elle pas envoyé hier un excellent ? T'imagines-tu donc que je n'aie pas de quoi vivre pour plus de vingt-quatre heures avec ce cher portefeuille ? »

« Sans doute, s'écria Partridge, il y a dans ce portefeuille de quoi acheter des provisions pour faire beaucoup de bons repas. La fortune l'a envoyé à Votre Honneur bien à propos, car l'argent de Votre Honneur doit être bien près de sa fin. »

« Que veux-tu dire ? répliqua Jones, tu n'imagines pas, j'espère, que je sois assez malhonnête pour cela, même quand il apparten-drait à toute autre personne qu'à miss Western. »

« Malhonnête ! reprit Partridge ; le ciel me préserve de manquer à Votre Honneur à ce point. Mais où serait donc la malhonnêteté d'emprunter une petite somme pour la dépense courante, puisqu'il n'est pas douteux que vous pourrez la rendre par la suite à la jeune personne ? Sans contredit, je veux que Votre

Honneur la rende, à quelque prix que ce soit, et aussitôt que vous en trouverez une occasion convenable ; mais où serait le mal de s'en servir à présent que vous en avez besoin ? Ah ! si le portefeuille appartenait à une personne pauvre , ce serait tout autre chose ; mais une aussi grande dame ne peut assurément avoir besoin de l'argent qu'il renferme , surtout à présent qu'elle voyage avec un lord qui, sans aucun doute, lui procurera tout ce qui lui sera nécessaire. D'ailleurs, s'il arrivait qu'elle eût besoin de quelque chose, elle ne pourrait avoir besoin du tout ; je lui donnerais donc le peu dont elle aurait besoin, mais je consentirais plutôt à être pendu que de déclarer que j'ai trouvé le billet, et surtout avant d'avoir de l'argent à moi ; car j'ai entendu dire que Londres était le pire lieu du monde pour y être sans argent. En vérité, si je n'avais pas su à qui cet argent appartenait, j'aurais pu penser qu'il venait du diable, et craindre de m'en servir ; mais, comme vous savez le contraire, et qu'il vous est parvenu honnêtement, ce serait faire un affront à la fortune

de se défaire du tout au moment même ou vous en avez le plus pressant besoin : vous ne pouvez guère vous attendre qu'elle vous réserve un autre avantage du même genre ; la fortune n'est pas constamment favorable, *fortuna nunquam perpetuò est bona*. Vous ferez comme il vous plaira, malgré tout ce que je dis ; mais, quant à moi, je consentirais plutôt à être pendu que d'en souffler un seul mot. »

« Autant que je puis voir, Partridge, dit Jones, la potence est une chose, *non longè alienum à Scævolaè studiis* (1). — Vous auriez dû dire *alienus*, dit Partridge. Je me rappelle le passage ; c'est un exemple qui se trouve dans le dictionnaire latin, sous le mot *communis* : *communis, alienus, immunis, variis casibus serviunt*. — Si tu te le rappelles, dit Jones, je vois que tu ne le comprends pas. Mais je te dirai, mon ami, en langage plus simple, que celui qui trouve la propriété d'un autre,

(1) *Qui n'est pas étrangère aux études de Scævola* : allusion à un passage de Cicéron. (Éd.)

et la retient volontairement au lieu de la rendre à celui à qui il sait qu'elle appartient, ne mérite pas moins, *in foro conscientiae*, d'être pendu que s'il l'avait dérobée. Quant à ce billet, qui est la propriété de mon ange, et qui a été en sa chère possession, il n'y a point de considération qui puisse m'engager à le remettre en d'autres mains que les siennes. Non, quand je serais aussi affamé que toi, et quand je n'aurais pas d'autres moyens de satisfaire mon appétit dévorant, j'espère que j'en aurai fait la restitution ce soir avant de me coucher; mais s'il en arrivait autrement, j'exige de toi, si tu ne veux pas encourir ma disgrâce pour toujours, de ne plus m'offenser par la simple proposition d'une bassesse aussi détestable. »

« Je ne vous aurais pas fait cette proposition si elle m'avait paru telle, s'écria Partridge; car je vous proteste qu'une vilaine action me répugne autant qu'à tout autre. Mais peut-être vous en savez plus que moi; j'aurais pu imaginer cependant que je n'avais pas vécu jusqu'à mon âge et rempli si long-

temps les fonctions de maître d'école, sans être en état de distinguer le *fas* du *nefas* (1). Mais je vois qu'il nous faut tous passer notre vie à nous instruire. Je me souviens que mon vieux maître d'école, qui était prodigieusement savant, avait coutume de dire : *Polly matete cry town is my dascalon*, et, ajoutait-il, cela voulait dire qu'un enfant peut quelquefois apprendre à sa grand'mère à manger des œufs. J'ai bien profité, vraiment, si j'en suis réduit à apprendre encore ma grammaire, Peut-être, jeune homme, changerez-vous d'opinion, quand vous arriverez à mon âge ; car je me souviens que quand je n'avais que vingt-un à vingt-deux ans, je me croyais déjà aussi sage que je le suis maintenant. Je vous assure que j'ai toujours enseigné *alienus*, et que mon maître l'a toujours lu ainsi devant moi. »

Il y avait peu d'occasions où Partridge pût provoquer la colère de Jones, et il n'y en avait

(1) C'est une de ces phrases classiques, prononcées de manière à ressembler à des mots de la langue vulgaire.

(ÉD.)

gnère où Partridge pût être entraîné à lui manquer de respect ; malheureusement ces deux circonstances se rencontrèrent ici. Nous avons déjà vu que Partridge ne pouvait souffrir qu'on attaquât son savoir : Jones, de son côté, se trouva blessé de quelques passages de son dernier discours ; jetant donc sur son compagnon un regard dédaigneux, chose qui ne lui était pas ordinaire, il lui dit : « Partridge, je vois que tu es un vieux fou extrêmement entêté, je souhaite que tu ne sois pas aussi un vieux coquin ; je te proteste que si j'étais aussi convaincu de l'un que de l'autre, tu ne voyagerais pas plus loin avec moi. »

Le sage pédagogue, satisfait du libre cours qu'il avait donné à son indignation, rentra en lui-même, comme le limaçon dans sa coquille. Il répondit à Jones qu'il était fâché d'avoir proféré le moindre mot qui eût pu l'offenser, et qu'il n'en avait jamais eu l'intention : mais, « Personne n'est sage à toute heure, *nemo omnibus horis sapit.* »

Jones avait à-peu-près tous les défauts d'un caractère vif, mais aussi il n'avait aucun de

ceux qui appartiennent à un tempérament froid ; et si ses amis étaient obligés d'avouer qu'il s'emportait un peu trop facilement, ses ennemis ne pouvaient nier qu'il ne s'apaisât aussi vite. Il ne ressemblait point à la mer, dont les vagues sont plus violentes et plus dangereuses lorsque l'orage vient de passer. Il accepta aussitôt les excuses de Partridge, lui serra la main de l'air le plus affable, et lui parla avec affection en se condamnant lui-même très-sévèrement, quoique peut-être moins sévèrement encore qu'il ne le sera par un grand nombre de mes lecteurs.

Partridge sentit ranimer tout son courage, dès que sa crainte d'avoir offensé son maître fut dissipée, et son orgueil satisfait de l'aveu que Jones avait fait de ses torts. Les plus grands à ses yeux étaient de l'avoir accusé d'ignorance ; il répéta entre ses dents : « Certainement, monsieur, vos connaissances peuvent être supérieures aux miennes à quelques égards ; mais, quant à la grammaire, je crois pouvoir défier tout ce qu'il y a de savants

dans le monde ; je crois que je la sais sur le bout de mes doigts. »

Si quelque chose pouvait ajouter au bonheur dont le pauvre diable jouissait en ce moment, ce fut l'arrivée d'une excellente épaule de mouton , qui à l'instant même fut servie toute fumante sur la table. Après s'en être tous les deux abondamment rassasiés, Jones et Partridge remontèrent à cheval, et se mirent en chemin pour Londres.

---

## CHAPITRE XIII.

Ce qui arriva à M. Jones sur la route de St-Albans à Londres.

Ils étaient à environ deux milles par-delà Barnet, à l'entrée de la nuit, lorsqu'un homme d'assez bonne mine, mais monté sur un fort

mauvais cheval, vint à Jones, et lui demanda s'il allait à Londres. Jones lui répondit que oui. L'inconnu ajouta : « Je vous serais obligé, monsieur, si vous vouliez me permettre de vous accompagner, car il est tard, et je ne connais pas la route. » Jones y consentit volontiers, et ils continuèrent à voyager ensemble, tenant les discours d'usage dans de semblables occasions.

La conversation roula principalement sur les voleurs : l'étranger en témoignait une grande peur ; mais Jones déclara que, n'ayant pas grand'chose à perdre, il avait peu de chose à craindre. Partridge ne put s'empêcher de placer son mot. « Votre Honneur, dit-il, peut regarder cela comme peu de chose, mais je vous proteste que si j'avais, comme vous, dans ma poche un billet de cent livres sterling, je serais très-fâché de le perdre. Quant à moi, je n'ai jamais eu moins de peur dans ma vie ; car nous sommes quatre, et si nous nous tenons bien à côté les uns des autres, l'homme le plus hardi de toute l'Angleterre ne pourrait nous voler. En supposant qu'il eût un pistolet, il ne pour-

rait tuer qu'un de nous, et un homme ne peut mourir qu'une fois.— Voilà ce qui me rassure, un homme ne peut mourir qu'une fois. »

Outre sa confiance dans la supériorité du nombre, sorte de valeur qui a élevé une certaine nation parmi les modernes à un haut degré de gloire, il y avait un autre motif du courage extraordinaire que Partridge montrait en cette occasion, car il avait alors tout celui que le vin pouvait donner.

Nos voyageurs étaient arrivés à un mille de Highgate, quand l'étranger se tourna tout-à-coup sur Jones, et tirant un pistolet de sa poche, lui demanda ce petit billet de banque dont Partridge avait fait mention.

Jones fut d'abord un peu étourdi de cette demande imprévue ; cependant il reprit bientôt son sang-froid, et dit au voleur que tout son argent était à son service. En disant ces mots, il tira de sa poche trois guinées avec quelques shillings, et les lui offrit. Mais l'autre lui répondit en jurant, que cela ne faisait pas son compte. Jones répliqua froi-

dement qu'il en était bien fâché et remit l'argent dans sa poche.

Le voleur, lui posant le pistolet presque sur la gorge, le menaça alors de tirer, s'il ne lui donnait pas sur-le-champ le billet de banque. Jones saisit aussitôt sa main, qui tremblait si fort qu'il pouvait à peine tenir le pistolet, et il en détourna le canon; il s'ensuivit alors une lutte dans laquelle Jones arracha le pistolet de la main de son antagoniste, et tous deux tombèrent ensemble à bas de leurs chevaux, le voleur sur le dos, et Jones sur le voleur.

Le pauvre diable commença alors à demander grace au vainqueur; car, réellement, il n'était pas de force à se défendre contre Jones. « Croyez bien, monsieur, lui dit-il, que je n'ai pu avoir l'intention de tirer sur vous, car vous verrez que le pistolet n'était pas chargé. C'est le premier vol que j'aie jamais tenté de commettre, et j'y ai été forcé par la misère. »

Dans le même moment, à trois cents pas environ, une autre personne était étendue à

terre, criant grace beaucoup plus fort que le voleur. C'était Partridge lui-même, qui, en cherchant à se sauver de la bataille, avait été renversé de son cheval, et le visage contre terre, n'osant lever la tête, était là, s'attendant à chaque minute à être assassiné.

Il demeura dans cette posture jusqu'à ce que le guide, qui n'était inquiet que de son cheval, après l'avoir rattrapé, fût retourné à lui, et l'eût assuré que son maître avait eu l'avantage sur le voleur.

Partridge sauta de joie à cette nouvelle, et accourut à l'endroit où Jones, l'épée nue à la main, tenait le pauvre diable en respect; ce que Partridge n'eut pas plus tôt aperçu, qu'il s'écria : « Tuez le scélérat, monsieur ; passez-lui votre épée au travers du corps, tuez-le sur-le-champ. »

Heureusement pour le pauvre voleur, il était tombé dans des mains plus miséricordieuses; car Jones ayant examiné le pistolet, et trouvé qu'il n'était réellement pas chargé, commença à croire tout ce que le voleur lui avait dit, avant que Partridge fût de retour,

qu'il était novice dans le métier, et qu'il y avait été entraîné par la misère, la plus cruelle en effet qu'on puisse imaginer, celle de cinq enfants mourant de faim et d'une femme en couche du sixième, dans le dénûment le plus complet. Le voleur, en affirmant la vérité de toutes ces circonstances, offrit d'en convaincre M. Jones, s'il voulait prendre la peine d'aller jusqu'à sa maison, qui n'était pas à plus de deux milles, ajoutant qu'il ne demandait grace qu'à la condition de prouver tout ce qu'il avait avancé.

Jones feignit d'abord de prendre le malheureux au mot, et de vouloir aller avec lui, lui déclarant en même temps que son sort dépendait entièrement de la vérité de son récit. Le pauvre voleur témoigna alors tant de joie, que Jones fut tout-à-fait convaincu de sa véracité, et commença à éprouver quelques sentiments de compassion pour lui. Il lui rendit son pistolet, lui conseilla de chercher des moyens plus honnêtes de se tirer de la misère, et lui donna deux guinées pour les premiers secours nécessaires à sa femme et à ses en-

fants, ajoutant qu'il aurait désiré en avoir davantage à son service, mais que les cent livres dont on avait fait mention ne lui appartenaient pas.

Nos lecteurs seront probablement partagés d'opinions en jugeant cette action de Jones. Quelques-uns l'approuveront peut-être comme un acte d'humanité extraordinaire, tandis que ceux dont le caractère est plus sévère, la considéreront comme un oubli de cette justice que tout homme doit à son pays. Partridge envisageait sans doute la chose sous ce point de vue ; car il témoigna beaucoup de mécontentement en cette occasion, cita un vieux proverbe, et dit qu'il ne serait pas étonné que le coquin ne revint les attaquer avant qu'ils eussent atteint Londres.

Jamais on ne donna plus de témoignages de reconnaissance que le voleur ; il versa des larmes, ou feignit d'en verser ; il jura qu'il allait s'en retourner sur-le-champ, et qu'il ne commettrait plus désormais un pareil crime. Tint-il ou non sa parole, c'est ce que nous pourrons savoir par la suite.

Nos voyageurs ayant remonté à cheval, arrivèrent à Londres sans autre accident. Un dialogue intéressant eut lieu sur la route entre Jones et Partridge, au sujet de leur dernière aventure. Jones exprimait beaucoup de compassion pour ces malheureux voleurs de grands chemins, entraînés trop souvent par l'inévitable misère à un genre de vie contraire aux lois, qui les conduit généralement à une mort honteuse. « Je ne veux parler, dit-il, que de ceux dont le plus grand crime ne va que jusqu'à voler, et qui ne se rendent jamais coupables d'offenses graves, ni de cruautés envers personne; circonstance qui, je dois le dire à l'honneur de notre pays, distingue les voleurs d'Angleterre de ceux de tous les autres pays, où le meurtre est presque toujours inséparable du vol. »

« Sans contredit, répondit Partridge, il est bien moins criminel de prendre l'argent de quelqu'un que de prendre sa vie; mais il n'en est pas moins dur pour d'honnêtes gens de ne pouvoir voyager pour leurs affaires, sans

être en danger d'être attaqués par ces scélérats; certainement il vaudrait mieux que tous les coquins de cette espèce fussent pendus, que d'exposer un seul honnête homme à en être la victime. Quant à moi, je l'avoue, je ne me soucierais pas d'avoir trempé mes mains dans le sang d'aucun d'eux; mais il serait très-bon que la justice les fit pendre tous. Quel droit un homme a-t-il de me prendre, ne fût-ce que six pences, à moins que je ne les lui donne? Y a-t-il la moindre honnêteté dans un pareil homme? »

« Non sûrement, répliqua Jones, pas plus que dans celui qui prend des chevaux dans l'écurie d'un autre, ou qui applique à son usage l'argent qu'il trouve, quand il sait à qui il appartient légitimement. »

Ce petit avis ferma la bouche à Partridge. Il ne la rouvrit plus que lorsque Jones eut lancé en riant quelques plaisanteries sur sa poltronnerie, et ce fut pour essayer de s'excuser sur l'inégalité des armes à feu, en disant : « Mille hommes sans armes ne sont rien contre

un pistolet; car quoiqu'il soit vrai qu'il ne puisse tuer qu'un seul homme à chaque décharge, qui peut me dire que cet homme-là, ce ne sera pas moi ? »

FIN DU DOUZIÈME LIVRE ET DU TOME  
QUATRIÈME.







UNIVERSITY

20

1917

This book is **DUE** on the <sup>last</sup>  
page below

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



**B** 000 000 966 2

Min.  
PR  
3454  
T59F  
v.4

